This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~UNS, 132 ADDS. C. 10~~

Vet. Fr. III B. 3079

DANIEL

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

DANIEL

ÉTUDE

PAR ERNEST FEYDEAU

« Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature*, qu'ils s'appartiennent *de droit divin* malgré les lois et les conventions humaines. »

CHAMFORT.

TOME PREMIER

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LIX

Droits de traduction et de reproduction interdits

UNIVERSITY
5 MAY
OF OXFORD

A

GUSTAVE FLAUBERT

Souvent je t'ai entretenu du malheureux Daniel. En publiant ses Mémoires, je les place sous le patronage de ton nom. Acceptes-en la dédicace, à la fois comme un hommage public et comme un souvenir d'amitié.

Ernest Feydeau.

1er janvier 1859.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

Paris, avril 1845.

I

Mon tuteur et moi, nous habitions un vaste hôtel du Marais, aux murs de briques, à piliers de pierres, et couvert d'un grand toit d'ardoises où s'épanouissaient de hautes mansardes sculptées. La cour, entourée d'arcades en plein-cintre, le séparait de la rue, et, en arrière, s'étendait un grand jardin planté de beaux arbres, avec des allées droites, encadrées de buis vert, et des massifs de lilas et de rosiers.

C'était une véritable retraite, admirablement isolée au milieu de la ville, que cette forte maison aux longues fenêtres, aux balcons de fer tordu. Les bruits du dehors ne montaient pas jusqu'à

elle. Un silence tranquille, presque mystérieux, qui s'alliait doucement à la franche lumière du midi, remplissait ses hautes salles ombreuses. Involontairement, on se surprenait à parler bas en les traversant. Elles avaient toutes quelque chose d'auguste qu'elles tiraient de leur ampleur magistrale ; et je ne sais quels parfums de vieux et doux souvenirs de la Fronde et de la Régence s'exhalaient à la fois des tapisseries de haute lisse appliquées le long des murs, et des graves portraits de famille qui s'alignaient à la suite les uns des autres dans des cadres de bois doré.

Mon tuteur n'avait jamais entrepris de rien changer à cette demeure somptueuse. Telle que je la tenais de ma mère, il voulait me la remettre, le jour où j'atteindrais ma majorité. A peine se croyait-il le droit de revernir, de temps à autre, les bahuts, les dressoirs et les étagères de Boule, ou de restaurer les dessus de portes signés de Watteau et de Boucher. Souvent, avec un vieil intendant, ancien serviteur de mon père, il passait minutieusement en revue tous les meubles, — devenus récemment, grâce à la mode, des trésors d'art et de curiosité, — qui m'appartenaient. Et c'était plaisir alors de voir avec quel soin il prenait dans ses mains les pâtes tendres

de Sèvres et les majoliques, passait le pouce sur l'écaille incrustée de cuivre des hautes pendules, palpait l'épais satin des grands rideaux, alignait les lourds cadres d'ébène des miroirs biseautés à Venise, et, assurant quelque buste de marbre sur son piédouche, se tenait un peu en arrière, d'un air de connaisseur, en humant une large prise de tabac d'Espagne, pour mieux l'admirer.

Il y avait dans la salle des fêtes de grands panneaux peints qui couvraient les murs. Enfant et curieux, je m'oubliais quelquefois à les regarder. C'étaient, sous des arbres verts en parasols, de jeunes femmes décolletées, — Célianes et Lindamires, — toutes roides dans leurs robes de moire blanche à bouffettes, qui écoutaient, en marchant et jouant de l'éventail, les doux propos d'un galant enrubané. C'était aussi, sur le gazon fleuri d'un beau parc où s'étalaient les jupes des princesses de théâtre, un Mezzetin à veste italienne qui jouait de la guitare, assis au-dessous d'un grand satyre dont le buste s'enfonçait dans une gaîne de marbre blanc. C'était enfin le jeu de Colin-Maillard où toujours un petit page en bas de soie, habillé de taffetas, les yeux bandés, poursuivait de rieuses filles qui se baissaient en soulevant à deux mains les plis de

leur large robe, pour passer sur la pointe des pieds sous ses bras tendus. Mais je ne sais pourquoi ces images gaies, qui ne parlaient à l'âme que de plaisir, — lorsque je les regardais avec une attention patiente, — finissaient presque toujours par m'attrister.

II

J'étais orphelin au moment même de ma naissance. Mon père avait été tué à Waterloo; ma mère expira huit jours après la mort de mon père en me donnant la vie. Un oncle veuf et sans enfants, — le seul parent qui me restât, — consentit à m'adopter. Il se chargea lui-même de mon éducation et m'aima toujours tendrement, d'une affection paternelle.

Élevé loin du monde, étudiant sans cesse dans la chambre luxueuse de mon doux maître ou dans le spacieux cabinet de verdure du jardin, je ne connus ni les rivalités vivaces du collége, ni sa règle monotone, ni ses joies désordonnées. Mon tuteur redoutait pour mon avenir, en les exagérant, les dangers de cette existence en commun qui développe rapidement tous les instincts de l'enfance. Mais je ne pus éviter un

mal qu'en en rencontrant un autre. Comme un arbre vigoureux de nos climats qui végète et dépérit dans l'humide vapeur d'une serre chaude, je m'alanguis bientôt, par trop de soins.

Souvent, oubliant mes cahiers et mes livres, le coude sur mon genou et la joue dans la main, je passais de longues heures, assis à l'ombre, sur un banc, au bord de la pelouse, regardant devant moi sans rien voir, à respirer la forte odeur des buis chauffés par le soleil. Quelque chose de tendre et d'ému me faisait délicieusement rêver. J'écoutais le gazouillement des hirondelles qui voletaient autour des hautes cheminées, et je m'attendrissais toujours en les voyant si gracieuses, si joyeuses et si faibles. Dans les espaces infinis, avec elles, il me semblait que j'allais m'envoler.

Souvent aussi, tourmenté par un mal étrange, le front brûlant et les yeux allumés, j'errais impatiemment par les salles de l'hôtel, dont les riches plafonds à voussures, — où jouaient des amours aux bords de ciels de turquoise, — pesaient sur moi. Alors, mon tuteur effrayé m'entraînait à la campagne. Et là, c'étaient d'interminables promenades que nous faisions ensemble sur le revers des collines, au bord du fleuve, sous

le sombre couvert des grands bois. La vie, à larges flots ruisselait dans mes veines, pendant que nous marchions ainsi, sous les brillants rayons du matin, à travers les herbes où chantaient des ruisseaux invisibles. J'embrassais en idée toutes les créatures ; je parfumais mon cœur de toutes les fraîches odeurs des champs ; je l'illuminais de la lumière même du soleil !

Mais une grande mélancolie me saisissait lorsque, au déclin du jour, mon tuteur fatigué, s'asseyant au bord d'une route, je m'en allais tout seul entre les arbres immobiles, foulant aux pieds les feuilles sèches du dernier automne. Je levais lentement le front vers le ciel en feu. Comme l'exilé qui regrette la patrie absente, tout jeune encore, je sentais déjà, devant l'imposante sérénité des soirs, se gonfler ma poitrine et mes yeux se mouiller.

III

Lorsque j'eus dix-huit ans, je devins un peu plus libre. J'étais encore surveillé, cependant. Mon tuteur, — quand il le pouvait, — ne me quittait guère plus que ne le quittait son ombre. Dominant avec un secret héroïsme les accès de goutte qui, plus que jamais, lui faisaient aimer la vie sédentaire, il dépouillait, presque chaque soir, en poussant de gros soupirs, sa douce robe de chambre de basin blanc, endossait son habit à longs pans, dont la coupe datait des Cent-Jours, et chaussait ses souliers à boucles pour m'accompagner partout : au bal, au théâtre, et jusque dans les visites que je commençais à rendre aux anciens amis de ma famille. J'ai su, depuis, que son père avait agi de même à son égard. Mais je ne me soumis pas docilement, comme lui, à l'obéissance, et, lorsqu'il crut me rendre la li-

berté, il y avait déjà bien longtemps qu'en secret je l'avais conquise.

Un jour, — j'avais vingt ans alors, — sans préparation, je me vis subitement délivré de toutes mes entraves. Mon tuteur n'exigea plus rien de moi, sinon les apparences du bonheur. Allant au-devant de mes plus puériles fantaisies, prévenant avec bonté mes besoins d'argent, me poussant aux plaisirs de mon âge, il me grondait doucement, — comme il savait gronder, l'excellent homme! — toutes les fois qu'il me surprenait dans ma chambre, seul et rêveur.

Chose étrange! Tant que je fus obligé de me cacher pour goûter le plaisir, je trouvai au plaisir une âpre saveur; et, lorsque j'eus acquis le droit de m'abandonner à tous les emportements des passions, sans en rendre compte qu'à moi-même, les faciles liaisons perdirent pour moi tous leurs charmes. Passant la nuit, pieds nus, en retenant mon souffle, devant la porte de mon oncle, pour descendre par la fenêtre dans le jardin, escalader le mur et courir dans les bras d'une femme, je sentais s'enfiévrer mes veines, et les difficultés de l'entreprise lui prêtaient une poésie secrète toute pleine de séductions. Libre, au contraire, de dépenser mon temps à ma guise, je ne tardai

pas à plier sous le poids d'une existence inoccupée; et, bien que les ardeurs de la jeunesse m'emportassent de temps à autre, jour par jour, la fatigue et l'ennui se glissaient plus près de mon cœur et l'engourdissaient dans un malaise indéfinissable....

IV

Cette bizarrerie fit réfléchir mon tuteur. Sans m'en rien dire, il s'étonnait. C'était un homme soigneux et rangé, qui faisait chaque jour la balance de ses actions avec autant de précision qu'un autre eût fait celle de ses dépenses. L'ordre parfait, strict, administratif, était son unique passion, et, pourvu qu'il pût toujours clairement se reconnaître dans les moindres détails de son existence, il se montrait toujours satisfait.

Comme il avait mené une vie heureuse, également partagée entre les belles femmes du Directoire, les soins exquis de sa personne, la lecture des philosophes et les commérages des salons, il n'imagina, pour moi, rien de mieux que de me faire recommencer sa vie. C'était agir sans doute en homme bon et sage; mais il eut

tort peut-être de ne tenir nul compte de la différence de nos goûts ?

Il ne séparait pas, dans sa pensée, l'image du bonheur des plaisirs délicats savourés en secret dans la tranquillité du foyer intime. Pour lui, la fortune était le moyen, et le bien-vivre le but. Aussi mes accès de rêverie bouleversèrent-ils ses calculs, et, ne comprenant rien à mon caractère, attribua-t-il à des amours trop profondes ce qui provenait, sans doute, d'amours trop faciles?... Simple et confiante nature!... Cependant, tout en se préoccupant beaucoup de ma précoce tristesse, il n'essaya de rien changer dans mes habitudes. Il était si parfaitement sûr de son système, qu'il aurait ressenti un mortel chagrin si je l'eusse voulu combattre. Né riche, je devais vivre d'une vie oisive, élégante, distraite et légère. C'était son idée fixe, immuable. Je le comprenais bien et me gardais de le contredire; et je me laissais indifféremment aller au cours des choses, sans aspirations encore vers l'avenir, sans préoccupations, sans initiative, sans idées, sans but.

V

Ce que je trouve en moi de plus extraordinaire en me reportant à cette époque de ma vie, c'est que, tout embrasé que j'étais d'une ardente soif d'affections, loin de rencontrer jamais aucune affection, je les voyais toutes reculer devant mes avances, comme si ce que j'attendais des autres eût été trop sérieux. Je nouai quelques relations avec des jeunes gens de mon âge, mais jamais aucun d'eux ne s'abandonna avec moi à la douce expansion de cette amitié juvénile qui prépare si bien à l'amour le cœur tendre des adolescents. J'offrais toujours, et à tous, avec une bonne foi trop grande, beaucoup plus qu'on ne pouvait m'accorder. Tout calcul m'était étranger. La réserve, qu'ont inventée les gens du monde pour habiller leur égoïsme, répondit seule à mes effusions,

Mon oncle, qui me voyait de plus en plus triste, m'interrogeait souvent avec inquiétude. Mais je lui cachais mes chagrins. Comment confier à personne une tristesse dont personne n'eût compris la cause ? J'aimais mieux souffrir en silence, au risque de devenir fou. Dès lors, si je rencontrais quelque visage sympathique, en soupirant je détournais la tête et fermais les yeux. J'avais peur de découvrir un jour d'implacables ennemis dans tous les êtres vers qui, de toutes mes aspirations, de toutes mes forces et de tout mon cœur, je me sentais irrésistiblement attiré.

VI

Cependant, tout en m'examinant moi-même, je commençais à observer les autres, et je m'excitais à réfléchir. J'adorais un Beau, un Bien, un suprême Idéal; je le cherchais partout autour de moi; je le demandais avec candeur, avec passion; hélas! je ne le rencontrai jamais nulle part. La flagrante opposition que je constatai bientôt entre la conduite et les maximes du monde me plongea dans un abîme de surprise. Le culte exclusif et grossier des biens matériels m'inspira un insurmontable dégoût. Le spectacle de la sottise applaudie et triomphante, de la méchanceté redoutée, du vice heureux, excitèrent en moi de sourdes fureurs. Enfin, voyant le mérite toujours contesté, l'honnêteté toujours bafouée, je me révoltai contre la lâche indifférence de la foule.

Dominant ma timidité naturelle, j'essayai d'a-

bord — naïvement ! — dans quelques cercles intimes, de combattre les préceptes d'une société dont l'hypocrisie m'indignait. Mais on me regarda par-dessus l'épaule pour me répondre des phrases banales. Je m'aperçus alors que je n'étais pas compris, et, plus tard, je sentis que ma franchise allait me nuire. Le monde n'exigeait de moi que des dehors, et j'apportais dans le monde un esprit d'examen qui heurtait de front tous les préjugés. Je devinai enfin qu'il me fallait descendre pour m'élever dans l'esprit des autres, et, à ma grande honte, j'essayai de descendre, mais je ne pus jamais y parvenir.

On commençait à parler de moi, cependant, à mots couverts, comme d'un être fantasque. La médiocrité me reprochait mon indépendance, l'envie ne pouvait me pardonner ma naissance, ma fortune. Bientôt les hostilités commencèrent. En refusant imprudemment de déguiser ma pensée, je m'étais fait, sans le savoir, mille ennemis. Cela semblait à tous insolent et bizarre de voir un homme riche et si jeune, que le contact de la foule n'avait pas encore corrompu. Lorsque j'entrais dans un salon, à la seule annonce de mon nom, les paroles expiraient sur toutes les lèvres, tous les fronts interrogateurs se levaient

vers moi, et je me sentais aussitôt enfermé dans une sphère de malveillance. Souvent, au bal, debout dans l'angle d'une porte et comprimant, sans qu'on le vît, les battements de mon cœur de ma main gantée, je restais là, immobile, les yeux cloués sur mon image qu'une glace me renvoyait toute pâle, au milieu des guirlandes de fleurs et des girandoles embrasées. J'avais peine à me reconnaître dans cette image soucieuse, à taille haute et svelte, dont le front lisse reluisait comme l'ivoire dans les touffes de cheveux châtains, dont les yeux noirs retenaient tant de larmes secrètes, dont la bouche vermeille frémissait en se contractant, et qui semblait, dans sa désolation, comme une protestation vivante. — Que leur ai-je donc fait, — me disais-je, — pour qu'ils me regardent ainsi, avec ces yeux mornes?

Enfin, toutes les habiletés, les petitesses, les bassesses du monde, à la longue pénétrées, me plongèrent dans une mélancolie silencieuse. Mais il n'était plus temps de ne pas parler. Je n'avais que trop bien laissé voir ce qui se débattait dans mon esprit. J'étais connu; je fus condamné. On qualifia ma sincérité de suffisance, ma loyauté d'enfantillage. J'excitai subitement la

haine des jeunes et le dédain amer des vieux. Mes emportements généreux d'autrefois — dont on parlait — faisaient sourire. Les jeunes femmes elles-mêmes se regardaient entre elles, en m'apercevant, sans se douter peut-être du chagrin que j'éprouvais à les trouver aussi gâtées que les hommes. Mes opinions et mes sentiments, je me plus alors à les exagérer, comme pour mieux accentuer à mes propres yeux, par esprit d'opposition, mon caractère. Je pris les hommes en pitié. Je m'écartai d'eux avec désespoir. Me sentant seul de mon espèce, je vécus seul, avec moi-même, tristement, mais fièrement, comme sur une lande déserte un chien dépaysé parmi les loups.

VII

Je souffris cruellement alors, car j'étais venu au monde avec un immense besoin d'aimer mes semblables. Mais je ne confiai ma sombre douleur à personne. La misanthropie avait enflé mon orgueil; l'orgueil décupla mon courage. Las des hommes, j'interrogeai patiemment l'ascétisme de l'Église, l'impassibilité de la philosophie, le spiritualisme des beaux-arts. Et je devins alors en proie aux plus affreux tiraillements de la pensée. — Mais où donc est le vrai ? — m'écriai-je souvent, pathétique de tristesse, en tordant mes bras vers le ciel sourd. — Qui a raison ? Qui a tort ? Lequel croire ? Lequel repousser ? — Ainsi, dans mon ardent amour pour le bien, je cherchais partout des appuis et ne rencontrais que des blessures.

VIII

Enfin, je ne tardai pas, tout jeune encore, à reconnaître avec horreur que, dans la vie, c'étaient précisément les conditions de la vie que je détestais. La fade uniformité de l'existence, l'ennui qui dort au fond de tout comme la bourbe sous une onde immobile; quelque chose d'aveugle et de brutal qui enraye les entreprises; la Fatalité, le Hasard, la Circonstance, voilà ce que je retrouvais sans cesse autour de moi. Dans ce misérable monde où la douleur physique s'ajoute, chez l'homme, au trouble moral; où l'idée de la mort, toujours présente à la mémoire, empoisonne jusqu'à la source des plaisirs, je me sentais dans une dépendance absolue vis-à-vis de tous les êtres, et l'invincible domination de leurs pensées, de leurs préjugés, de leurs habitudes, me fatiguait comme un boulet qui roule, au bout

d'une chaîne de fer, autour du pied d'un galérien. Cela m'humiliait de me voir façonné sur l'unique modèle, de telle sorte qu'en moi je retrouvais l'image de tous les autres; et le secret mépris que, maintenant, je ressentais pour tous les autres, en dépit de mes répulsions énergiques, rejaillissait jusque sur moi! Mais en plongeant ainsi mes yeux avides dans les plus sombres profondeurs des choses humaines, je distinguais mal encore ce qu'il y avait au fond. J'étais trop jeune, trop peu malheureux sans doute?... Je croyais follement que c'était l'ambition. Et, avec un sourire amer, m'arrêtant, les bras croisés, devant les portraits de mes ancêtres, tous vaillants et tous inconnus, je disais : — A quoi bon ?

IX

Cependant, tout en me laissant ainsi glacer par le scepticisme, je cherchais toujours, mais vaguement et sans méthode, un remède à mes maux. Le monde réel ne me présentant plus que des sujets de répulsion, je me réfugiai voluptueusement dans le monde des rêves, et les événements de mon imagination m'absorbèrent si bien, que je perdis enfin la conscience du temps et de moi-même. Je m'identifiai si étroitement alors avec ma pensée intime, qu'en rentrant dans le monde, de temps à autre, je m'y trouvais comme un homme égaré dans une contrée dont il ne comprend pas la langue. Tour à tour, luttant contre d'imaginaires personnages, ou me laissant doucement bercer par les béatitudes d'un bonheur qu'on ne rencontre nulle part, j'éprouvais toutes les fatigues, les déchirements et les

âcres plaisirs des passions sans méconnaître la passion elle-même, et je me heurtais, en idée, aux accidents les mieux faits pour enseigner la science de la vie, sans acquérir plus d'expérience des choses ou des hommes. Étrange abus d'un esprit contemplateur ! Ne pouvant parvenir à ployer le monde dans le sens de mes désirs, j'inventais un monde que je parcourais librement, dans lequel je disposais tout moi-même, et seulement pour moi-même, sans me douter des effroyables désillusions qui m'allaient frapper, le jour où, ramené violemment du ciel sur la terre, je devais, en tombant, sous le brouillard éclairci des songes, entrevoir en bas, menaçant, le spectre de la vie réelle que j'avais voulu fuir et qui m'attendait !

Mais je ne devais pas m'arrêter longtemps aux plaisirs dont les passions promenaient les gracieux fantômes dans mes rêves. Ma pensée s'éleva plus haut. Toujours exagéré dans ses écarts, mon caractère s'éprit de sujets plus détachés des affections séduisantes. La sévérité de l'étude des sciences positives me transforma peu à peu, sans cependant me guérir. J'avais mis le pied sur le sommet le plus âpre de tous ceux qui dominent la vie humaine. Et j'errais main-

tenant à travers les nuages glacés de cette morne solitude, cherchant en vain, à tâtons, l'objet qui devait combler le vide de mon existence.

Je souffris beaucoup plus alors que je n'avais jamais souffert. Les sarcasmes de la réalité venaient me railler jusque dans les espaces infinis de la contemplation extatique. Nouveau Faust, posant ma main sur le cœur de la nature pour chiffrer ses pulsations; voulant tout connaître, tout éprouver, tout absorber, je me surprenais chaque jour trébuchant contre les éléments les plus vulgaires, et je me voyais précipité des hauteurs vertigineuses de la science jusqu'aux infimes degrés des préliminaires que gravissent, en se jouant, les écoliers de quinze ans!

C'est ainsi que, troublé, malheureux, ne sachant pour qui ni pourquoi me passionner dans tout le monde, ne me sentant propre à rien qu'à savourer inexorablement et à toujours un atroce mélange de vague espoir et d'infinie désolation, je passai dans l'inquiétude et le chagrin les plus belles années de ma jeunesse, et j'atteignis enfin l'âge de vingt-cinq ans.

X

Le jour même de l'anniversaire de ma naissance, mon oncle se fit annoncer chez moi, car il apportait une discrétion vraiment touchante dans nos rapports depuis qu'il m'avait affranchi. J'habitais alors sous les combles une sorte d'immense atelier que j'avais fait disposer en abattant les pans de bois qui séparaient autrefois une dizaine de chambres. Cette pièce, haute, longue et sonore, qui ressemblait assez à la salle commune d'une bibliothèque ou à un musée, était la seule qui me plaisait absolument dans ma maison. J'y avais rassemblé les plus beaux tableaux et les plus beaux marbres apportés d'Italie par mon père, ainsi que tous les livres qui, dans mon enfance, étaient si rigoureusement tenus sous clef. J'y couchais sur un étroit canapé et n'en sortais guère, dans les derniers temps sur-

tout, que pour prendre mes repas dans la grande salle avec mon oncle, lisant tout le long du jour, quand je n'étais pas absorbé dans les abstractions.

Dès que mon tuteur entra, à son attitude grave, je prévis une ouverture importante, et, bien que je ne me doutasse certes pas de la nature de l'explication qui allait suivre, j'éprouvai comme un serrement de cœur. Était-ce un pressentiment?

Je le vois encore, avec sa corpulence assez forte, sa face légèrement colorée, encadrée de cheveux rares poudrés à blanc, son air simple et ouvert qu'il s'efforçait de rendre digne, sa bouche vermeille et sans malice, et son beau front inoffensif, lisse comme un marbre, sans plis.

Il s'assit en face de moi, juste au-dessous du vitrage qui brillait au plafond et l'inondait de lumière, tandis que les rideaux de velours, baissés devant les fenêtres, tenaient tout le reste de la salle et moi-même dans la pénombre. Il posa son chapeau à terre sur le tapis, et, se renversant sur son siége, les mains étendues sur les bras du meuble, il me regarda, attendri, pendant que je laissais tomber mon livre, et que mes yeux inquiets scrutaient avec émotion, sur son visage,

sa pensée inconnue encore, et que je redoutais de pénétrer.

Après un silence de quelques secondes, — que le candide orateur employa sans doute à préparer son exorde, — il commença à parler, et moi, attentif et muet, je gravai soigneusement dans ma mémoire chaque phrase de son discours, le plus long et le dernier qui sortit de cette bouche d'ange.

— Mon enfant, il y a aujourd'hui vingt-cinq ans que ta mère, veuve de huit jours, mourut en te donnant la vie, et que tu restas seul dans cette vieille maison de famille, sans appui, sans soutien, sans ami — que moi.

J'ai reçu, mon enfant, le dernier soupir de ta mère. En l'exhalant, elle serra ma main dans la sienne et tourna les yeux vers toi. Je fis le serment de t'adopter, de t'aimer, de t'instruire, de te dévouer toute ma vie. Maintenant, Daniel, dans ton âme et dans ta conscience, crois-tu que j'aie tenu mon serment?

Je me levai tout à coup et me précipitai dans les bras de cet homme simple et bon. Nous pleurâmes longtemps ensemble; lui, à cause des sou-

venirs que ses paroles lui rappelaient, moi, parce que je ne me savais pas digne d'actions si belles.

— Assieds-toi, mon enfant, — ajouta le vieillard après une longue pause ; — je ne t'ai pas dit encore ce que j'attendais de toi.

Tu sais si je me suis jamais épargné les préoccupations et les veilles pour faire de toi un homme accompli, et, qui mieux est, un homme heureux ? Je n'aurais pas fait davantage pour mon propre enfant, si le ciel avait daigné m'en accorder un. Ton éducation n'a pas eu d'autres limites que celle qu'il t'a plu de lui assigner, et je dois dire que tes dispositions naturelles l'ont étendue bien au delà de celle que possèdent les hommes les plus distingués. Tu sais aussi si je t'ai jamais privé d'un plaisir légitime, et si je suis jamais venu troubler de l'indiscrétion des vieillards le secret qui prête tant de charme aux premières affections de la jeunesse ? J'ai suivi, à ton égard, la ligne de conduite que mon excellent père crut devoir adopter pour me rendre heureux, et je t'ai amené ainsi jusqu'au moment où un dernier acte important et décisif doit assurer ton bonheur à venir.

Ici, je frissonnai d'appréhensions ; mais, ab-

sorbé par son idée fixe, le vieillard n'en vit rien et continua son terrible discours :

— Mon enfant, ce moment est arrivé. Je ne vivrai pas toujours et je dois te préparer à l'avance à te séparer de moi, en te dotant d'une famille dans laquelle, après ma mort, tu pourras retrouver une amitié aussi vive, sinon plus sincère que la mienne. Les plaisirs bruyants de la jeunesse n'ont jamais eu grand attrait pour toi, et je ne crois pas que tu sois tenté de les regretter? Ceux que tu vas maintenant connaître seront d'une nature plus calme et plus sérieuse, et les nouveaux devoirs que tu auras à remplir les sanctifieront à tes propres yeux. Mon enfant,... il faut te marier.

Une nouvelle pause suivit ces paroles. Mon oncle, confus de sa propre éloquence, examinait sur mon visage, avec inquiétude, l'effet qu'elle produisait. Aussi surpris qu'ému devant cette ouverture imprévue, j'admirais ces prévisions sages et je me sentais touché de cette préoccupation toujours en éveil. Je n'aurais eu que trop de choses à répondre, car je n'étais satisfait ni de moi ni de ma vie passée, et je n'espérais rien de

l'avenir. Mais je craignis d'enlever une seule illusion à cette âme susceptible, et, continuant d'accepter, par indifférence, le rôle passif qui m'avait toujours secrètement opprimé, lassé de tout, comptant peut-être sur un changement d'état pour secouer la paralysie de ma lourde existence, je dissimulai sous un sourire le trouble qui m'agitait, et je serrai les mains de mon oncle en le remerciant.

— Tu consens donc, Daniel! — s'écria joyeusement mon tuteur. Je vis alors combien j'avais eu raison de refouler le besoin d'épanchement qui me donnait envie de pleurer. — Va, — ajouta-t-il, — tu es une noble nature et tu as comblé de joie le cœur d'un vieillard.

XI

C'est ainsi que je me mariai. Toutefois, alors, je n'éprouvais que vaguement ce sentiment de tristesse qu'une autre cause, aujourd'hui, ravive. Ma femme était jeune et pouvait passer pour jolie. Grande et mince, avec son attitude de roseau penché, ses poses nonchalantes, ses yeux langoureux et les deux longues boucles de ses cheveux suavement déroulées sur ses épaules, elle semblait une âme exilée sur la terre, rêvant au ciel qu'elle avait perdu. Comme toutes les créoles, elle avait un abandon, une grâce paresseuse qui charmait tout d'abord, et l'on se sentait heureux d'obtenir quelques paroles de sa bouche qui n'en prononçait guère, et semblait toujours accorder une faveur lorsqu'elle daignait ouvrir ses lèvres pour vous parler. — Certes ! il n'y eut jamais rien au monde, — me disais-je, — de moins terrestre

qu'une telle femme! — Et je m'étonnais toujours de la voir aller, venir, dormir et parler comme les autres, tant elle paraissait appartenir au monde nébuleux des rêves, où j'avais si longtemps vécu. Je la croyais simple et froide, ou plutôt détachée de tous les plaisirs et des passions, à cause de l'indifférence avec laquelle elle goûtait les uns et du profond mépris qu'elle affectait pour les autres. Elle manquait d'esprit, enfin, — sans pourtant être niaise; — mais l'esprit, tel qu'il a cours aujourd'hui, sous sa forme haineuse et triviale, m'avait toujours trop peu charmé dans le monde pour regretter d'en voir ma femme privée. Aussi ne regrettais-je rien. Mon oncle était d'ailleurs si heureux! Il habitait avec nous; il adorait ma femme, il l'appelait *sa chère fille;* il était sans cesse occupé d'elle; il lui donnait des fleurs et des bijoux qu'elle prenait de ses mains, sans mot dire, avec un petit hochement de tête et une manière de sourire qui jetait l'excellent homme en des extases sans fin. Puis, les premières et rigoureuses obligations que l'usage impose aux jeunes époux absorbaient la meilleure part de mon temps et contribuaient à me distraire. La fortune de ma femme était à peu près égale à la mienne; nous passions notre vie

au théâtre, en visites, en fêtes. L'hôtel, autrefois silencieux et désert, tout plein de monde et de bruits aujourd'hui, étincelant de lumières presque chaque soir, retentissait souvent sous les pas des danseurs et les accords des violons. Je n'avais guère le loisir de songer; la plus parfaite indifférence avait enfin remplacé, dans mon cœur, l'horreur du monde, et, soumis maintenant aux volontés de ma femme comme jadis je l'étais à celle de mon oncle, je me laissais aller doucement au courant des choses, sans regretter ni désirer rien.

XII

Toutefois, ce bonheur réel — si je puis appeler bonheur cette existence remuante, sans passion et sans nuages — dura peu. Il m'aurait fallu, pour m'arracher aux faciles enivrements de la vie contemplative et aux désillusions de ma native misanthropie, des plaisirs plus vifs et moins monotones, une compagne d'un caractère plus élevé, plus actif et plus mobile, des distractions plus nobles, et des désirs plus souvent combattus. Mais ma femme, par malheur! semblait être affligée de la même maladie de méditation; et nous passions souvent à notre insu de longues heures, seul à seul, sans nous dire un mot, elle, étendue sur un divan, les yeux demi-fermés, respirant une fleur; et moi, accoudé sur la table, les regards sur les pages d'un livre que je ne lisais pas. L'amour était peut-être assis entre nous deux, mais nous ne le voyions ni l'un ni l'autre.

XIII

Quelquefois je surprenais dans l'esprit de ma compagne des éclairs de caractère qui me stupéfiaient. Un matin où je revenais d'un voyage de quinze jours entrepris pour acheter à l'étranger quelques tableaux, je trouvai une véritable armée de peintres et de maçons occupée à *restaurer* mon hôtel. Ma femme avait profité de mon absence pour mettre à exécution un dessein que j'avais toujours combattu. En vain mon oncle consterné la supplia-t-il à mains jointes de respecter l'antique maison de famille. Elle le regarda dans les yeux de ses yeux rêveurs et ne lui répondit pas. Le pauvre homme alla se réfugier dans sa chambre pour ne pas assister à ce qu'il appelait *une abominable mutilation.* La face vénérable de cet hôtel,— le plus beau peut-être de tout Paris,— qui avait abrité, depuis plus de

deux siècles, toutes les peines et toutes les joies de ma famille, fut outrageusement grattée à vif par l'étrange caprice d'une femme qui ne comprenait rien à son caractère et à sa beauté. Une affreuse *marquise* de zinc doré s'étala lourdement au-dessus du perron de pierre. Les cheminées massives toutes tailladées de sculptures, qui jaillissaient du toit dans les airs, furent hideusement prolongées de tuyaux de tôle, — sous prétexte qu'elles fumaient lorsqu'il faisait du vent. — Mais l'intérieur de la maison devait être encore plus radicalement abîmé que la façade. Les grandes salles de fêtes du rez-de-chaussée, si vastes et si hautes que mille personnes pouvaient y danser à l'aise, furent abaissées, réduites et coupées de panneaux où luisaient, en des cadres ridicules, des glaces sans tain. Les splendides peintures qui captivaient autrefois le regard sur les plafonds et les trumeaux furent couvertes de badigeon. Les Boucher, les Lancret, les Vanloo, les Watteau déménagèrent; mon oncle me les montra tous au grenier, où on les avait déposés, les uns contre les autres, la face au mur, comme des planches dans l'atelier d'un menuisier. Quant aux portraits de mes aïeux, on daigna les reléguer dans ma chambre, qui devint

alors un véritable musée. Et par tout l'hôtel, on put bientôt admirer une interminable suite de pièces uniformément décorées *blanc et or*, avec leurs éternelles glaces collées aux murs, leurs cheminées de marbre étroites et bêtes, leurs lustres abaissés à hauteur d'homme et leurs meubles de pacotille en soie capitonnée. C'était hideux !

Je consolai mon oncle et ne parlai pas à ma femme de son action. A table, je ne parus même pas entendre l'infernal bruit des râcloirs qui grattaient les pierres avec furie et nous empêchaient de causer. Au fond, cette belle équipée ne me touchait guère. Néanmoins, il me fut désagréable de trouver un aussi faux goût dans l'esprit de ma compagne, et j'en souffris pour elle.

XIV

Mais je devais surprendre bientôt dans son caractère d'autres nuances plus accentuées qui me donnèrent à réfléchir. Je la vis un jour, comme elle montait en voiture, en sortant de l'église, repousser avec rudesse, — elle, si passive! — un malheureux qui, lui tendant la main, avait peut-être frôlé le bord de sa robe, et je souris avec amertume en réfléchissant à quelles pauvres choses tiennent les bienfaits. Un autre jour, dans un cercle, je la vis rayonner de sourires, à la nouvelle qu'une de ses amies, d'une beauté rare, venait d'être défigurée par la petite vérole, et je fis à tout son sexe l'injuste injure de lui supposer, — dans le même cas, — les mêmes sentiments. Un soir enfin que l'on discutait chez moi, devant elle, sur les égarements des passions, et qu'on excusait charitablement les

femmes qu'un amour réel avait entraînées, elle se leva tout à coup comme une panthère, du divan où elle semblait endormie, et, pour la première fois de sa vie peut-être, elle consentit à parler ; mais ce fut pour déchirer à belles dents celles qui nous semblaient à tous bien plus dignes de sympathie que de blâme. Elle ne comprenait pas qu'on leur accordât ni pardon, ni merci; rien au monde ne les pouvait laver de leur souillure. On me fit compliment, et tout autre sans doute, à ma place, n'eût pas été fâché d'entendre une théorie si sévère sortir de la bouche de sa femme; pour moi, j'aurais de beaucoup préféré trouver dans le cœur de la mienne un peu plus de pitié pour des écarts si excusables; et, en rapprochant cette féroce rigidité de principes de certains regards sollicitant les hommages que j'avais parfois surpris dans ses yeux, je secouai la tête et me dis mentalement : — Tout cela ne me plaît pas.

Mais je ne tardai pas à oublier ces choses puériles, qui n'avaient pas alors dans ma pensée de signification bien précise, et je me laissai retomber dans ma torpeur. Je dois dire également que ma femme contribuait à m'y plonger de plus en plus. Elle ne me refusait ni même ne me dispu-

tait jamais rien. Elle se soumettait à mes caresses passivement, avec une aisance émoussée, lasse et fade, avec une sorte d'inappétence allanguie, comme font les gens désœuvrés à ces obligations journalières que commande la nature. Elle ne retirait enfin de quoi que ce soit ni fatigue ni plaisir. L'émotion ne semblait pas faite pour elle; les sentiments les plus naturels lui paraissaient inconnus; elle ne cherchait même pas à les feindre; et, me regardant en face, sans songer à rien du tout, de sa voix douce elle me disait : — *mon ami,* — exactement du même air qu'elle eût pris pour dire à son domestique : — *Lambert, changez-moi mon assiette.*

Il n'y avait que mes écarts de langage qui eussent le privilége de la réveiller un peu. Si parfois, dans un de mes rares moments d'expansion, je me laissais aller à lui conter, devant des étrangers, quelque nouvelle, aussi peu scandaleuse qu'elle fût, elle l'était toujours assez pour la tirer de ses extases. Le seul mot de *maîtresse* la mettait dans un état affreux; elle ne comprenait pas qu'un homme bien élevé s'oubliât jamais au point de prononcer ce mot devant sa femme; elle accusait mon cynisme, devenait

toute pâle, et rentrait à moitié sous ses paupières, en les levant vers le ciel, ses grands yeux bruns. Puis soudain, quand nous nous retrouvions seuls, sur un geste, sans plus rien dire, elle venait m'apporter ses lèvres avec la plus parfaite indifférence, et s'abandonnait à mes bras aussi tranquillement qu'elle eût fait à ceux d'un fauteuil. — Voilà, — me disais-je en lui caressant les joues du bout des doigts,— une extraordinaire décence! — Et lorsque je la voyais passer devant moi, toujours bien et simplement mise, propre et nette, avec son air de keepsake, son attitude de saule pleureur, sa longue taille onduleuse et ses yeux noyés, je craignais toujours de chercher ses ailes, de peur de découvrir tout à coup, sous le bord de sa robe, le pied fourchu.

Néanmoins je ne nourrissais aucune inquiétude. Comment me serais-je méfié d'un bel ange incompris dont l'âme incessamment planait au-dessus des étoiles, et qui semblait toujours prêt, comme Tartufe, à tendre le mouchoir au moindre mot tant soit peu équivoque? Je ne comprenais pas cependant comment, avec tout son spiritualisme, la rêveuse et séraphique Isabelle pouvait

jouir d'une aussi robuste santé. Rien ne lui faisait : ni fatigues, ni veilles; ni hivers, ni étés; ni bals, ni voyages; et c'était toujours sur son visage le même air endormi, touchant et résigné; avec ses longs anneaux de cheveux châtains, son cou de cygne, sa peau froide, ses yeux d'agathe ombragés de longs cils à demi-fermés, et sa bouche mince et pâle, armée de petites dents de chat, qui mangeaient fort bien — quatre fois par jour.

XV

Cependant, deux ans après mon mariage, je perdis mon oncle subitement, d'un accès de goutte remontée, et ce fut à partir du jour de sa mort que je découvris de nouveaux nuages dans mes illusions et des taches plus nettement accusées dans le cœur de ma compagne. Elle qui n'avait jamais accordé plus d'attention à celui qu'elle appelait dédaigneusement *le bonhomme* qu'à une chaise; qui semblait le tolérer dans sa maison comme un serviteur déguisé, créé tout exprès pour lui éviter les dégoûts des comptes de ménage; qui accueillait avec la hauteur empruntée d'une courtisane les prévenances les plus délicates de cette âme pleine d'effusion, je crus d'abord qu'elle allait expirer avec lui, tant elle répandit de larmes sur sa face livide, tant elle poussa de sanglots, tant elle tordit ses

blanches mains. J'étais comme honteux en comparant ma douleur réelle et sobre de gestes à la sienne. Je me rappelai bien, plus tard, qu'elle m'avait caché son agonie pour m'entraîner dans un bal où elle devait étaler les ampleurs d'une robe merveilleuse, mais alors je n'y pensai pas. Toutefois, le service funèbre terminé, je ne fus pas peu surpris de la voir, les yeux secs, respirant sa fleur, comme autrefois, étendue sur un canapé, devant le feu. Mais, trois jours plus tard, je fus surpris bien plus encore : selon l'expression de La Fontaine, le deuil était déjà devenu pour elle une parure; et c'est alors que je la trouvai vraiment touchante, en la voyant assise dans une large chauffeuse, les deux coudes serrés aux hanches, les doigts entre-croisés, le front baissé, avec ses longs voiles noirs brodés de jais, ses cheveux enlacés de violettes, ses yeux mourants, et ses bras un peu maigres qui se détachaient, avec des luisants d'ivoire, des plis du crêpe. — Voilà, — me dis-je, — une pose bien poétique, une toilette bien savante, pour un deuil aussi récent ! — Quinze jours après, malgré moi, elle retourna dans le monde avec sa mère. Alors je la connus tout à fait.

Depuis ce jour funeste, en dépit de mon cha-

grin, des sollicitations de mon devoir et de mes efforts sincères, je ne pus jamais parvenir à retrouver une seule des illusions qui m'avaient longtemps abusé sur son compte. En me voyant accouplé jusqu'à la mort à cette espèce de singe très-poétique et très-gracieux, mon ancienne misanthropie se réveilla, et je repris le monde, et l'existence, et moi-même en dégoût. L'étrange nature de mon caractère qui, — lorsqu'il n'est pas surexcité par la passion, — lui fait tout accepter de la vie, paresseusement, s'arrangea bientôt de la séparation qui s'établit entre mon cœur et celui de ma femme. J'avais la conscience très-nette de cette séparation, et je ne me reprochais même pas ma tacite adhésion. En peu de temps, Isabelle mourut en moi tout entière, et je n'envisageai bientôt plus en elle qu'un incommode et inévitable fardeau. Je souffrais pourtant, de temps à autre, de me retrouver ainsi comme autrefois le cœur vide, et courageusement je luttai pour ressaisir quelques lambeaux d'une affection qui se déchirait de jour en jour; mais ni mes prévenances, ni mon chagrin secret, ni mes caresses ne purent me donner le change à moi-même. L'illusion était partie, laissant un spectre après elle.

Cependant, comme je n'ai jamais su feindre, je ne pus prendre longtemps sur moi de continuer à vivre avec Isabelle dans la même intimité, et l'indifférence la plus absolue succéda enfin à mes ardeurs. Mais elle ne parut même pas s'en apercevoir, et ce changement de conduite ne produisit d'autre effet sur elle que de prolonger ses rêveries interminables. Dès lors, nous vécûmes dans un silence très-réfléchi et plein de menaces, nous appréciant et nous devinant tous les deux; et il s'écoulait parfois plusieurs jours sans que nous eussions l'idée d'échanger une seule parole. Comme elle semblait n'avoir jamais fait quoi que ce soit d'elle-même, je ne pouvais pas être surpris de son inertie, qui paraissait résulter uniquement de la mienne. Néanmoins, je sentais couver l'orage, et redoutant ses effets, je me replongeai plus avant, de mon côté, dans une mer de rêveries sans bornes, où devait me surprendre tout à coup un grand coup de tonnerre.

XVI

Un jour je reçus une lettre anonyme à laquelle je n'eusse pas accordé la moindre attention, si tout ce qu'elle relatait ne s'était pas précisément trouvé en concordance singulière avec certaines observations que j'avais faites sans en tirer de conséquences. Cette lettre me disait que ma femme *en était alors à son quatrième amant.* En trois ans, cela me parut bien exagéré, pour une âme aussi prude! Aussi n'y croyais-je guère. Cependant, comme un seul amant me semblait déjà très-suffisant pour exiger de moi quelque signe d'existence, je descendis du ciel sur la terre, du monde des rêves dans le monde vrai, et, niant énergiquement mon malheur, je fis tout ce qui était nécessaire pour m'assurer de sa réalité.

Mais je vais toucher ici à la phase la plus grave

de ma vie, et je veux consigner sur ces feuilles, dans leurs moindres détails, les événements qui précipitèrent ma destinée, afin que si jamais un homme vient à les connaître, il ne puisse conserver aucun doute sur mon caractère et mon histoire.

XVII

J'avais été prévenu que ma femme se rendait presque tous les jours dans un petit hôtel d'un quartier éloigné. Longtemps avant l'heure prescrite, tapi en face de la porte, dans le fond d'une voiture fermée, je guettais sa venue, le cœur déchiré de honte. Je la vis enfin tourner l'angle de la rue, le voile levé, en toilette, l'ombrelle appuyée à l'épaule, marchant d'un pas aussi calme, aussi mesuré que si elle eût été à la promenade. Arrivée devant la porte de l'hôtel, elle s'arrêta, se retourna comme pour fermer son ombrelle contre le vent, explora d'un regard rapide les deux côtés de la rue, et disparut enfin comme une flèche sous la voûte d'un escalier. Il y eut pour moi une effrayante révélation de caractère dans cette tactique si habile. Transporté de fureur, je fis un mouvement pour m'élancer, mais

de nombreux passants se croisaient alors sur le trottoir, et je patientai dans l'espoir de voir entrer mon rival que, surtout, je voulais connaître.

Au bout d'une demi-heure d'angoisses, je compris qu'il me fallait renoncer à cet espoir,— sous cette forme du moins. — L'amant avait dû arriver au rendez-vous le premier ; ou bien je l'avais confondu avec les allants et venants qui se pressaient devant la porte de l'hôtel.

Je sortis donc de ma cachette, et j'entrai à mon tour, vivant dénoûment de la tragédie qui se jouait derrière les murs.

XVIII

O puissance admirable de l'argent! En une minute je fus le maître de la maison tout entière. Parvenu au second étage, une femme silencieuse me montra du doigt une porte et me remit une clef. — Il n'y a pas d'autre sortie? — lui demandai-je à voix basse. Elle secoua lentement la tête et redescendit sur la pointe des pieds. Je restai seul sur le palier, rassemblant mon courage, dominant ma colère, faisant appel à mon sang-froid.

Lorsque, avec mille ménagements, je parvins à faire tourner sans bruit la clef dans la serrure, et que je fus caché derrière le rideau transparent d'une porte vitrée, je vis sur-le-champ que la scène serait moins grotesque,— ou moins terrible, — qu'elle aurait pu l'être. Appuyés au dossier d'un canapé, les mains l'une dans l'autre,

les deux amants devisaient doucement, et je ne reconnus plus l'indifférente Isabelle, tant elle était alors expansive et caressante, en se suspendant avec grâce au cou de l'homme qui semblait lui accorder une faveur en lui permettant de l'embrasser.

— Eh! quoi? — me disais-je : — c'est là cette femme qu'un mot blesse et qui paraissait si détachée des passions! Voilà donc les réalités qu'elle rêvait! — Alors ils se mirent tous deux à sourire, lorsque la tête de Méduse leur apparut tout à coup.

L'homme se leva et s'éloigna rapidement du canapé. Quant à Isabelle, clouée en place par la terreur, elle fit un soubresaut, puis s'affaissa sur elle-même, et resta là, le sang allant et venant à ses joues comme les vagues d'une mer.

Pendant ce temps, je fermais tranquillement la porte et les fenêtres. Nous étions au mois de juillet, et la chaleur était accablante. Les volets étant déjà fermés, nous restâmes tous trois plongés dans l'ombre, nous examinant et nous préparant à la lutte qui allait suivre.

— Monsieur, — me dit enfin l'amant, fort

pâle ; — de quel droit pénétrez-vous ainsi chez moi ?

Je me retournai vers lui, la face levée, et d'une voix claire : — Mon intention, monsieur, n'est pas d'user du droit que la loi me donne. Cependant, si vous ne voulez pas vous soumettre à ce que j'ai arrêté d'avance, je ne reculerai devant aucune extrémité. Madame est ma femme ; taisez-vous par égard pour elle, et rappelez-vous que vous n'êtes point ici devant un rival, mais devant un juge.

Il se retira plus loin encore. Je m'assis et l'invitai froidement à s'asseoir. Mais il fit un geste négatif et demeura debout, les bras croisés. C'était un beau et grand jeune homme à l'air fier et glacé, et l'élégance de ses manières devait facilement lui gagner le cœur des femmes.

— Monsieur, — lui dis-je enfin, après les avoir encore examinés tous deux, — je ne vous connais pas, vous n'êtes pas mon ami, je n'ai point de vengeance à tirer de vous. Madame, néanmoins, a reporté sur vous l'affection qu'elle me devait, et, — préférant un calcul perfide à une conduite loyale, — plutôt que de me quitter, elle a mieux aimé

me trahir en se cachant, pour continuer à profiter des bénéfices du mariage. Mais c'est une affaire qui regarde sa conscience et ne me touche pas. J'accepte la situation qu'elle a créée. Cependant bien que je sois, dès aujourd'hui, libéré par sa trahison, je dois légitimer à ses propres yeux mon attitude. Et c'est pour cela, monsieur, que je vous invite, sans passion, à écouter ce qu'il me reste à vous dire.

Un geste de déférence, — je dirais presque de gratitude, si tant de réserve pouvait être conciliée avec un sentiment humain, — accueillit ma proposition. Quant à Isabelle, il me fut aisé de voir qu'elle ne s'attendait guère à un dénoûment aussi heureux, et qu'à ma place elle n'eût pas agi de même. La honte ni le remords n'accablaient sa personne. La reconnaissance d'une générosité inespérée ne lui tira pas une larme; et, pendant que son complice semblait faire violence à lui-même pour refouler les sensations qui l'agitaient, il n'y eut sur son visage que la joie lâche et niaise de se sentir délivrée de cruelles appréhensions. Elle reprit, en une minute, son air rêveur.

Son amant remarqua, comme moi, ce fait étrange; car, à travers sa réserve, il témoigna,

en la regardant à la dérobée, quelque surprise. Je repris aussitôt la parole pour terminer rapidement cette scène anxieuse.

— Puisqu'aujourd'hui, vous m'avez remplacé dans le cœur de madame, il est juste qu'en retour vous me délivriez de ma responsabilité. — Il fit un geste d'étonnement et voulut parler, mais je le prévins : — Vous êtes trop honnête homme, je suppose, pour consentir à garder ce rôle de possesseur sans accepter les préoccupations légitimes que la charge d'une compagne entraîne avec elle. En un mot, si vous ne pouvez pas être, moi vivant, le mari de cette femme, vous qui l'avez perdue! vous pouvez et vous devez être, pour la vie! son protecteur, son défenseur, son guide. Eh bien! monsieur, de même que j'ai juré à sa famille de la guider, de la secourir et de la défendre, — et j'ai tenu mon serment! — jurez à votre tour de ne l'abandonner jamais, et je vous comble tous deux de bonheur, car, dès aujourd'hui, je renonce à tous mes droits : celle que vous aimez, je vous l'abandonne.

Je crois que si la maison se fût écroulée sur nos têtes, elle n'eût pas jeté ces deux êtres dans

une pareille émotion. Isabelle se leva toute droite, comme poussée par un ressort, et, chose horrible! tout en elle exprimait le triomphe le plus naïf et le plus insultant. Tournée vers son amant, le sein gonflé, les yeux rieurs, les narines frémissantes, elle attendait le mot qui devait être sa vengeance, et sans doute lui permettre de répondre par le sarcasme au sanglant outrage de mes bienfaits. Mais lui, hors de lui et stupéfait, malgré sa réserve d'homme du monde, ne put retenir un geste violent de dénégation.

Isabelle retomba pâmée sur son siége pendant que, m'entraînant à l'écart, plein de trouble, il me disait : — Monsieur, cette discussion me semble déplacée devant madame. C'est entre vous et moi que de tels sujets doivent être traités. Souffrez que madame se retire, et nous pourrons alors les aborder, comme il convient à des hommes; mais pas devant elle, au nom de Dieu! car, dans votre mansuétude, vous êtes plus violent et plus cruel!... Mieux valait m'assassiner!

— C'est, au contraire, devant madame, — repris-je, en affectant de parler haut, — que cette discussion doit avoir lieu. Elle y est plus intéressée que personne, et il serait injuste qu'on

l'exclue, alors que vont se débattre les intérêts de toute sa vie.

— Mais jamais je ne serai digne!... — s'écria-t-il. — Pourquoi, d'ailleurs exigez-vous de moi cet engagement?

— Parce que madame porte mon nom, et que ne pouvant lui enlever mon nom, je veux l'empêcher de le traîner dans le désordre.

— Mais encore une fois, monsieur, — fit-il à voix basse, les dents serrées, — c'est entre nous seuls que notre querelle doit être vidée!

— Notre querelle! Y a-t-il donc une querelle entre nous? Ne suis-je pas parfaitement calme? Mon offre n'est-elle pas sérieuse? Monsieur, je vous la fais encore : remplirez-vous envers cette femme les devoirs d'un époux? Au nom de Dieu, je vous somme de répondre.

Il resta muet.

— Eh quoi! — dis-je alors, l'esprit illuminé par une réflexion subite. — Avons-nous ici un double adultère? Seriez-vous marié?

— Non, certes! — fit-il comme en protestant.

— Eh bien! qui vous empêche de me répondre? Je vous ferai observer que vos retards sont injurieux pour madame.

Isabelle ne dit mot; elle espérait peut-être encore? Pour lui, il prononça ou plutôt bégaya ces paroles :

— De telles choses se font, mais ne s'acceptent pas.... D'ailleurs, tout cela n'est qu'une raillerie atroce! — Et il s'avança vers ma femme, mais je le retins par le poignet.

— Devant moi, monsieur, vous essayez de lui parler? Encore une fois, soyez bref, et parlez à moi.

— Je suis prêt, — me dit-il avec fermeté, — à vous accorder les satisfactions qu'un homme d'honneur, en pareil cas, demande habituellement à un autre....

— Les satisfactions? — interrompis-je, — mais ces satisfactions, commodément inventées par les amants, qu'elles servent, contre les époux trahis qu'elles exposent, ces satisfactions ne me satisfont pas! Elles ne lavent ni la honte, ni l'injure. Si je daignais me venger, d'ailleurs, je saurais trouver une arme qui vous frappât au moins tous les deux. Vous oubliez, monsieur, que tant que nous sommes ici, j'ai le droit de vous tuer, sans exposer ma vie.

— Faites-le donc alors! — s'écria-t-il avec

emportement. — Mais Isabelle, jusque-là muette, se levant de son siége, avec un air d'impératrice, vint s'interposer entre nous.

— Assez d'injures comme cela! — nous dit-elle. — Entre vos deux lâchetés, je n'ai pas assez de force. — Puis, se tournant vers lui, indignée : — Frédéric, mon refus vous épargne une honte. — Et, s'adressant à moi : — Je n'accepte pas le châtiment que vous m'imposez. Je lui préfère les plus cruels dont la loi vous donne le droit de me frapper.

Mais, serrant le bras de cette malheureuse qui, par une étrange déviation du sens moral, continuait insolemment à se poser en victime : — La loi, madame, n'a pas fixé de limites au châtiment qu'il peut me plaire de vous infliger. Taisez-vous devant moi, et, si vous avez un cœur, ce n'est pas maintenant, c'est tout à l'heure que je vais vous le déchirer.

Puis je repoussai son bras d'un geste brusque, rattachai moi-même son mantelet sur ses épaules, plaçai son chapeau sur sa tête, relevai le voile qu'alors elle songeait à baisser, et, me dirigeant avec elle vers la porte, je me retournai, la bouche pleine de sarcasmes, et dis froidement à l'homme :

— Je prévoyais votre réponse et je voulais l'en accabler.

Il fit un geste; je repris :

— J'accepte, maintenant qu'il en est temps, la réparation que vous m'offrez. Soyez chez vous dans une heure.

Et, traînant après moi la femme brisée, mais toujours sans larmes, je descendis l'escalier, la fis monter dans ma voiture, et nous roulâmes, sans dire un mot, vers la demeure de sa mère.

XIX

C'était une femme sèche et hautaine que Mme de Torreins, ma belle-mère; habituée à régner sur son entourage, et très-vaine d'une vertu sans mérite, car elle avait brillé sans combats. De principes sévères, elle inspira, dès son enfance, à sa fille, cette cruauté froide et réfléchie pour les fautes qui n'avaient pas eu la chance de rester secrètes, mais elle, du moins, ne s'était jamais donné de honteux démentis à elle-même, en adorant tout bas les idoles qu'elle déshonorait tout haut. Le monde redoutait cette implacable vertu qui avait toutes les apparences de la haine, cette rigidité de mœurs qui ne provenait que de la viduité du cœur, et elle était peut-être autant exécrée qu'honorée. Aussi ce ne fut pas sans un certain pressentiment sinistre que j'allai lui porter sa propre fille en pâture;

mais je me sentais tellement indigné de l'hypocrisie de la femme qui m'avait déshonoré, que j'aurais alors affronté les flammes de l'enfer pour l'y traîner avec moi.

XX

Lorsque nous entrâmes au salon, Isabelle et moi, il y avait réception, et une douzaine de personnes devisaient avec ma belle-mère. Tout le monde se leva pour nous recevoir, et Mme de Torreins, la tête épanouie dans les boucles de ses cheveux sombres, s'avança vers nous, la main tendue, en balançant derrière elle, avec majesté, les longs plis de sa robe de satin noir.

Mais, d'un geste, je repoussai cet accueil. Et, serrant comme dans un étau le bras de ma femme qui ployait sous elle, le front pâle et glacé, pendant que mon cœur se crispait de colère, je fis ce discours tragique au milieu d'un grand silence :

— Madame, il y a trois ans que vous avez dai-

gné me confier le sort de votre fille, de cet ange, disiez-vous, que n'avait jamais effleuré le regard d'aucun homme, et que, devant le représentant de la loi humaine et le mandataire de Dieu, nous nous sommes juré une fidélité éternelle. J'ai tenu mon serment en homme loyal, mais votre fille a trahi le sien. Il n'y a pas une heure que je l'ai surprise avec son amant; et je vous la ramène afin qu'il soit constaté qu'elle a rompu nos liens.

Alors je lâchai le bras que je serrais, et ma victime alla s'affaisser sur le sein maternel. L'assistance recula, stupéfaite d'une scène sans précédents. La mère, foudroyée, ne trouvait rien à répondre, et son regard me renvoyait, en éclairs de rage, tous les coups que je lui portais.

Une émotion inexprimable agitait le public et les acteurs. Les femmes, embarrassées, s'empressaient autour de Mme de Torreins et de sa fille; les hommes, silencieux, semblaient envier mon courage. Pour moi, vissé au parquet du salon, j'attendais un mot qu'on ne trouvait pas, et mon âme détachée du corps, flottait dans le cœur de tous ces êtres, pour y fouiller leurs sensations.

— Barbare! — s'écria enfin la mère avec un geste de lionne aux abois, — n'était-ce point assez de la chasser? Pourquoi la perdre?

Mais moi, plus froid et plus cérémonieux que je ne saurais dire :

— Il est bon que le monde apprenne la vérité. Vous la déguiseriez demain. La coupable, par votre art, serait vêtue de la robe d'innocence, et moi, trahi, je me verrais couvert d'ignominie par vos subterfuges maternels. Je suis certain maintenant que vous vous tairez et saurez accepter, comme il convient, le rôle que les événements vous ont fait. Adieu, madame, veillez bien désormais sur votre fille; elle ne m'est plus rien.

Et je sortis.

XXI

Certes ! je ne sais pas de vertu plus niaise que l'abnégation de soi-même. Je n'ai pas le cœur assez haut ou assez bas pour pardonner les outrages, et si, dans la vengeance, je ne veux point chercher un plaisir, du moins je ne redoute pas de me livrer à ses âcres caresses. Marchant droit dans la vie, jamais je n'ai voulu nuire à personne, et je verserais tout mon sang pour racheter le mal que j'aurais fait innocemment. Mais je ne saurais vivre longtemps avec cette pensée que je n'ai pas puni une offense, et si je n'avais pas le courage de châtier mon ennemi, j'aurais du moins la force de me débarrasser d'une vie d'opprobre.

Et cependant, lorsque, rentré dans ma maison veuve, après cette journée de luttes, je me retrouvai seul, en présence des objets, indifférents

témoins d'un trop court bonheur; lorsque je me vis aux prises avec les silencieux souvenirs, et que mon imagination alors recréa les scènes de calme et de tendresse, trop vite abrégées, qui me firent un jour aimer ma demeure, la colère soudain s'apaisa dans mes veines, en y déposant le germe d'une douleur profonde. Il me sembla que quelque chose se détachait de moi, que j'assistais vivant à la mort d'une partie de mon être; et, ne me rappelant plus que la faiblesse de la femme, la voyant bien perdue, bien irrésistiblement frappée par ma vengeance, je me reprochai cette vengeance, je la trouvai trop cruelle; je me sentis pris au cœur d'une tendresse indéfinissable, et me cachant le visage, surpris de mes larmes, je pleurai.

Abîme sans fond du cœur humain, dont les vagues ne peuvent rester immobiles sous le poids d'un sentiment unique! Trop vaste pour une seule émotion! qui réunit incessamment un extrême à un autre extrême! qui associe dans ses mystérieuses profondeurs les passions les plus contraires....

Ce n'était pas alors qu'il fallait pleurer!

XXII

D'autres soins m'arrachèrent à ces émotions nouvelles. Le cœur débordant de pitié, il me fallut songer à punir encore. Mais alors, l'orgueil ne conduisait plus mon esprit avec cette effrayante lucidité qui donne à l'action tant de logique. Malgré moi, je ne pouvais haïr mon rival ; je ne le connaissais pas; jamais il n'avait serré ma main. Il ne s'était point aidé de la haute position qu'il occupait pour se glisser chez moi et m'imposer des relations que les plus dédaigneux auraient été heureux d'accepter. Il m'avait ravi mon bien, mais sans feindre une amitié menteuse ; et, pour obéir à l'usage que ma faiblesse n'osait répudier, pour repousser le ridicule, pour faire.... ce qu'on fait, je devais tuer cet homme. Et j'étais sans colère ! Assez brave pour affronter la mort, trop lâche pour refuser de la donner, j'allais commettre

l'acte le plus grave de la vie, sans conviction et sans haine ; comme un soldat vendu se bat pour une cause qui n'est pas sa cause, et meurt sur un drapeau que sa patrie ne connaît pas.

C'est dans ces sentiments, que je mis le pied sur le terrain.

XXIII

J'avais choisi l'épée, arme des braves, qui vous met face à face avec votre adversaire et pied à pied ; l'épée, aussi passionnée que la main soudée à sa garde. Oh ! que, lorsque la haine empoisonne deux âmes, l'épée est bien faite pour leur combat ! Comme elle fait corps avec le corps ! Comme ses grincements et ses éclairs trahissent les cruautés de la passion ! Et comme elle est intelligente en s'allongeant, avec des élans de reptile, pour chercher un cœur ennemi !...

Mais, tel qu'un homme qu'on mène au supplice, j'allais machinalement, détaché de toutes choses, l'âme noyée dans une torpeur nébuleuse, n'ayant conscience ni de moi ni des autres. Mes témoins se regardaient entre eux, doutant de mon courage ; et cependant Dieu sait que ce n'était pas le courage qui me faisait faute !

C'était la volonté qui m'abandonnait ; c'était la lassitude de tout, de moi-même et de la vie qui me donnait cette attitude morne et passive....

L'attitude de mon adversaire me rappela à moi-même. J'admire encore cette tenue digne sans forfanterie, ce calme sans apprêt, ce sérieux plein de convenances, et ce laisser-aller naturel qui le plaçait à la hauteur de son rôle. Tout, en lui, était en harmonie parfaite avec les circonstances, et, amant sans amour, obligé d'exposer sa vie aux coups de l'homme qu'il avait offensé, il acceptait cette triste situation avec la grave résignation d'un homme de cœur et la simplicité d'un homme du monde.

Nous nous saluâmes froidement, et les témoins débattirent entre eux les conditions du combat. L'aube se levait frissonnante et dans la brume. Les bois silencieux nous cachaient. En me remettant mon épée, l'un de mes témoins, frère d'armes de mon père, me serra fortement la main et me dit à voix basse : — Daniel, vous avez pour vous le bon droit, ne craignez rien. — Je souris doucement à cette exhortation qui couvait un doute, et, l'écartant du geste, je tombai en garde.

Tout d'abord il me fut facile de voir que mon

adversaire voulait m'épargner. Il avait une grande supériorité sur moi dans la science des armes, et sa tactique consistait à se tenir sur la défensive et à parer. De mon côté je n'en voulais pas à sa vie. Ayant accepté ce duel par faiblesse, je ne voyais d'autre moyen de le terminer que de blesser légèrement mon ennemi, et je le visais à l'épaule, — difficile à atteindre, car elle était couverte par la garde de l'épée. — Lui, cependant, qui ne pouvait deviner cette intention étrange et qu'il n'eût peut-être pas comprise, s'effaçait de son mieux, sans riposter, et tous mes coups allaient frapper le vide. Voyant alors l'inutilité de mes efforts, je me contentai de ferrailler, et le combat dégénéra bientôt en parades détournant des feintes sans portée. Mais le duel ne pouvait durer longtemps ainsi. Il lui fallait un dénoûment de sang pour satisfaire l'usage, et je me demandais avec ennui comment finirait cette comédie ridicule, lorsque mon adversaire adopta soudain une autre tactique qui vint changer la face des choses.

Au moment où je me laissais aller à sourire, en songeant à la pauvre besogne que nous faisions là, tous les deux, mon épée, arrachée de ma main, vola en l'air, et il me fallut faire plu-

sieurs pas pour la ramasser. Mon adversaire m'attendait, la pointe fichée en terre, la main appuyée sur la garde. Revenu vers lui, il me sembla, en engageant le fer, qu'un sentiment nouveau me mordait au cœur, et je lui portai plusieurs bottes plus franches, que, selon son habitude, il para. Tout à coup, liée de nouveau, mon épée, encore arrachée de ma main, alla tomber à dix pas sur l'herbe, et, en la relevant avec dépit, je vis l'un des témoins de mon adversaire hausser les épaules et se détourner avec dédain. Lui, toujours calme et froid, me présentait sa lame ; mais, lorsque la mienne la froissa, il dut comprendre qu'il avait affaire à un autre ennemi. Dès lors, au contact de l'acier qui communiquait à ma main une fièvre magnétique, sans que je pusse me contenir, mes artères battirent sur mes tempes et j'entendis des sifflements dans mon oreille. Toute cette science facile dont on fait montre à la salle d'armes pour étonner une assemblée de connaisseurs m'abandonna. Il n'y eut plus en moi qu'un homme dont toutes les facultés se révoltaient contre des obstacles. Une avidité de meurtre m'embrâsait les veines; un nuage sanglant m'aveuglait. Oppressé de rage et de haine, les pieds

frémissants, je voulais tuer, et je portais coup sur coup à mon ennemi. Mais lui, toujours attentif, la garde haute et le fer en ligne, rompant avec méthode, parait froidement sans riposter. Enfin je compris que j'étais le maître de la vie de cet homme ! Il glissa sur la mousse humide, en rompant, et, pour se retenir, s'adossa à un arbre. Je l'y acculai, et il se sentit perdu, car il pâlit soudain affreusement, tandis que mes dents grinçaient de joie. Mais il eut encore sur lui cette superbe puissance de ne pas riposter une seule fois. Tant de grandeur m'exaspéra ; je le serrai de plus près encore, et, le trompant enfin par deux *contres* rapides, je me fendis à fond, et la lame de mon épée se brisa dans sa poitrine.

XXIV

Lorsque, tout haletant encore de cet exercice affreux, — pendant que la sueur glacée du combat me trempait les membres, — je me penchai sur ma victime, un chirurgien écartait en silence ses vêtements tachés ; et tous, nous étions là, le dévorant du regard et attendant son arrêt. Mon épée fumeuse et souillée gisait à terre. Serrant encore convulsivement la poignée de la sienne, le blessé, pâle comme un mort, étouffait d'anxiété, et promenait sur nous des regards étranges, vitreux et profonds. A genoux près de lui, le chirurgien promenait lentement ses doigts sur ses côtes en le regardant au visage ; et moi, à genoux aussi, en arrière, et les mains jointes, je suppliais le ciel de m'épargner le remords d'une mort que je n'avais pas voulue. Il y eut là une minute suprême pendant laquelle se discutaient le néant et la vie,

tandis que les aspirations muettes s'exhalaient des cœurs et montaient, suppliantes, vers le trône de Dieu. Oh! que n'étaient-ils là tous ceux qui disposent à leur gré de la vie humaine en conseillant les combats, pour sentir les déchirements horribles qui vous martyrisent et mettent l'âme en folie. Oh! que n'y était-elle aussi, la femme dont la faiblesse imbécile devait m'amener à ce meurtre, et toutes les femmes avec elle, pour assister au supplice du vainqueur et à l'agonie du vaincu!

Retirant enfin la main en arrière, comme s'il se fût déterminé tout à coup, le chirurgien arracha le morceau de fer, et le sang bouillonna au bord de la plaie. Alors, s'écartant un peu, il laissa tomber ces paroles qu'il savourait, pour ainsi dire, tant il mit de mesure à les prononcer :

— Monsieur, vous en avez pour un mois ; le poumon n'est pas atteint.

Nous nous relevâmes tous, le cœur libre ! Mais chacun alors, rompant la communion sacrée à laquelle nous avait conviés la mort, reprit son rôle et sa réserve. Le blessé même, conservant jusqu'au bout sa supériorité offensante, accueillit mon regard humide d'un regard moins chargé de haine que de triomphe, mais plus froid que

l'acier qui lui avait rompu les veines. Et je me retirai mécontent et sombre, m'écriant, comme Hamlet : — L'homme ne me plaît pas!

XXV

De ce duel date la seconde moitié de ma vie. Il établit une barrière entre les deux parts, et aujourd'hui, après deux ans d'une liberté sans limites, je ne vois plus dans la première qu'un passé qui appartient à d'autres et que je répudie. Je ne me suis senti véritablement *moi* que depuis ce jour qui me trempa dans les flots d'une existence nouvelle. Toutes les joies de mon enfance, tous les ennuis, tous les dégoûts de ma jeunesse ne m'apparaissent plus que derrière un brouillard que je ne cherche point à soulever. Nouvel homme, je n'éprouve qu'une indéfinissable surprise en me reportant, par la pensée, au temps qui précéda ma transformation ; et je voudrais biffer de ma mémoire le souvenir de ces années de troubles sans passions, de colères sans haine, et de liaisons sans amour, qui déflorèrent ma jeunesse et violèrent sa virginité.

Ce n'est pas que d'abord j'aie ressenti l'exaltation du prisonnier qui rompt sa chaîne. Non, la liberté que me rendit le hasard me pesa longtemps, et souvent me pèse encore. J'avais si bien contracté l'habitude de penser par l'esprit des autres, que, libre, je me trouvai nul. Et puis on ne brise pas des liens aussi étroitement serrés que ceux du mariage, sans rencontrer d'abord, autour de soi, une sorte de vide effrayant. La maison silencieuse vous regarde et semble vous redemander son animation ; le repas solitaire vous trouble ; l'isolement enfin vous absorbe ; et, machinalement, vous cherchez autour de vous la main qui, parfois, serrait la vôtre ; vous écoutez, dans le murmure du vent, la voix qui disait un mot à toute heure. Mille objets vous rappellent celle qui n'est plus là : un ruban oublié vous suffoque de son parfum imprégné de souvenirs ; une lettre qu'on retrouve vous aveugle des traits de flamme de l'intimité ; un portrait vous parle enfin, avec ses yeux étranges qui vous suivent lentement, partout où vous errez. Et quand ce n'est pas la mort qui est venue, de sa main flétrie, séparer violemment votre vie d'une autre vie ; quand c'est un acte de votre vacillante volonté qui a causé l'exil qui vous trouble ; malgré

la légitimité de cet exil, l'honneur offensé qui saigne en silence et la rancune de l'orgueil, vous vous surprenez à hésiter, à regretter la décision de votre justice, et il vous semble souvent que vous chérissez encore la femme indigne que cette justice a démasquée.

Et puis, il y a tant d'amertume dans la trahison! Il est si douloureux de rencontrer un spectre grimaçant dans le souvenir d'une femme qu'on a serrée sur son cœur! Sans cesse on met en présence les caresses de l'amour, si fugitives qu'elles aient été, et les coups de poignard du crime. Et c'est la même main qui vous prodigue ces caresses et ces coups!

Et lorsque la trahison est sans excuse! Qu'elle n'a même pas, pour se justifier, le prétexte de la passion! Lorsqu'elle n'est qu'une débauche du corps et de l'esprit! Il y a tant de venin dans la désillusion! Quand je retrouvai chez moi les lettres accusatrices, éternelles preuves de quatre adultères, je ne sais quel dégoût me fana l'âme; je maudis Dieu de m'avoir révélé tant de souillures, et je crus que j'allais mourir en remuant l'amas de cendres qui débordait de mon cœur.

XXVI

Je ne demandai pas cependant l'oubli aux plaisirs qui ne m'avaient jamais séduit dans ma jeunesse. Libre, je vécus seul, non pour garder, par orgueil, la foi promise et lâchement rompue par une autre, mais par respect pour moi-même qui ne voulais plus me profaner. D'ailleurs quelque chose de profond me disait d'attendre; et je vécus deux ans, partagé entre les aspirations les plus vives de l'espoir et les désillusions les plus amères du passé, heureux de vieillir, comme si j'avais eu la certitude que chaque minute, en s'écoulant, m'emportait avec elle un peu plus près du but que j'adore et que je ne puis définir. Et maintenant, toujours inquiet, toujours troublé, mais préparé à tout, je retrace sur ces pages la lamentable histoire de ma jeunesse, comme si la retracer pouvait me la faire

oublier! avant de m'engager dans la pénombre de l'avenir, qui m'apparaît plein de menaces et d'espérances. Je le redoute et je l'appelle; mais, hélas! à l'avance, je ne puis entr'ouvrir ses mains fermées!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Trouville, juillet 1845.

I

Vers le commencement du mois de juillet de cette année, après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, je vins m'installer à Trouville. Ne trouvant pas dans le bourg de maison convenable, j'entrai dans le premier hôtel qui se présenta à moi sur la plage, et j'y choisis deux chambres à l'entresol. La plus belle de ces chambres regardait la rade du Havre ; l'autre prenait jour sur une cour intérieure au delà de laquelle une rue étroite se dirigeait vers les champs. Mais je ne puis éviter d'entrer ici dans les plus intimes détails de mon installation, car ils sont indispensables pour que je puisse bien com-

prendre la marche des événements extraordinaires qui viennent de bouleverser ma vie.

Trouville est aujourd'hui un séjour d'été à la mode. Cette bourgade de pêcheurs se peuple depuis deux ans de maisons modernes; mais comme on n'a pas eu le temps de bâtir ces maisons avec l'ampleur et la solidité désirables, on s'est hâté de maçonner légèrement les séparations de leurs chambres sur de minces pans de bois, et les voyageurs sont obligés de se contenter de logements étroits et peu commodes qui laissent deviner à leurs voisins presque tout ce qui se passe chez eux.

Vivant en dehors de tous, selon mon usage, je ne vis les habitants de mon hôtel qu'aux heures des repas. Le matin et le soir étaient consacrés à mes promenades, et pendant la grande chaleur du jour je restais chez moi, dormant, écrivant ou lisant, à mon caprice. L'habitude de vivre seul, que j'avais reconquise, me permit de supporter sans fatigue cette existence régulière, et la première semaine de mon séjour à Trouville s'écoula dans une parfaite monotonie.

Cependant la solitude ne produisit en moi qu'un redoublement de tristesse Je ne sais si c'était l'oisiveté qui m'accablait, mais j'éprou-

vais un insurmontable détachement de toutes choses, et je me sentais de plus en plus abandonné et malheureux. — Je ne serai toute ma vie qu'un orphelin, — me disais-je ; — le seul être qui aurait pu me transformer m'a couvert de honte ; et, maintenant, toutes les aspirations qui m'emportent à la recherche d'une âme semblable à la mienne ne serviront jamais qu'à rendre plus lourde la conscience de mon isolement !

En rôdant un jour aux environs de la plage, j'avais rencontré un endroit merveilleusement disposé pour m'y livrer à mes rêveries. La plage de Trouville, d'une demi-lieue de long à peu près, est dominée par un rideau de falaises qui, s'élevant graduellement derrière l'extrémité orientale du bourg, atteint enfin un plateau situé à plus de cent pieds de hauteur. Juste au-dessous de ce plateau les éboulements successifs de la falaise sont venus s'éparpiller sur le rivage, et des blocs innombrables de rochers coupent ainsi la route des sables, qui continue un peu plus loin, rencontre le cap d'Hennequeville, et se prolonge enfin dans la direction de Honfleur.

Ces premiers éboulements de rochers forment

la limite extrême de la plage, mais ils ne sont pas aussi hauts que ceux du cap d'Hennequeville, amoncelés un quart de lieue plus à l'est. Les uns et les autres ont un aspect des plus saisissants. Semblables à deux promontoires déchirés qui s'allongent dans le tumulte des vagues, ils laissent libre, au milieu, une petite baie tapissée de sable fin que les flots recouvrent à chaque marée. Cette baie, de trois cents pas de long sur cinquante de large, se trouve donc enfermée entre les deux promontoires, et en arrière sont superposés les gradins de la falaise, bossuée au pied par des amas de cailloux. Assis à mi-côte, au centre de l'amphithéâtre, le spectateur n'aperçoit rien devant lui que la mer immense et profonde, troublée de vagues énormes qui semblent danser; et, à sa droite comme à sa gauche, sa vue se perd dans les entassements de roches couleur de bronze, où apparaissent de temps à autre quelques têtes de promeneurs. Chaque soir, au coucher du soleil, ils encombrent la plage; mais ils retournent invariablement sur leurs pas dès qu'ils aperçoivent l'obstacle, car ils ignorent presque tous l'existence de ce nid d'oiseau marin que mon oisiveté rencontra.

A marée basse, par les temps calmes de la canicule, celui qui s'arrête un instant à l'extrême pointe du premier promontoire peut admirer un spectacle intime et charmant. Les falaises qui montent à sa droite vers le ciel bleu présentent aux regards d'énormes contre-forts à talus droits, isolés les uns des autres par de douces pentes d'herbe fine et des ravines de marnes gris de fer. Des mousses d'un vert pâle, des lichens d'un jaune de soufre relèvent la teinte terreuse de ces montagnes en ruines, que noircissent les taches accentuées des roches en surplomb. Parfois un léger nuage blanc et brillant, qui nage dans l'azur du ciel, vient à passer devant le soleil ; alors on voit son ombre mouvante glisser sur la mer toute plate, et se diriger vers la baie frangée d'un sillon d'écume : de là cette ombre douce erre sur le sable humide, et puis on la voit monter sur les talus dont elle éteint les couleurs. La lumière éblouissante l'environne pendant qu'elle glisse obliquement de bas en haut. Enfin, elle disparaît derrière les cimes ; et d'autres ombres de nuages suivent le chemin que leur a tracé la première sur la mer, sur le sable et tout le long des escarpements, jusqu'à ce que, — le ciel ayant repris sa sérénité, —

l'ardent soleil inonde de ses feux l'Océan qui s'étend à l'infini dans l'espace, la plage solitaire, les croupes montueuses et les pentes de gazon.

II

C'est là, dans cette baie si bien disposée pour me servir de retraite, que, presque chaque jour, je me glissais à travers les pierres humides, et que, nonchalamment couché à l'ombre de la falaise, je passais de longues heures, seul, sans songer, et savourant cette irrésistible tristesse que la solitude fait descendre sur l'âme humaine comme une sorte de sommeil sans rêves.

Un soir, chassé de la ville plus tôt que d'habitude, par les préparatifs d'une fête qui mettait en émoi tous les oisifs, je me dirigeai vers ma cachette. En passant devant le *Salon* des étrangers, au bord de la plage, je vis de nombreux ouvriers décorer la terrasse de guirlandes et de drapeaux, suspendre aux traverses des lanternes chinoises, planter partout de grands mâts où dansaient de longues banderoles, et recouvrir de tapis l'esca-

lier de bois qui descend vers l'Océan. Ce soir-là la nature entière me semblait toute pleine d'une inexprimable harmonie. Un air pesant, soulevé de loin en loin par de molles brises, planait sur la mer, dont les vagues alourdies se mouvaient lentement vers la côte, où, paresseusement, elles dépliaient leurs guirlandes d'écume. Le soleil, suspendu au-dessus de l'horizon, énorme, luisant et rouge, éclairait de biais des amas de nuages noirs, immobiles, et les teignait d'une couleur de sang. Vers le Havre, tout le reste du ciel, éclatant de rayons, semblait une plaque d'or brûlante, et les flots miroitants qui reflétaient les immenses gerbes de cet incendie, étincelaient comme des torrents de lave et de phosphore.

Le sable humide réverbérait ces lueurs. Plaqués de fortes ombres et de tons pourprés, les rochers des deux caps découpaient vigoureusement leurs silhouettes sur l'Océan qui s'agitait dans la lumière. Une voix grave et pénétrante, exhalée du traînement des eaux, emplissait l'air, puissante comme la respiration d'un monde; et, dans les intervalles réguliers de cette haine fougueuse, s'établissait sur toute la mer, dans l'air et sur la plage, un très-grand silence.

Je m'arrêtais presque à chaque pas, en fran-

chissant les flaques d'eau et contournant les éboulements du premier cap, et je me retournais pour regarder de loin les deux longues files de promeneurs qui allaient et venaient en sens contraire, selon leur habitude de chaque soir. Je les perdis de vue en descendant vers la baie, et alors je me trouvai totalement isolé au milieu des roches. Gravissant la base de la falaise, je parvins à me hisser au bord d'une ravine, et là, m'étendant de tout mon long dans les herbes, appuyé sur le coude, je regardai longuement l'immense plaine des flots, où les flammes du couchant ruisselaient encore.

Une sorte d'attente solennelle mêlée de terreur ne tarda pas à peser sur moi. L'orage amoncelait les nues, par bancs énormes, juste au sommet du ciel; l'Océan mugissait. Tout à coup des murmures de voix montèrent jusqu'à mon oreille, et je ressentis au cœur la contraction qu'on éprouve lorsqu'on se sent en présence de quelque grave événement. Tournant avec lenteur la tête sur l'épaule, j'aperçus une jeune fille debout sur un bloc isolé du cap, appelant d'autres personnes que je ne pouvais voir encore. Sa taille s'enlevait avec vigueur sur le fond sanglant des nuages, et le moindre de ses contours, nettement accusé,

se profilait devant moi, noyé dans l'ombre, à vingt pas, retenant mon souffle de crainte d'être découvert.

Quand je posséderais la puissance et le charme infini de CELUI qui inventa les étoiles, jamais je ne pourrais exactement peindre la ravissante créature qui posait ainsi devant moi. Empruntant une céleste harmonie aux objets extérieurs, elle semblait avoir été déposée là par quelqu'une de ces vagues brillantes qui venaient expirer, avec un soupir, à ses pieds. Le vent, en artiste habile, confondant et mélangeant les diverses parties de son costume, en faisait une unique draperie qui l'enveloppait et la découvrait tour à tour. Soulevée sur ses épaules, sa mante laissait voir son buste de vierge, et sa robe, flottant légèrement derrière elle, moulait, en avant, ses formes charmantes et me les révélait toutes. Je ne distinguais, vers la tête, que les ondulations du voile, et la rouge lumière qui la frappait de face et laissait, baigné dans l'ombre, le côté qu'elle me présentait, poétisait si bien l'ensemble de cette statue vivante, qu'on eût dit qu'elle faisait corps avec le bloc de granit qui la portait.

Un cri, qui lui fut arraché par la splendeur du spectacle de la mer remuant ses vagues de flamme,

vint me toucher au cœur. Cette communauté de sensations établissait entre nous, déjà, une liaison magnétique. Je me sentis heureux de voir que son premier mouvement, tout spontané, avait été d'exprimer son admiration pour un tableau que je m'étais habitué à considérer comme mon œuvre. Le premier retour qu'elle fit, après cela, sur elle-même, accusa l'impersonnalité de son âme, car elle voulut immédiatement faire partager à d'autres le plaisir qu'elle venait de rencontrer. Et je la vis, s'animant alors, descendre de la roche pour donner la main à sa mère et guider ses pas, peu sûrs, sur les touffes de varech qui rendaient le chemin glissant. Puis, l'ayant affectueusement installée à sa place, elle descendit encore et tendit en souriant le bout de ses doigts à un homme dont je ne pus sur-le-champ déterminer l'âge, mais qui, par les précautions qu'il prenait pour se hisser sur le cap, me parut n'avoir plus rien de la liberté d'action de la jeunesse; et un nouveau flot de joie m'inonda le cœur.

Chose étrange ! Je n'avais jamais aperçu aucune de ces trois personnes ; leur présence en ce lieu, dont la solitude absolue faisait tout le charme, froissa tout d'abord ma sauvagerie de misanthrope; et cependant je me sentis bientôt

heureux de les voir, et je leur fis mentalement les honneurs de ma cachette avec un bonheur infini.

Descendant enfin vers la baie, après s'être vingt fois retournés pour explorer l'imposant amphithéâtre, ils sautèrent sur le sable; et là, se prenant tous trois par le bras, ils continuèrent leur promenade, passant et repassant devant moi, toujours couché, pendant que je jouissais en secret de la gracieuse apparition qui animait ma retraite et me la rendait plus chère encore.

III

Je me mis immédiatement, conduit par un instinct bizarre, à étudier ces trois personnes, tandis que, se croyant seules sur la plage, elles ne déguisaient devant moi ni leurs gestes ni leur attitude; et je suis bien certain de les avoir exactement appréciées, car toutes trois étaient de ces natures ouvertes qui s'indiquent d'elles-mêmes et se laissent pénétrer facilement.

La plus âgée des deux femmes faisait rayonner autour d'elle la parfaite inoffensivité de son caractère et l'inaltérable conscience d'une paix intérieure. Vêtue d'une robe étroite et très-simple en soie de couleur sombre, elle avait une taille élevée, un peu maigre, des joues légèrement colorées accompagnées de rouleaux de cheveux blancs, un menton ovale, des yeux affectueux, et sur le front je ne sais quelle simplicité calme.

Les précieuses finesses de l'esprit cependant n'entraient pour rien dans le charme qui se dégageait de sa personne. L'âme seule y avait part. Aussi était-il impossible qu'on ne l'aimât pas à première vue; et la sérénité de ses regards, la noblesse de son maintien, sa mise même, d'une harmonie irréprochable, faisaient naître dans la pensée le soupçon d'un respectable bonheur auquel, instinctivement, on se plaisait à rendre hommage. Elle semblait sans cesse occupée à se faire pardonner ce bonheur, et paraissait vivre tout entière en son enfant.

Le cavalier qui lui donnait le bras était d'une nature contraire, mais il me fut impossible de préciser son âge, car ses manières et son costume ne visaient qu'à le déguiser. Mince et droit, de taille moyenne, à le voir marcher sur le sable avec cette aisance pleine de grâce qui n'appartient qu'aux gens du monde, à l'élégance de ses vêtements de ville, à l'éclat de son linge, on sentait bien qu'il n'avait pas abandonné tout désir de plaire, et l'on était tenté de le croire suspendu sur le faîte glissant qui sépare la jeunesse de l'âge mûr. Mais, en étudiant la fatigue qui labourait de rides indissimulables sa figure pâle encore belle, en rencontrant son regard noir et

voilé, dont l'éclair ne se rallumait que par intervalles; en l'observant enfin lorsque traînant sa jambe couverte d'un pantalon de drap fort large, il soulevait son pied finement chaussé pour gravir quelque bloc de pierre ou franchir une flaque d'eau, on devinait toutes les douleurs secrètes, en vain combattues, que l'âge escorte. Le rhumatisme avait ossifié les tendons de ce jarret autrefois alerte; la toux déchirait parfois la voix aigrelette et claire de ce gosier; la migraine avait ravagé les boucles noires de cette tête fine et spirituelle. En dépit des retards apportés par une science habile aux ravages du temps, cet homme n'en était déjà plus à descendre la pente de l'âge mûr, et c'était sur les tristes confins de la vieillesse qu'il se débattait alors, avec une verte philosophie qui, elle, n'avait pu vieillir, et une bonne humeur sceptique et railleuse jusqu'où ne pouvaient monter les infirmités du corps.

C'était bien là l'homme heureux, l'homme trop heureux, qui n'avait dédaigné aucun des plaisirs de la vie, qui devait nier cependant leur néant, et se passionnait pour eux encore, parce que ni l'étude ni l'ambition ne lui en offraient d'autres; l'homme de loisir et de société, plante de serre chaude, brillante et rare, qui ne

déploie son calice que sur le fumier brûlant des grandes villes ; l'homme de la fine distinction et de la native élégance, si charmant de formes, qu'on ne doit pas songer à lui demander autre chose que des formes ; si séduisant d'esprit, qu'on lui peut parfois pardonner de faire chercher son cœur.

— Amusant sans recherche et sans prétention, — me disais-je, — il possède l'art suprême d'intéresser et de faire sourire, et, sans doute, consent-il à descendre dans les détails les plus futiles où s'enchevêtre l'esprit des femmes. Il analyse le plaisir et sait le goûter en profond connaisseur. Un peu égoïste, peut-être, comme tous ceux qui font grand cas de leurs sens, il juge vraisemblablement tous les hommes d'après lui-même ; mais sa personnalité, habilement dissimulée sous la séduction des dehors, doit bien certainement prendre, lorsqu'il feint de s'intéresser à un autre, les allures ardentes de l'amitié la plus vive et la plus sincère.

IV

Ainsi, dans ce moment, pendant que s'abaissaient sur la mer les ombres du soir et de l'orage, je lisais, ou plutôt je devinais tout cela dans la démarche et sur les traits de cet homme qui passait et repassait lentement devant moi, avec une tournure pleine d'aisance, en amusant ses compagnons d'intarissables récits prononcés du bout des lèvres, presque en zézayant, et fouettant l'air de haut en bas avec sa badine, comme eût pu faire un dandy de vingt-cinq ans. Mais mes suppositions n'allaient pas plus loin ; et, tout en m'amusant à le regarder soulever de sa main gantée son chapeau noir et bien lustré, pour secouer les boucles rares de sa chevelure, j'observais le contraste qu'il formait avec la première de ses compagnes, — sa belle-sœur, ainsi que je l'ai su plus tard. — Il était impossible de

rencontrer, réunies, deux natures de plus grande race et de caractères plus opposés.

Mais elle!... quel autre et plus frappant contraste n'offrait-elle pas avec sa mère et le frère de son père! Elle était un magnifique assemblage de la bonté de la première et de la distinction du second. Je ne pus l'apercevoir sans être frappé d'une révélation. Je me vis immédiatement en présence de la supériorité qui s'ignore, si absolue qu'elle s'ignore! Et je ne sus ce que je devais le plus admirer en elle, de la perfection de ses formes, de la grâce de sa démarche, de l'ingénuité de son attitude, ou de la candeur des sentiments qui s'exhalaient de sa personne, et donnaient à ses regards, à son maintien, au sourire de sa bouche, une étrange séduction échappant à l'analyse, et cependant féminine! car cette adorable enfant n'avait rien de la froideur des anges, et parlait à l'homme aussi bien par les yeux que par le cœur.

C'était quelque chose d'innommé et d'imprévu! De taille moyenne, — plutôt grande, — son corsage avait des grâces exquises, moulées dans les plus suaves contours. Elle portait bien sa tête pure, avec une aisance pleine d'harmonie. Les rouleaux de ses cheveux, d'un blond cen-

dré, descendaient jusque sur son cou rond et flexible. Ses yeux bleus, à reflets de velours, nageaient sous ses longues paupières ombrées de cils noirs, et leurs humides regards vous maîtrisaient doucement, comme s'ils eussent été pénétrés de quelque dignité secrète. Au-dessus, ses sourcils se dessinaient en arcs admirables sur son front blanc et bien formé. Une carnation fine et mate s'étendait sur son visage, avec de fraîches nuances de rose. Son nez, par une courbe heureuse et fière, se reliait aux lobes légèrement relevés de ses narines diaphanes. Son menton arrondi, poli comme une bille d'ivoire, s'adoucissait en se fondant au bord de ses lèvres ; et sa bouche ravissante découpait autour de ses dents deux belles branches de corail.

Ah ! si vous l'aviez vue, appuyant son talon léger sur le sable brillant qui gardait son empreinte ! pendant que, suspendue au bras de sa mère, elle penchait en avant sa taille aérienne ! et quand elle écoutait, attentive aux récits de l'homme aimable qui captivait son esprit ! et lorsque, relevant le front et le baignant dans les brises embaumées de la mer, elle laissait flotter vers ses épaules ses boucles blondes, en

ramenant d'un geste pudique, sur sa poitrine, la mante que le vent curieux écartait ! et cette musique qui chantait dans le timbre de ses paroles ! et cet indéfinissable attrait qui se dégageait de toute sa personne et la faisait resplendir ! — Mon Dieu ! — me disais-je, — quelle atroce raillerie que d'avoir créé cette merveille, si vous ne l'immobilisez pas dans sa jeunesse et sa beauté, pour donner une seule fois au monde un exemple des miracles que vous pouvez faire !

V

Telles étaient ces trois personnes qui se promenaient sur la plage déserte, à vingt pas de moi, dont elles ne soupçonnaient certes pas l'existence. En ce moment je ne les voyais peut-être pas aussi absolument que je viens de les dépeindre ; pourtant, les côtés principaux de leur caractère se révélaient un à un à mon esprit, par leurs gestes, leur attitude, mille choses enfin qui ne peuvent s'analyser. C'était, du reste, une étude charmante que de surprendre ainsi, pendant qu'ils se croyaient seuls, les physionomies si différentes de ces personnages, et j'apportais à cet examen toutes les facultés d'investigation que je possède. Il y avait entre eux un échange si naturel de pensées, tandis que, sans doute, ils s'entretenaient d'eux-mêmes, qu'il était impossible de ne pas voir en eux les membres

inséparables d'une même famille, habitués à vivre ensemble, et tout heureux de rencontrer une solitude pour se livrer à leurs épanchements. Ce que l'un disait, et que les autres écoutaient, je ne pus m'en rendre compte, car, pendant qu'ils marchaient de long en long sur le sable en se tenant par le bras, et que leurs ombres, démesurément grandies, se fondaient en une seule et s'allongeaient de mon côté, leurs voix parvenaient à peine à mon oreille. Seulement, de temps à autre, je voyais l'homme faire des gestes en secouant sa canne ; les deux femmes souriaient ou haussaient les épaules, et j'entendais alors une exclamation, quelques éclats de rire ; puis le bourdonnement confus de la parole se mêlait aux plaintes de la mer, tandis qu'ils s'arrêtaient tous les trois, et face à face, comme on fait d'habitude, à la promenade, aux moments les plus intéressants d'un récit.

VI

Et malgré moi, sans que je pusse me rendre compte de cet effet bizarre, une tristesse indéfinissable commençait à me serrer le cœur. Ces trois êtres paraissaient heureux! J'enviais leur intimité, et, reportant ma pensée sur moi-même, je me sentais plus seul que jamais!

Explorant cependant du regard tous les recoins de ma sauvage retraite, — toujours sans m'apercevoir, — car j'étais resté couché à dix pieds au-dessus d'eux dans les herbes, les promeneurs ne semblaient pas songer à se retirer, lorsque le ciel qui, pendant cette heure de causerie, avait totalement changé d'aspect, vint leur donner un avertissement auquel il fallut obéir.

Le soleil était alors descendu sous les flots, retirant à lui la lumière. Les nuages, amoncelés au-dessus de nos têtes, roulaient pesamment de

l'occident à l'orient, chassés par un souffle qu'on ne sentait pas, et se disséminaient au hasard en brumes roussâtres. L'horizon s'était considérablement rapproché. Seule, entre deux amas de vapeurs d'une obscurité affreuse qui semblaient s'écraser sur la mer, une longue bande rouge reflétait les lueurs menaçantes de l'astre submergé. On ne distinguait au loin, par cette éclaircie, que le cap de la Hève, comme une tache livide. Toute la mer n'était plus qu'une surface montueuse inégalement soulevée et roulant, noire et profonde, avec un bruit rauque, — entrecoupé d'éclats lorsqu'une lourde vague, dans son vol insensé, venait plonger dans une autre. — Alors on apercevait au large la ligne pâle qu'elle décrivait dans l'ombre et qui éclairait l'espace pour une seconde, et puis, cette lueur s'abîmant soudain, l'Océan abaissait ses eaux dans les ténèbres et la grande voix reprenait, emplissant l'air d'une plainte lamentable. Des reflets sinistres exagéraient les contours de la falaise. Une chaleur pesante et intense planait partout. Tout à coup, par-dessus la plainte monotone des lames, un grondement prolongé fit entendre ses notes graves, répercutées par les échos. Ce fut d'abord comme un roulement lointain qui doubla de

force et de vitesse en se rapprochant, puis une détonation assourdie lui succéda, et, sans éclair, le tonnerre s'abîma dans les flots.

Les trois promeneurs s'arrêtèrent. Ils n'avaient pas vu l'orage s'amonceler et grandir, et le bruit de la foudre seul les avertit qu'il était suspendu sur leurs têtes. Quant à moi, absorbé dans ma contemplation muette, je ne l'avais pressenti que par l'agitation fiévreuse de mes veines. Encore attribuais-je à tout autre chose le malaise qui me tourmentait.

Ils éprouvèrent d'abord comme une espèce de stupeur. Ils étaient loin de leur demeure; la mer montait avec furie; l'ombre tendait partout ses voiles; et le chemin étroit, perdu au milieu des roches, disparaissait déjà sous les vagues. Soudain, je vis les deux femmes serrer leurs mantelets sur leurs épaules, car le vent commençait à souffler, et leur compagnon les pressait du geste. Enfin tous les trois, silencieux alors, s'avançèrent d'un pas rapide vers le cap qu'ils devaient franchir pour gagner la route des sables.

Je m'étais levé à demi, le cœur serré, prêt à leur porter secours, mais ils ne me voyaient pas. L'homme paraissait avoir retrouvé toute la

vigueur de sa jeunesse, et, en face d'un danger, il se sentait dans son élément. La jeune fille marchait devant, explorant le terrain et cherchant à gagner le bloc de pierre du haut duquel elle avait, une heure auparavant, aperçu la baie. Mais sa vieille mère, suspendue au bras de son cavalier, glissait sur les varechs, et le bruit de la mer, les craquements de la foudre et les secousses du vent augmentant ses terreurs, elle gênait la marche par ses irrésolutions. Il y eut un moment d'angoisse dont je ressentis le coup comme si ma vie eût dépendu de la leur. Debout sur la pointe des pierres humides, ils sondaient du pied le chemin, lorsque l'ouragan, trop longtemps contenu, se déchaîna sur la plage en soulevant un long tourbillon de sable. Une lame énorme, enlevée à la volée par la rafale, se dressa toute droite sur sa base, recourba en volute ses sommets oscillants, courut en bouillonnant sur l'arête du cap, puis, s'écroulant tout à coup avec un rugissement de tonnerre sur le bloc immobile, sauta par dessus, et vint s'abattre en nappe d'écume aux pieds des trois malheureux qui, se cramponnant l'un à l'autre, poussèrent un cri lamentable.

Je me levai aussitôt, et donnant à ma voix

toute l'énergie possible, je leur criai de passer à gauche; mais le vent emporta mes paroles. M'élançant alors sur les roches, au risque de me tuer, je courus vers eux : ils étaient déjà sauvés. En gravissant la falaise à mi-côte, je les vis bientôt redescendre le versant du cap, toujours conduits par la jeune fille, qui semblait posséder un instinct merveilleux. Ils sautèrent enfin sur le sable, et ils s'éloignèrent à grands pas, la jeune fille marchant alors la dernière, reconnaissable aux ondulations de sa robe, qui flottait derrière elle comme des ailes d'ange abaissées et trempées de pluie.

Et je les suivis ainsi de loin, retournant vers la ville, jusqu'à la salle des fêtes, en me baissant pour regarder sur le sable la douce empreinte des petits pieds qui l'avaient à peine effleuré, comme si mon chemin eût été dès lors, pour jamais, inséparable du leur; comme si je n'avais plus su où aller, hormis à leur suite, abîmé que j'étais dans un gouffre de tristesse et d'âpres pensées. Un rayon de soleil venait d'illuminer mon ciel, me faisant entrevoir des horizons radieux, puis, s'effaçant, il m'avait laissé retomber dans la nuit incolore; et je ne sentais que trop alors les regrets poi-

gnants d'une vie manquée. — Moi aussi, — me disais-je en marchant tout au bord de la mer en fureur, — plus heureux! au lieu de me heurter à ce cœur de pierre qui a meurtri ma jeunesse, j'aurais pu rencontrer une famille qui eût partagé mes joies et mes peines et volontairement reçu le contre-coup de mes maux et de mes plaisirs! — Je me sentais alors mordre au cœur par les dents aiguës de l'envie; un flot de venin m'empoisonnait les veines; je blasphémais! Scrutant la destinée humaine jusque dans ses plus sourdes profondeurs, avec une rigueur douloureuse, j'observais cette raillerie atroce des choses de ce monde, qui ne nous offrent leurs bienfaits que lorsque nous n'en pouvons jouir. Je me représentais ainsi tous ceux qui m'ont aimé : mon père mourant au moment où ma naissance allait créer un but à sa vie; ma mère s'éteignant dans les larmes, alors que ma tendresse allait remplacer celle de l'époux que la mort lui avait arraché; mon tuteur expirant à son tour lorsqu'il se sentait rajeunir à l'idée du long spectacle de mon bonheur. Et je descendais enfin jusqu'à moi-même, rencontrant peut-être ce bonheur quand je ne suis plus le maître de le saisir, et, chef de famille, abandonné, pleurant

seul, la nuit, l'âme brisée, les pieds dans les flots d'une tempête dont la fureur n'est rien auprès de mon désespoir.

Et j'allais ainsi! sourd aux coups de la foudre, à la rage du vent, à la furie des vagues qui détonnaient autour de moi, formant une épouvantable harmonie à l'unisson des orages de mon cœur. Et, comme il ne peut être rien de stable ici-bas, même dans la peine! je sentais des aspirations inouïes de tendresse me monter par bouffées dans l'âme et m'inonder d'espérance, pendant que la musique éloignée du bal, amenée par le vent, venait chanter à mon oreille, hachée qu'elle était par les roulements du tonnerre, et brodant sur ses accords formidables les froissements aigus des archets et les claires modulations des flûtes, et que le chant amoureux d'une valse emportait en tourbillonnant mes pauvres rêveries jusque dans les espaces infinis des joies célestes.

Et j'allais ainsi ! comme on va toujours dans la vie, entre deux extrêmes, entre un coup de tonnerre et l'enchantement du plaisir. Et tantôt, je voyais cette mer déchaînée, fouettée par les ondées furieuses, brusquement sillonnée d'éclairs bleuâtres, retentissante d'éclats de foudre,

qui se jetait contre la côte, la battait et la labourait de ses vagues ; et tantôt je voyais la salle des fêtes, étincelante et joyeuse, qui fredonnait ses doux refrains aux mesures égales ; et, derrière les vitres flambantes, je voyais passer et repasser les groupes enlacés, pendant que les violons se mouraient sous les accords et que chantaient doucement les hautbois de l'orchestre.

Et, l'âme exaltée par la confusion de ces spectacles, le cœur déchiré par ces horreurs et ces joies, hors de moi, la tête embrasée d'éclairs, je compris Dieu, et, dans l'incendie du ciel, je vis resplendir sa face. Et, tendant avec effort les deux bras vers lui, je criai à lui, et je tombai prosterné, à terre.

VII

Cependant ces influences extérieures, qui m'avaient jeté dans une telle surexcitation, se dissipèrent peu à peu. Le bal éteignit ses lustres et étouffa sa musique ; l'orage s'éloigna vers le Havre, toujours grondant, pendant que de chaudes ondées balayaient l'atmosphère. Je ne sais si c'était la foudre qui m'avait donné la fièvre, mais, à mesure que l'air reprenait son équilibre, je me sentais plus calme. La raison revint peu à peu, et je souris presque de moi-même en songeant aux aspirations folles qui venaient de m'exalter. Comment la seule vue d'une femme pouvait-elle augmenter ou combler le vide de mon existence ? Qu'était, et que pouvait être, d'ailleurs, cette femme pour moi ? Je me mis alors, avec misanthropie et sécheresse, à repasser dans ma mémoire les diverses phases de cette soirée ;

et, dépouillant les choses de leur aspect surnaturel, je ne vis plus rien que de vulgaire dans mon aventure, et je rentrai lentement chez moi, calmant mes sens en exposant mon front à la pluie battante, et m'arrêtant de temps à autre pour regarder les groupes effarouchés de danseurs qui, se coulant le long des murs, regagnaient leurs demeures en riant et en criant, comme des troupes d'oiseaux se disputent, le soir, leurs places au haut des arbres.

Le vent, cependant, soufflait toujours, et des roulements assourdis attestaient que l'orage n'avait pas encore abandonné la rade. Mon hôtel était déjà presque silencieux. Quelques volets claquant sur les murs, des portes qu'on ouvrait et refermait, de faibles lumières errant sur les vitres, c'est là tout ce qui indiquait l'existence de ses habitants. J'allumai un flambeau à la lampe du garçon de garde qui se rendormit aussitôt sur sa chaise, et, frissonnant dans mes habits trempés, je me dirigeai lentement vers ma chambre, obsédé par la chaude atmosphère qui vous saisit à la gorge, en été, dans l'intérieur des maisons, lorsqu'on vient de respirer l'air du soir. Il paraît qu'en sortant j'avais laissé ma fenêtre ouverte, car, au moment où je poussais

ma porte, une trombe de vent, s'engouffrant dans le corridor à jour, éteignit la lumière que je tenais à la main. J'entrai cependant et fermai ma porte pour la rallumer, mais, pendant que, marchant à tâtons, je cherchais des deux mains à rencontrer un meuble, un faible rayon de lumière qui jaillissait du mur, vint frapper mes regards et guider mes pas. Machinalement, je me dirigeai de ce côté, et, me baissant, j'appliquai l'œil à la fente ouverte dans la muraille, par laquelle passait cette lueur. Je ne vis rien d'abord à travers les débris des plâtras et du papier de tenture, — rien du moins qu'on ne pût voir dans toutes les chambres d'hôtel possibles, — et j'allais m'éloigner pour abréger une indiscrétion qui me répugnait, lorqu'un faible soupir, effleurant mon oreille, m'apprit que la chambre était habitée ; et alors, je voulus voir le visage de l'être qui avait soupiré ainsi.

Mais, appliquant de nouveau l'œil à la muraille, je ne vis encore personne ; seulement, je distinguais mieux les objets. Le lit, placé juste en face de moi, avec ses frais rideaux de percale, était défait, mais non encore foulé ; sur une chaise, pendaient de souples vêtements de femme disposés négligemment, et le candélabre de

bronze qui flambait sur une console éclairait d'une lueur vague ce coin de chambre charmant. Je ne vis rien de plus cependant, et je me sentais irrité par une curiosité de plus en plus exigeante, lorsqu'un mouvement qui se fit vers le pied du lit attira mon attention. Comme je n'apercevais pas bien les objets placés de ce côté, j'écartai doucement du bout des doigts le papier de tenture, et alors, regardant, je vis le plus délicieux tableau qui ait jamais enchanté les yeux d'un homme.

VIII

Au pied du lit, de même qu'à la tête, était placée une sorte de chauffeuse basse à dossier arrondi, et, sur ce siége, il y avait une femme agenouillée. Un grand peignoir de batiste blanche à longs plis dessinait sa taille souple, et les grosses touffes de ses cheveux blonds se dépliaient mollement sur le sommet de ses épaules découvertes, mais je ne pouvais voir son visage, ses coudes étant appuyés sur le dossier de la chauffeuse, et sa tête reposant doucement entre ses petites mains comme une tendre fleur dans son calice entr'ouvert.

Certes, mon premier mouvement fut un mouvement de honte, qui me fit monter la rougeur au front, quand je me surpris ainsi occupé à espionner une femme, et je voulus aussitôt me retirer, respectant cette beauté que je n'avais pas le droit de voir, et, tout autant, la prière qu'une

créature adressait au Créateur avant de chercher le repos. Mais je n'eus pas ce courage, et je ne crois pas qu'aucun homme, à ma place, l'aurait eu plus que moi ? Étranger à tout ce qui m'intéressait la veille dans le monde, j'oubliai subitement ma vie entière, et mon récent désespoir, et jusqu'à l'orage qui grondait toujours, pour contempler l'objet suave et touchant qui vivait devant mes yeux, à trois pas.

Je ne pouvais apercevoir le visage de la jeune femme, mais tout, dans sa gracieuse attitude, me disait qu'il ne devait être que ravissant. L'un de ses pieds, chaussé d'une mule de taffetas bordée de dentelles, s'appuyait sur le tapis, et, de lui, je ne voyais rien qu'un talon adorable, s'effilant vers des chevilles de marbre veinées de filets bleuâtres. L'autre en se relevant, — tandis que le genou se posait sur le siége, — avait laissé tomber la mule élégante qui le chaussait, et ce petit pied nu, ce pied de neige, suspendu ainsi devant moi, avait je ne sais quel air d'innocence. Je le voyais à revers, presque en raccourci, avec ses doigts délicatement repliés, qui semblaient autant de frais boutons de roses se détachant sur la blancheur laiteuse de la plante. Et mon regard, errant sur les plis vaporeux du

peignoir, revenait toujours à ce pied charmant qui appelait l'hommage des lèvres. Enfin, mes yeux s'arrêtaient aussi sur ces épaules brillantes, d'un grain si délicat et si pur que la lumière les pénétrait; et sur ce cou bien arrondi où voltigeaient des boucles enfantines de soie et d'or ; et sur la courbe naissante de ce corsage noyé dans l'ombre des bras onduleux qui, relevés vers la face, tantôt l'enfermaient des deux côtés, tantôt s'étreignant pieusement l'un l'autre, croisaient leurs mains avec ferveur, pendant que la tête, s'abandonnant à elle-même, toute voilée de boucles blondes, s'appuyait contre eux avec une grâce de vierge.

Et, tout ému de ce doux spectacle qui mélangeait ainsi les formes les plus suaves à l'attitude pudique de la prière, je m'oubliais, plus ravi que les dévots devant l'autel. Chose étrange! le désordre du costume de cette beauté juvénile m'inspirait plus de respect que de désirs, et cette femme, que je cherchais à violer du regard, était absolument protégée par le sentiment adorable qui la prosternait aux pieds de Dieu et resplendissait autour d'elle.

Enfin, le pied nu se posa à terre auprès de l'autre. Les mains s'écartèrent de la tête. Les flots

de cheveux coulèrent sur les épaules. La taille se redressa dans son harmonie, et dans le visage qui m'éblouit alors, je reconnus, foudroyé de surprise, le visage de la jeune fille que j'avais suivie le soir sur la plage.

Puissance du ciel ! C'était elle encore qui m'apparaissait comme une surnaturelle vision ! maintenant de tout près et plus séduisante ! C'était elle que le hasard me jetait encore à la face, et dont il enfonçait cruellement la splendide beauté dans mes yeux, pour qu'à jamais elle y restât ! Je me sentis vaciller sur les genoux et anéantir dans les ondes vertigineuses de la folie ; une douleur aiguë, comme un coup de couteau, me traversa le cœur ; mais ce ne fut qu'un éclair. Elle fit lentement, avec la main droite, le signe sacré, puis la lumière s'éteignit ; et je demeurai dans les ténèbres, écoutant le lit gémir et ployer sous le doux fardeau qu'il recevait.

IX

Le lendemain, je m'éveillai tard, brisé par un sommeil sans repos. Un horrible cauchemar m'avait assiégé toute la nuit. Je rêvai que j'épousais la jeune fille et que ma femme assistait au mariage, donnant le bras à son amant. Mon oncle était sorti du tombeau pour être témoin de mon bonheur. Le soir, pendant que ma nouvelle épouse faisait sa prière, Mme de Torreins se glissait derrière elle et l'égorgeait. Alors je poussai un grand cri, je m'éveillai, et je me retrouvai à Trouville, couché dans mes vêtements mouillés, sur mon lit. Ma fenêtre était ouverte, et les rayons du soleil entraient à flots dans ma chambre. Je me soulevai sur le coude, tout frissonnant et cherchant à rassembler mes idées, mais j'étais encore sous l'affreuse obsession du rêve. Enfin, je me crus malade, et déjà je tenais

en main le cordon de la sonnette pour appeler et demander un médecin, lorsque mes regards s'arrêtèrent sur le mur déchiré qui séparait la chambre de la jeune fille de ma chambre, et tout me revint en même temps à la mémoire, et je me mis longuement à songer.

En interrogeant mon cœur, je le trouvai d'abord plutôt stupéfait qu'ému. Et déjà j'essayais de faire, comme la veille, un retour sur moi-même, mais l'émotion profonde que me causait encore le souvenir de cette seconde apparition me montra sur-le-champ l'inutilité de mes efforts. —Voilà, — me dis-je lentement, — une aventure surprenante, terrible, unique, qui peut me conduire au fond d'un abîme. — Et, ne comprenant rien au sentiment que j'éprouvais, car c'était la première fois de ma vie que j'en ressentais les appréhensions et les délices : — Serait-ce donc là l'amour ? Ce doux événement, dans l'espoir duquel s'est écoulée ma jeunesse, est-ce lui qui s'annonce ? et m'attendait-il donc, à trente ans, pour me mieux faire éprouver ses redoutables effets ? — Alors, comme si j'eusse analysé froidement un cœur autre que le mien, je me mis immédiatement, avec une sagacité déplorable, à interroger mes sensations ; et avec une curiosité

enfantine et cruelle, je faisais vibrer, une à une, les cordes jusqu'alors assoupies de mon cœur. Tour à tour je me sentais soulevé à des hauteurs prodigieuses, par une exultation qui n'a pas d'égale; je me complaisais en moi-même; je me sentais plus moi, plus grand, plus près de Dieu. Et puis, j'étais pris d'une tendresse incommensurable: déjà je n'avais plus assez de soins, d'égards, de caresses dans la pensée pour embrasser mon rêve et pour le bercer doucement en moi-même, comme un petit enfant entre les seins blancs de sa mère. Et puis j'avais peur: dans quels drames inconnus allait me précipiter cette chimère ? Je connaissais déjà la stupeur de cette mort partielle qui vous paralyse lorsque, penché sur un lit d'agonie, on regarde en silence mourir un être qu'on aime; je connaissais l'insurmontable dégoût que vous cause la vue subite et hideuse de la trahison, lorsque, dressant devant vous sa tête livide, elle vous montre ses yeux de vipère, là où vous étiez habitué à rencontrer des yeux amis; j'avais éprouvé les accès les plus violents de la fureur alors que, le fer en main, je disputais ma vie au fer d'un ennemi...; mais une passion qui s'annonçait par de tels ravages, jusqu'où devait-elle me conduire, puisque déjà

elle avait envahi tout mon être, et que j'éprouvais cet atroce vertige attractif qui vous enlace lorsque, debout sur une cime, on regarde en bas, dans un gouffre? Enfin, des éclairs d'honneur illuminaient ma conscience, et songeant que, volontairement, je demeurais aussi près de cette enfant : — Quel cœur vil, — me disais-je, — peut donc savourer un plaisir qu'il vole!

Et la bourbe de l'âme, ce limon qui tremble au fond, comme une lie, s'élevant à la surface, troublait mon repentir. — Quel homme ne ferait de même?... — Je me hâtais alors de repousser ces idées fangeuses, et j'en remuais d'autres qui n'étaient guère plus nobles. Je traitais mon émotion d'enfantillage; je me demandais, avec une impatiente colère, où cet enfantillage me mènerait; je me roidissais contre ma folie. Mais ces hésitations du cœur et de la pensée étaient vaines; une volonté plus forte les effaçait comme le soleil, en jaillissant au bord du ciel, efface les étoiles. Toutes les passions fougueuses, toutes les vigueurs agissantes, toutes les énergies indomptables qui, jusqu'alors, s'ignorant elles-mêmes, avaient sommeillé en moi, s'éveillèrent et se précipitèrent tout à coup, avec une horrible violence, comme des tigres déchaînés, sur la riche

proie que je leur avais imprudemment laissé voir. J'allais à ma perte, le front levé, l'œil radieux, en chantant; je devinais un affreux avenir et je courais à sa rencontre; et, me détestant moi-même, frappé d'un mal que j'adorais, je versais à la fois toutes les larmes du bonheur et du désespoir; et soulevé par un égarement qui contenait toutes les sensations humaines, je reconnus enfin que j'aimais!

X

Vous rappelez-vous l'histoire de ce pâtre amoureux d'une étoile ? J'éprouvais exactement les mêmes sentiments que lui. Je n'avais nul espoir de voir celle qui m'éblouissait comme un astre descendre jamais des sereins espaces de son ciel pour s'abîmer dans mon sein, et nul espoir de me faire comprendre d'elle. Seulement, je voulais lier irrévocablement mon existence à la sienne, car, sans elle, je ne comprenais plus la vie. Toute idée étrangère à son souvenir était à peine née dans mon esprit que je l'étouffais. Et déjà je me sentais l'âme épurée par ce secret contact d'une autre âme, lorsque mon regard s'arrêtant de nouveau devant moi sur le mur qui séparait les deux chambres, je me surpris à rougir comme un malfaiteur, et, baissant la tête, je me détournai.

Néanmoins quelques instants plus tard, je voulus me rendre compte du fait matériel. Le mur n'avait guère plus de deux pouces d'épaisseur et se composait de gravois cimentés entre des lattes, consolidés au milieu et aux deux extrémités par de minces poteaux. Un papier à fleurs était tendu sur ce mur, dans chaque chambre. La maison, *en tassant*, avait, à ce qu'il paraît, disjoint quelques plâtras, et, de mon côté, déchiré le papier à certaines places. Toutefois, la déchirure était si petite que je ne l'eusse probablement jamais remarquée, sans l'orage qui éteignit mon flambeau, et me permit ainsi d'apercevoir le bienheureux rayon de lumière qui m'invitait à le suivre.

Je me demandai immédiatement, avec épouvante, ce qui aurait pu advenir si un autre que moi avait habité ma chambre. Mais, de nouveau, j'éloignai ces idées affreuses, et un rapide éclair d'espérance traversa ma pensée : pour la première fois de ma vie l'avenir m'apparut souriant; il se tenait debout devant moi, non plus comme un morne fantôme, mais comme un jeune Dieu qui me tendait ses mains ouvertes, pleines de fleurs. Et j'oubliais ainsi que mon bonheur devait être probablement fort court. L'idée du dé-

part de la jeune fille vint cependant m'assaillir, mais j'avais déjà l'esprit si perdu que je me hâtai de la chasser.

Une circonstance heureuse, c'est qu'elle ne pouvait même pas se douter qu'elle eût un voisin. Nos deux chambres s'ouvraient sur le même corridor, mais ce corridor formait un coude entre sa porte et la mienne, et, comme les deux galeries aboutissaient chacune à un escalier différent, elle devait monter et descendre d'un côté, et moi d'un autre, de sorte que nous ne pouvions jamais nous rencontrer.

Les portes des chambres de sa mère et de son oncle s'ouvraient sur le même couloir, à la suite de la sienne.

XI

Cependant, il me fallut m'habiller et descendre pour obéir à la cloche du déjeuner. Le cœur me battait fort, car je comptais la voir à la table commune, et je ne m'expliquais pas comment, jusqu'alors, je ne l'avais pas remarquée; mais je ne la vis point, et j'appris, le jour même, qu'elle mangeait avec sa mère et son oncle dans une petite salle basse qui leur était exclusivement réservée. On voulait la soustraire, le plus possible, aux regards, et lui éviter l'indiscrète familiarité qui règne à ces tables d'hôte où cent personnes, réunies pour leur plaisir, se retrouvent chaque jour.

Comme elle était bien gardée!

XII

Je passai cette première matinée à la chercher partout. Je me rendis d'abord à la petite baie, où, pour la première fois, je l'aperçus la veille ; — il me semblait qu'il y avait déjà un siècle de cela ! — mais je ne l'y rencontrai point. La mouette seule se jouait en criant au ras des flots paisibles qui venaient d'effacer sur le sable la trace de ses pas. Je contemplai longtemps la roche sur laquelle elle s'était tenue debout, et il me semblait, à chaque instant, que j'allais la voir jaillir de ce bloc informe. En vain j'attendis ce prodige. M'approchant enfin de la roche bénie, avec un muet recueillement, j'appuyai mes lèvres au bord.

Quelque chose de tendre et de doux me mon-

tait du cœur, pendant que j'étreignais la pierre impassible. Enfin, je me relevai, résigné, et m'acheminai vers la plage encombrée déjà de monde.

Là encore elle n'était pas. Je rentrai donc à l'hôtel, et, l'oreille collée au mur, j'écoutai longtemps en vain; il n'y avait personne dans sa chambre. Alors je descendis et la cherchai par les rues, sur le port, à l'église, dans les boutiques des marchands; mais je ne la vis nulle part, et je connus, dès ce moment, ce vide effrayant que creuse l'absence dans une âme.

Restait le *Salon* commun des étrangers. Je n'y étais jamais allé, car je recherchais bien plus la solitude que la société à Trouville. Depuis mon duel surtout, je fuyais le monde. La curiosité gênante dont je me sentais souvent l'objet en public m'offensait. A tout prix, je voulais éviter ces regards placides promenés si volontiers par les indifférents sur l'homme qu'ils connaissent pour avoir joué son rôle dans un drame domestique. Je me fis violence cependant, donnai mon nom au bureau, et demandai une plume pour m'inscrire sur le tableau des abonnés. En parcourant des yeux la liste, déjà longue, de ce tableau, je cherchais à deviner le nom de la

jeune fille, et le cœur me battait chaque fois que je rencontrais ce mot : *mademoiselle*. Tout au bout de la liste, je remarquai enfin trois noms accolés, et mon émotion me dit de m'y arrêter. Les noms étaient inscrits dans cet ordre :

Monsieur le comte Fernand de Grandmont.
Madame la baronne de Grandmont.
Mademoiselle Louise de Grandmont.

Je trempai la plume dans l'encre, et, juste au dessous du nom de Louise, j'écrivis le mien : *Daniel.*

XII

J'entrai immédiatement au *Salon*. On appelle ainsi, à Trouville, une grande maison située au bord de la plage, qui sert de lieu de réunion aux étrangers. Le rez-de-chaussée se compose d'une vaste salle de fêtes, flanquée, d'un côté, de trois petites salles de jeu, de billard et de lecture, et de l'autre, d'un boudoir et d'une grande pièce, où se donnent, tout le long du jour, les leçons de danse et de piano. En avant, une large terrasse à l'italienne, entourée d'une haute balustrade et couverte de coutil gris, se prolonge dans toute la longueur de l'édifice, faisant face à la mer ; et, par les jours de chaleur et de soleil, les abonnés vont s'y asseoir pour regarder le spectacle animé de la rade du Havre, et assister aux mouvements des bateaux à vapeur et des barques de pêche, s'intéressant à tout ce qui

peut distraire des gens désœuvrés enlevés à leurs habitudes et à leurs occupations.

Sur la plage, dans une enceinte tracée par une barrière, s'élèvent une gymnastique et un manége de chevaux de bois. En dehors de l'enceinte, une grande tente ouverte à tous vents laisse flotter ses toiles, à l'ombre desquelles, — assises sur des chaises de paille, — babillent des nourrices et des mères, en surveillant les enfants qui jouent sur le sable autour d'elles. Tout auprès, sous une seconde tente, est renfermé un modeste théâtre de Guignol. C'est donc au *Salon*, sur la terrasse et dans ses environs les plus rapprochés, que se rassemblent, pendant la plus grande partie du jour, tous les étrangers. Il y a là quelquefois, dans un espace assez restreint, plus de quatre cents personnes. Le matin, elles prennent leur bain ; le soir, elles arpentent la plage ; puis elles retournent encore au *Salon;* les femmes pour montrer leurs toilettes nouvelles et s'examiner sévèrement du coin de l'œil ; les hommes pour jouer, fumer, lire les journaux et regarder les femmes.

XIV

La première personne que j'aperçus, en mettant le pied sur la terrasse, fut Louise. Elle était habillée d'une robe collante de nankin soutaché, avec de nombreux rangs de boutons blancs; son mantelet de mousseline, glissant de ses épaules, retombait gracieusement sur sa ceinture; un chapeau de paille tout simple, à rubans dénoués, dont un voile de tulle adoucissait les lignes, posait à peine sur sa tête; et les boucles de ses cheveux, doucement soulevées, faisaient comme une blonde auréole à son adorable visage, dont la carnation de fleur eût trompé une abeille.

Assise auprès de sa mère, le dos au mur et la face tournée vers l'Océan, après avoir roulé ses gants de peau de Suède qu'elle jeta au fond d'un petit panier à ouvrage déposé sur la chaise où s'appuyaient ses pieds, elle occupa ses doigts à

l'un de ces délicats travaux d'aiguille que les femmes n'aiment tant peut-être que parce qu'ils laissent leur pensée libre. Sa mère lisait un journal, et, de temps à autre, lui communiquait les nouvelles. Alors, elle laissait aller sa broderie sur ses genoux, se penchait avec grâce pour lire le passage qu'on lui montrait, puis reprenait son travail. Parfois elles échangeaient toutes deux un salut et quelques phrases de politesse avec les femmes qui entraient. Enfin, un petit cercle ne tarda pas à se former autour d'elles, et bientôt je ne vis plus Louise que derrière un groupe de jeunes têtes, entre lesquelles elle brillait, comme un beau lis au cœur d'une corbeille.

J'allai me placer auprès de la balustrade, tenant en main un journal que je voulais lire et que je lus en effet, mais auquel je ne compris rien, car mon émotion était grande. En face de moi, devant le comptoir du café, on avait installé une dizaine de tables de whist que des jeunes gens entouraient, les uns jouant, les autres regardant et causant. Des exclamations, des éclats de rire partaient parfois de ces groupes et faisaient retourner toutes les têtes ; puis le jeu continuait, jusqu'à ce qu'une discussion nouvelle vînt l'interrompre.

Je ne fus pas plus tôt assis, que je reconnus au milieu de l'un de ces groupes bruyants le comte de Grandmont, tenant des cartes dans ses mains gantées. Comme d'habitude, il était mis avec une rare élégance : des guêtres de coutil blanc serraient ses pieds minces, chaussés de souliers vernis ; son pantalon de drap gris clair bridait sur ses cuisses ; au dessus, bouffaient les revers de son gilet de cachemire d'un jaune paille ; et sa redingote bleue, à collet de velours, était si large de manches et d'entournure, qu'on eût dit qu'elle avait été coupée tout exprès pour faire valoir son aristocratique maigreur. Renversé sur le dossier de sa chaise et retenant un jonc à pomme d'or entre ses jambes croisées, il interrompait son jeu, tantôt pour puiser des pâtes de jujube dans une boîte de vermeil bordée de perles fines, tantôt pour tirer un cigare d'un large étui de cuir et l'allumer, tantôt enfin pour enlever un de ses gants, agiter à l'air sa main fluette et blanche, veinée de lignes bleues, et promener ses ongles allongés dans les boucles de sa chevelure.

Cependant une véritable foule d'hommes, de femmes et d'enfants, pénétrant successivement sur la terrasse et s'asseyant sur les chaises de paille alignées le long des murs et de la balus-

trade, finit bientôt par l'encombrer. Je les regardais tous, à mesure qu'ils entraient, surpris de me retrouver après si longtemps au milieu du monde, et me laissant aller, malgré moi, à étudier une fois de plus les types bizarres qui le composent. Ici c'étaient de tout jeunes gens en costumes de campagne, non pas débraillés mais affectant, au contraire, une grande rectitude de mise. Assis les uns auprès des autres, les jambes allongées sur des chaises, fumant, et causant du bout des lèvres, sans se regarder ; avec leurs habits étriqués, leurs mentons bien rasés, leur mine froide et soucieuse, ils semblaient des théologiens déguisés en *sportsmen*. Là, c'étaient des hommes graves et de bon sens, d'un âge mûr, à figure fade et fatiguée, pères de famille épais et lourds, se dandinant dans leurs vêtements avachis sur le dossier de leur siége, et regardant droit devant eux, sans plus d'idées que les ruminants repus n'en ont dans la cervelle. Leurs filles et leurs femmes, groupées autour d'eux, d'un air distrait les laissaient pérorer tout seuls. Les unes, avec des profils de chèvre et de mouton, le nez long, les yeux bridés, de grandes dents, habillées de robes d'été pleines d'empois, paraissaient toutes

prêtes à bêler ; les autres, à minois de chat, avec leurs pommettes saillantes et leur front bombé, fermaient les deux yeux en parlant, comme les matous ronronnant au soleil ; d'autres encore, maigres, affreuses, avec leurs pieds de singe et leur mâchoire en avant, par une singulière aberration avaient enroulé leurs cheveux autour du cou, ornant ainsi d'une coiffure d'ange leurs visages de magots ; d'autres enfin, turbulentes, remuaient incessamment leurs têtes d'oiseaux sur leurs cols plats ; mais le plus grand nombre d'entre elles, — sanguines ou blêmes, maigres ou trop grasses déjà, niaises ou trop assurées de maintien, — n'étaient pas sans grâce, car la jeunesse leur rendait en attraits une part de la beauté que leur refusait la nature. Il y avait surtout de grandes Anglaises, qui, le corset arqué comme une cuirasse, les oreilles et le cou chargés de bijoux de chrysocale, cadençant leurs pas sous leurs vaste jupe en tendant le cou pour marcher, semblaient de belles dindes blanches arpentant d'un pied discret l'enceinte d'une basse-cour. Et toutes, souriant, causant, roulant les yeux et minaudant sous les toiles secouées par le vent du large qui promenaient des ombres sur leurs épaules, s'agitaient, remuaient,

bruissaient comme les vagues prochaines qui mêlaient une grande plainte monotone à leurs papotages infinis.

C'était Paris transporté à Trouville, au bord des flots, sous le ciel vaste, dans l'air vif et salubre imprégné d'un goût marin. Mais c'était un Paris un peu mêlé, dans lequel je retrouvais toutes les castes. Des officiers à longues barbiches, qui avaient l'air de s'ennuyer parfaitement, sanglés dans leurs gilets, causaient de garnison, d'avancement, de permutations; des commis-voyageurs, la pipe aux lèvres, renversaient la tête en arrière sur leur cravate brodée et voûtaient une main sur leurs sourcils pour regarder les navires qui sortaient du Havre ; de grands fils de famille à l'air *bébé*, plantés tout droits sur leurs pieds comme des hérons, retenaient contre le vent, du bout des doigts, leurs petits chapeaux de paille posés en arrière au sommet de leur occiput; des négociants discutaient coton et trois-six, ou lisaient à haute voix la cote de la Bourse; des mères gourmandaient tout bas, entre les dents, leurs enfants qui fondaient en larmes; quelques roquets littéraires égarés là, par hasard, n'ayant pas en ce moment de livre à mordre, aboyaient après la nature, disant que

la mer était laide, le ciel bête et l'horizon mal dessiné ; et, enjambant les balustrades, se plaçant à califourchon sur les chaises, criant et riant à toute voix, — en personnes mal élevées, — ils faisaient, à eux seuls, plus d'embarras et plus de bruit que tous les autres.

Cependant, les garçons de café sillonnaient les groupes en portant des plateaux où bruissaient les carafons et les verres au bout de leurs bras tendus; les portes vitrées, chassées par le vent, battaient sur les serrures ; on entendait les querelles des joueurs et leurs exclamations mêlées au son métallique des pièces d'or et d'argent, au choc des billes d'ivoire roulant sur le tapis du billard, aux gammes qui couraient sans relâche sur les douze pianos de la salle d'étude, aux grincements des trapèzes de la gymnastique et du manége des chevaux de bois où s'amusaient les enfants. Une famille nombreuse, se levant soudain pour descendre sur la plage, faisait refluer tous les groupes vers le café ; une autre, pour s'asseoir, se disputait les chaises devenues rares. On s'abordait, on se complimentait, on échangeait des poignées de main vigoureuses et des bordées de nouvelles. A travers les vitres de la salle des fêtes, je voyais des petites filles aux cheveux

courts, en pantalons brodés, en collerettes, mêlées à de grandes personnes sans mantelets et sans châles, qui prenaient une leçon de redowa. D'un air gauche et timide, elles glissaient en tournant sur elles-mêmes, deux par deux, et grave, en habit noir comme un notaire, sans moustaches, arrondissant les bras, un homme mûr circulait sur la pointe des pieds au milieu d'elles. C'était le maître de danse.

Tout à coup je me détournai, en entendant autour de moi des chuchotements et des murmures, et je vis une jeune et belle femme, à l'air insolent, traverser la terrasse dans sa longueur. Coiffée d'un chapeau de feutre amolli, dont la plume blanche, partant du front, allait se renverser sur son épaule, elle balançait derrière elle un châle algérien à longues raies de soie bleue, et semblait, dans sa démarche assurée, quelque reine de théâtre faisant son entrée par la coulisse, au plus tragique moment d'un opéra. Tout le monde leva le front pour la voir passer; toutes les conversations s'interrompirent; tous les coudes, malicieusement, se touchèrent pendant que, marchant lentement, et toute seule, entre les groupes attentifs, elle jouissait de son effet; et le comte de Grandmont

lui-même, abattant ses cartes devant lui, la regarda longtemps de son œil noir. Mais, comme en reprenant ses cartes, il se mit à hausser imperceptiblement les épaules, les chuchotements recommencèrent de plus belle, et la femme fut oubliée.

XV

Je me levais pour m'éloigner, triste, me demandant ce que j'étais venu faire dans cette foule, oubliant Louise que je ne voyais plus, tant s'était entassé de monde entre elle et moi, lorsque, dirigeant mes yeux du côté du comte de Grandmont, qui continuait sa partie de whist, je reconnus avec ennui, à son côté, un de mes anciens camarades d'enfance, qui m'avait servi de second témoin le jour de mon duel, et que j'avais à peine revu depuis deux ans. Debout et la main enfouie dans la poche de sa veste, le jarret tendu, le nez en l'air, Henri Georget promenait autour de lui des yeux contents. Il m'aperçut de loin, m'adressa un geste amical de sa main libre, et tout à coup, fendant la foule, il se dirigea vers moi.

La seule vue de ce personnage me fit monter

le sang à la face. Elle reportait subitement ma pensée des préoccupations présentes au souvenir de mes chagrins. Georget, d'ailleurs, était de ces hommes d'un esprit lourd et commun que l'on n'aime ni ne hait, car la banalité de leur caractère ne peut faire naître en vous que le plus banal sentiment. Toujours épanoui en lui-même, il représentait à mes yeux le type le plus parfait de la nullité. Son immense personnalité avait je ne sais quoi de candide. A la fois indiscret et cachottier, tout plein de réticences, il faisait beaucoup d'embarras pour des riens, et donnait une importance extraordinaire aux moindres vétilles. A lui appartenaient la vue courte, les phrases toutes faites, les sentences oiseuses, les raisonnements terre à terre, les préceptes vides de sens, soutenus et fortifiés par un aplomb imperturbable. Possesseur de revenus fort minimes qui lui permettaient tout juste de faire figure, il avait des appétits de fortune furieux, causés par le désir immodéré de devenir un personnage : aussi ne fallait-il pas que nul enrayât les voies tortueuses qu'il creusait, en les cachant mal, à la façon des taupes, sous le terrain du monde ! Cependant, ses travers mis à part, il se montrait, avec ses

amis, obligeant et facile à vivre; volontiers content de tout, et trouvant bien tout ce qui ne l'intéressait pas; toujours prêt à bavarder, et plus souvent encore à médire; enfin, on le recherchait.

Après avoir péniblement cheminé entre les tables et les groupes, il vint à moi, l'air enchanté, se dandinant dans sa taille courte affligée d'une précoce corpulence. Son teint d'homme bien portant, haut en couleur, ses gros yeux très-ouverts, sa bouche souriante et sans moustaches, découvrant deux rangées de dents superbes, lui donnaient un air de satisfaction souverainement désagréable. On eût dit qu'il sortait d'une boîte, tant il était fraîchement et correctement habillé de basin blanc. Il me nomma tout haut par mon nom, en affectant de me serrer les mains, et si haut, que les oisifs de la terrasse se retournèrent pour voir le visage de l'heureux ami d'un homme aussi aimable. Puis, m'entraînant à l'écart, il s'assit à mon côté, me parla pendant un quart d'heure à l'oreille, en souriant beaucoup, d'une foule de choses oiseuses, auxquelles il ne me laissait pas le temps de répondre; et notre conversation, faute d'aliments un peu substantiels, commen-

çait déjà à languir, lorsque, se levant soudain et s'excusant de me quitter, il alla se mêler aux groupes de femmes qui devisaient entre elles, assises devant les portes de la salle des fêtes et du billard; et, tour à tour, je le vis saluer les unes, serrer familièrement la main des autres, s'asseoir auprès d'elles, et s'occuper enfin de ces mille riens qu'elles aiment, d'un air à la fois empressé et sérieux, qui lui avait valu, depuis longtemps, le renom de charmant cavalier.

Heureux d'être sitôt débarrassé de ce personnage, je me dirigeais vers la porte du salon de lecture pour rentrer chez moi, lorsque Georget se leva précipitamment du siége qu'il occupait aux pieds d'une femme, et s'avança vers Louise et sa mère, qu'il salua cérémonieusement. Ce salut me cloua en place comme un terme. Les deux femmes y répondirent en souriant; et s'installant alors auprès d'elles, son chapeau de feutre à la main, debout, l'autre main appuyée au dossier d'une chaise, il se mit à faire l'agréable sans familiarité, et un horrible soupçon de jalousie me mordit le cœur. Revenant alors sur mes pas, je me dirigeai lentement vers la table de whist, où le comte appuyait ses deux

bras, et là, les mains croisées derrière moi, je pris l'attitude d'un spectateur intéressé à la partie; mais mes regards et mon esprit, traversant l'espace, étaient concentrés sur Georget et sur Louise : et déjà je me demandais, en même temps, quels dangers je devais craindre, et quel parti je pouvais tirer de leurs relations.

XVI

Georget semblait si bien vouloir prolonger l'entretien qu'on lui avait accordé, que Mme de Grandmont lui permit de s'asseoir. Louise lui offrit la chaise sur les barreaux de laquelle elle posait ses pieds ; et bientôt, à ma grande stupeur, je les vis tous les trois, les têtes réunies, engagés dans une conversation dont mon histoire devait être le sujet, car les yeux des deux femmes se portèrent sur moi plusieurs fois de suite, se détournant aussitôt qu'ils rencontraient les miens. Je ne pourrais définir encore exactement la nature de la sensation que j'éprouvai au moment même où j'appris que Georget connaissait Louise : leurs relations m'inspiraient une inquiétude indéfinissable, en même temps qu'une lointaine espérance. Mais je fus ramené à des réalités douloureuses dès que les regards

de curiosité des deux femmes m'apprirent que les événements les plus tristes de ma vie étaient divulgués par l'indiscret. Tout au moins aurais-je voulu diriger le sens de son discours, et, tournant à mon profit le récit d'événements qui ne pouvaient rester toujours inconnus, présenter ces événements sous leur côté le plus favorable, de manière à guider moi-même l'intérêt que je désirais exciter. Misérables calculs ! après tout. Mais je connaissais Georget de longue main, et de ma place j'aurais pu transcrire son discours comme si je l'avais entendu. Ce n'était certes pas par intérêt pour moi, ni même dans le sens de mon intérêt, qu'il racontait ainsi mon histoire à des femmes qui ne me connaissaient pas. Le seul désir de distraire et d'intéresser, — en s'attribuant dans la tragédie quelque rôle important qu'il n'avait certes pas rempli, et en me donnant, à moi, le rôle qui devait le mieux le faire valoir, — le faisait parler. C'était donc l'histoire de Georget arrangée par Georget, et non la mienne qu'il racontait; et, devinant à moitié ce que son amour-propre et sa manie de s'apitoyer sur les autres lui inspiraient, je me sentais indigné de voir cet homme, qui se disait mon ami, donner ainsi mes chagrins en pâture

à sa vanité, tandis que, — non moins bassement que lui, mais avec le droit pour moi, du moins, — j'eusse voulu tirer d'eux quelque profit pour mon amour !

Je ne savais comment échapper à l'obsession que me causait l'inquiétude, lorsque le bavard se leva et prit congé de ses auditrices, avec l'air satisfait du conteur qui se retire à propos, sur un mot heureux, pour laisser son public sous une impression favorable. Quoiqu'il eût été bref, il devait en avoir trop dit. Il se dirigea, — tout en distribuant des poignées de mains dans les groupes, — vers l'escalier de bois qui descend de la terrasse sur la plage, et moi je traversai la foule à sa suite pour le rejoindre. En passant devant Louise, — commme je m'efforçais de donner à toute ma personne l'air le plus indifférent, — j'éprouvai une joie indicible à rencontrer son beau regard qui me suivit quelque temps avec intérêt, à ce que je crus. — Ah ! que je me sens fort maintenant ! Son regard s'est baissé devant le mien, mais Georget ne m'a pas desservi, car pour elle, au moins, j'espère que je suis déjà un homme à plaindre !

XVII

Je me trouvai coude à coude avec Georget au moment où il mettait le pied sur la plage. — Allons-nous faire un tour ensemble ? — lui dis-je avec amitié. — Très-volontiers, — répondit-il. Passant alors son bras sous le mien, il m'entraîna vers les falaises en suivant le bord de l'eau.

Je ne voulais pas, en me mettant à la poursuite du bavard, lui laisser voir que je connaissais son indiscrétion. Dans ma pensée, agir ainsi eût été commettre une grande faute. Je voulais simplement tirer de lui tout ce qu'il savait sur Louise. Et lui, qui ne pouvait deviner le motif de ma réserve, vint au-devant de mes désirs, dans le seul but de parler de quelqu'un et de quelque chose. — Comment trouvez-vous, — me dit-il, — cette charmante jeune fille avec qui vous m'avez vu causer tout à l'heure ?

— Charmante, — répondis-je.

— N'est-ce pas? — reprit aussitôt Georget; et, de suite, il ajouta d'un air pénétré : — Elle est aussi intéressante que belle! et si vous connaissiez son histoire, vous la plaindriez avec moi.

— Vraiment? — dis-je en pâlissant.

— Voyez-vous, Daniel, — fit Georget en s'arrêtant pour lever pathétiquement les deux mains, — c'est comme une fatalité qui s'est attachée à elle! Elle a perdu son père étant toute jeune, et aussitôt sa mère, exagérant ses devoirs, est allée s'enterrer avec elle à la campagne, se condamnant, on ne sait pourquoi, à tous les ennuis de l'éducation d'un enfant. Il s'ensuit que cette jeune fille, qui est faite pour briller dans le monde et y éclipser toutes les femmes, à dix-huit ans, malgré l'élévation de son esprit, ne connaît pas le premier mot du monde. Son tuteur, le comte de Grandmont, que vous avez vu au *Salon* peut-être, aurait dû empêcher sa mère de faire cette sottise, mais il ne s'est jamais plus soucié de sa pupille que si elle avait été la fille de son cocher. Croiriez-vous qu'il n'est pas allé la voir une seule fois en douze ans?

Ici, Georget m'ayant regardé en face pour juger de l'effet que produisait sur moi son exorde, reprit d'une voix sarcastique en se remettant à marcher :

— Pendant que cette enfant grandissait, s'instruisait et devenait une belle jeune fille, que croyez-vous qu'il faisait, lui? Il dévorait à Paris une fortune énorme. Il lançait des actrices, il élevait des chevaux de sang, il chassait à courre avec les princes, il jouait un jeu d'enfer au Jockey-Club, il entretenait jusqu'à trois drôlesses à la fois, il étonnait enfin et surpassait en inconduite les hommes les plus corrompus. Quel charmant tuteur, hein? — ajouta Georget en ricanant et jetant les bras en avant, l'un après l'autre, pour montrer ses manchettes; — et comme il était bien choisi!

Je fis de la tête un signe d'assentiment, et, se voyant ainsi encouragé, Georget croisa ses bras sur sa poitrine, et s'arrêtant encore, il reprit avec bonhomie : — Je conçois qu'un homme s'amuse, et j'aurais d'autant plus mauvaise grâce à faire le moraliste que les aventures de ma première jeunesse ont assez occupé tout Paris. Mais se poser en homme au-dessus des préjugés et des

convenances, voilà ce que je n'admets pas, et le monde, selon moi, devrait chasser de son sein tous ces gens qui ne cherchent que le scandale et se moquent de la morale en affichant ouvertement et par plaisir les désordres de leur vie privée.

Je ne répondais rien; Georget, embarrassé, revint alors au portrait du comte. — Enfin, pour terminer mon histoire, un beau jour, il y a deux ans, notre homme se vit ruiné tout à plat. Après avoir dévalisé ses amis, dépouillé ses maîtresses, vendu son hôtel, ses chevaux, ses voitures et ses bijoux; devant à Dieu et au diable : à son marchand d'étoffes, à son tailleur, à son carrossier, au mont-de-piété, à ses domestiques, aux domestiques de son club, il se rappela qu'il avait une belle-sœur et une nièce; et vous avouerez qu'il était temps!

Je l'interrompis : — Que fit-il alors?

— Il alla simplement les retrouver. Elles étaient au Grandmont, vieux domaine de famille isolé dans les plaines de la Beauce. Malheureusement, nul ne sait ce qui se passa entre

cet homme sans scrupule et ces deux femmes sans défense.

— Pas même vous, Georget?

— Oh! moi, je ne suis la dupe de personne! — s'écria le bavard avec aplomb. — Quand j'ai vu, après un mois d'absence, le beau Fernand ramener à Paris sa nièce et la baronne, et descendre avec elles à l'hôtel de son frère, inhabité depuis quatorze ans, je me suis méfié aussitôt. Et maintenant qu'il a repris sa fastueuse existence, qu'on ne voit que lui au café Anglais, au club, à la Bourse, à Chantilly, à l'Opéra, je dis ceci: c'est qu'il est aux crochets de sa belle-sœur.

— La baronne de Grandmont se laisse-t-elle donc volontairement dépouiller? — interrompis-je.

— La baronne, — répondit Georget en haussant les épaules, — est une de ces femmes extraordinaires qui ne veulent jamais voir le mal nulle part. Et puis, elle a l'âme si candide, qu'elle ne peut deviner une nature perverse sous une enveloppe aussi séduisante que celle du comte. C'est là ce qui me révolte! — ajouta-t-il en faisant un geste de colère; — c'est qu'un homme aussi immoral soit si bien doué. Vous ne sauriez croire à quel point il ensorcèle les gens qui le

fréquentent. Cela dépasse toute idée. Nul n'est plus amusant, plus spirituel, meilleur enfant; mais, il ose s'en vanter lui-même, il a l'âme d'une courtisane et ne respecte rien, pas même lui!

Georget me regardait avec des yeux interrogateurs, comme pour quêter mon approbation. Je lui refusai ce plaisir — Le comte n'aime-t-il pas sa nièce? — lui demandai-je.

— Si fait; autant, du moins, qu'il peut aimer; comme il aime tout le monde; sans penser à personne qu'à lui.

— Ce que vous m'apprenez là, — dis-je à Georget désolé, après un moment de silence, — m'intéresse, en effet, au plus haut point. Je ne connais rien de plus pitoyable que la destinée de cette belle jeune fille, placée entre sa mère faible et l'homme que vous venez de peindre; quoique vous ayez peut-être un peu chargé les couleurs du portrait. A-t-elle assez de pénétration dans l'esprit, au moins, pour juger son oncle?

— J'en doute; — répondit tristement Georget. — Je ne suis point assez hardi pour me permettre d'entamer une discussion sur ce sujet délicat avec elle. Et puis, je ne sais comment

cela se fait, mais elle est si sérieuse, qu'elle m'impose, malgré moi. Je crains qu'elle n'aime son oncle. Elle semble se plaire avec lui. Elle doit être sous le charme, comme tous les autres. Elle a tant de candeur !

Ces dernières paroles de Georget me firent longuement réfléchir. Pâle d'inquiétude, je le regardais de côté, en marchant, sans qu'il s'en doutât, et, le voyant inquiet aussi, je me demandais d'où venait ce grand intérêt qu'il portait à Louise. Cependant, décidé à le faire parler jusqu'à ce qu'il m'eût appris tout ce que je voulais connaître, je relevai le front et lui dis :

—Quel motif les a donc amenés à Trouville ?

Georget répondit : — Le comte est fatigué, usé jusqu'à la corde, malade. Je m'étonne tous les jours, au train qu'il mène, de le voir encore en vie. Son médecin l'a envoyé ici pour l'éloigner des femmes et le retremper dans un air pur. Il prend des bains. Je ne sais pourquoi sa belle-sœur l'a accompagné avec sa fille. Je suppose que, ne voulant pas les laisser un seul instant livrées à elles-mêmes, il leur a persuadé qu'il ne pouvait se passer de leurs soins.

XVIII

En ce moment nous étions remontés sur la terrasse, et Georget, lissant son faux-col du bout des doigts, tendant, en le tirant par le bas, son gilet sur sa poitrine, et époussetant avec son mouchoir ses souliers vernis, se disposait à me quitter, lorsqu'il se fit un grand mouvement tout le long des groupes : chacun des oisifs se levant, tourna la tête, et les voix qui bourdonnaient autour de nous se confondirent en exclamations.

— Voilà un magnifique cheval ! — dit l'une d'elles.

— Parbleu ! — répondit une autre, — c'est le cheval de Cabâss.

A ce nom que je connaissais, je me retournai

aussi, et je vis passer au bord de la plage un jeune homme assez laid, trop grand et mal bâti, conduisant lentement des deux mains un étalon superbe qui s'encapuchonnait, se fouettait les flancs de la queue et trottait de côté, nous faisant face, avec une allure gracieuse et tourmentée. Georget le dévorait des yeux. Arrivé devant l'escalier de la terrasse, le cavalier m'aperçut, et, me saluant assez gauchement du chapeau, il fit faire une volte rapide à son cheval, et renversé en arrière, le dos voûté et les jambes allongées, il s'éloigna enfin au galop dans la direction des falaises.

En reportant mes yeux sur Georget, je le vis rougir jusqu'aux oreilles. — Vous connaissez Cabâss ? — me dit-il rapidement avec l'expression du plus vif intérêt.

— Oui, — répondis-je, assez surpris de sa rougeur.

— Quel homme est-ce ? — ajouta-t-il timidement. Et il me regardait avec inquiétude.

Je haussai les épaules. — C'est un Genévois.

— Ah ! Et ne me direz-vous rien de plus sur

son compte? Il est arrivé à Trouville, depuis huit jours, avec un assez grand train. Tout le monde le recherche. Je ne lui ai point été présenté cependant, et je ne vous cache pas que j'ai le plus grand désir de le connaître.

A mon tour je regardai Georget, et rapprochant aussitôt dans ma pensée son émotion de celle qui avait subitement agité tous les oisifs de la terrasse à la vue du cavalier, quelque chose d'intérieur m'inquiéta, et, pour acquérir le droit d'interroger le questionneur, je commençai par le satisfaire.

XIX

— Cabâss, — dis-je en m'asseyant et rappelant mes souvenirs, — est un de ces jeunes hommes nés des incohérences de la civilisation moderne. On chercherait en vain le type qu'il représente dans les siècles passés. Je vous ai dit qu'il était Génevois. Son père, après avoir dépensé cinquante années entre les soins de sa fabrique de montres et ceux de son comptoir d'usurier, s'est décidé à mourir, lui laissant une fortune énorme; quelque chose comme dix millions. Je n'ai pas connu sa mère. Je crois qu'elle était fille d'ouvriers allemands. Élevé par un homme sordide, qui avait introduit dans sa maison monotone la tristesse, le rigorisme et l'intolérance religieuse des mœurs anglaises, il a, tout jeune encore, adopté cet esprit de calcul qui se perpétue chez ses compatriotes, même à travers les excitations de la fortune, acquise

au prix des plus féroces privations. Vous savez ce que Voltaire a dit de Genève : « On y calcule, et jamais on n'y rit. » Qu'aurait-il dit s'il avait connu la maison de Cabâss le père ! Ce loup-cervier, à visage de cuistre, au teint de serrurier, aux pieds plats, aux mains longues, voûté dans sa taille, maigre, ressemblait à la bête fauve qui ne trouve rien à manger. L'ennui de vivre, de se sentir laid, de se savoir hypocrite, joint à l'avidité furibonde de l'or, à la haine de l'esprit, de la grâce, de tout ce qui est charmant et beau, lui avait donné des manières coupantes, aiguës, inexorables; et, avec cela, je ne sais quelle emphase raisonnable et triste de puritain fatigué. Il regardait son fils de ses yeux gris, à toute heure, comme pour épier chez lui la moindre lueur de gaieté et l'étouffer. Il lui enseignait l'amour de l'argent poussé à l'extrême, la haine de tous ceux qui jouissent et qu'il appelait bêtement des gens immoraux, l'arrogance brutale avec ses égaux et ses inférieurs, l'étroitesse dans les jugements et l'exactitude dans les affaires. Au milieu de cette ville affreusement régulière, il y avait donc une maison plus silencieuse, plus déserte et plus glaciale que toutes les autres, et ce fut dans cette maison que ce jeune homme

fut élevé. Il y prit cet air inquiet et contraint que vous lui voyez, cette roideur d'attitude, ces manières convenables et gauches, cette sécheresse de visage, enfin cet orgueil d'enfant, qui est le côté le plus saillant de son caractère. Mais, comme il avait dans les veines un sang mêlé, il y prit aussi l'horreur de la dépendance, et, lorsque son père fut mort, il secoua tout à coup sa léthargie apparente, et résolut de vivre, — non plus à la façon de son père, — mais à sa façon à lui. Malgré les protestations de sa ville natale qui le renia comme un traître, il liquida sa fortune, vendit sa fabrique et ses biens, et tomba comme une bombe à Paris, où, pendant trois ans, des gens habiles le prirent pour dupe, sans pourtant écorner son patrimoine mal acquis. Alors, le Genévois reparut. Se méfiant de tout le monde et de lui-même, l'esprit partagé entre le désir de jouir et la terreur de se voir encore exploiter, le jeune avare, embarrassé de sa fortune, expia cruellement la tache de son origine. Jamais on ne l'a vu rire. Il n'a jamais eu d'amis. Par sa naissance, il tient au monde des tripotages et des affaires; par sa fortune, à l'aristocratie au milieu de laquelle il se sent dépaysé; par ses goûts mondains à son siècle, et par son avarice à

tout ce qu'il y a de plus bas chez ses coreligionnaires. En somme, je crois qu'il est très-malheureux. On me l'a présenté autrefois à Genève, quand je revenais d'Italie. Plus tard, je l'ai reçu chez moi, au bal. Vous auriez pu l'y rencontrer. Depuis deux ans je l'ai perdu de vue. C'est là tout ce que je sais sur son compte.

Georget semblait atterré. — Dix millions ? — s'écria-t-il enfin, comme s'il s'éveillait d'un rêve.

— Ni plus, ni moins, — répondis-je, mais à mon tour, j'avais hâte de le questionner. — Quel intérêt prenez-vous donc à lui ?

— Moi ? — fit-il en rougissant ; — aucun. Pure curiosité. Dix millions ? — répéta-t-il. — Comment, avec une telle fortune, un jeune homme est-il assez fou pour songer à se marier ?

— Se marier, lui ? — Et déjà je ne sais quel soupçon commençait à me serrer le cœur. J'étais tout pâle. Je regardais Georget avec stupeur, pressentant qu'il allait m'apprendre une chose que je ne voulais pas entendre. — Qui donc veut-il épouser ? — lui demandai-je.

Il tourna des regards mélancoliques du côté de Louise qui brodait toujours auprès de sa mère.

XX

Je reçus ce coup en homme, sans bouger. Pourtant je me sentais défaillir, et si Georget n'avait pas été si troublé lui-même, il aurait pu lire dans mon trouble quelque chose qui l'aurait bien plus étonné.

— Cabâss! — m'écriai-je.

— Tout le monde, ici, dit qu'il la recherche, — continua tristement l'infatigable discoureur.

— Cabâss! qui ressemble tant à son père!

— Oui! Cabâss. Il s'est fait présenter à sa famille, sans cependant se déclarer, et, depuis lors, tous les jours, à la même heure, il s'a-

muse niaisement à caracoler sur la plage devant elle.

— Cabâss !

— Je ne le savais point si riche ! — ajouta Georget avec un soupir. — Après tout, — reprit-il en levant brusquement la tête, — le mariage n'est pas encore fait.

— Cabâss l'avare !....

XXI

Cependant, tandis que nous parlions ainsi, assis côte à côte dans un angle de la terrasse, le cavalier, trouvant la route fermée devant lui par la marée montante, revenait au petit trot et passait encore une fois devant nous. Son cheval était luisant de sueur. Tous les oisifs se levèrent, les uns pour le regarder, les autres pour aller lui parler. Georget, qui ne tenait pas en place, me quitta, — pour l'examiner de plus près, — me dit-il. Cabâss fut bientôt entouré d'un groupe au milieu duquel son cheval se mit à gratter le sable d'un pied, en baissant la tête, pendant que chacun vantait à l'envi ses formes magnifiques. Pour moi, les yeux arrêtés sur Louise avec une muette pitié, je m'étais insensiblement rapproché du comte. — Ce garçon, — dit-il tout à coup en regardant Cabâss, — monte un fort beau cheval,

mais il ne sait pas aimer les chevaux. Il faudra que je lui donne le conseil de ne sortir que le soir et le matin. Les mouches mettent son pur-sang au supplice.

Les jeunes gens qui l'entouraient laissèrent glisser sur leurs lèvres un imperceptible sourire. — Que signifie donc tout cela? — me demandai-je en m'éloignant.

Au moment où je descendais à mon tour sur la plage pour rejoindre Georget, le comte de Grandmont, comptant ses fiches, interrompit sa partie. Après avoir dit un mot à sa belle-sœur, il alluma un cigare en descendant les marches de l'escalier. A dix pas, nous nous trouvâmes tous les trois réunis. — Vous êtes donc toujours pimpant et flambant neuf? — dit le comte de sa voix paresseuse à Georget. Malgré l'émotion qui m'agitait, je ne pus m'empêcher de sourire en rencontrant le sourire du railleur, et Georget, très-contrarié, feignant de ne pas entendre, nous ayant nommés tous deux l'un à l'autre, nous échangeâmes un salut. Cabâss, en ce moment, faisait faire des huit à son cheval dans un cercle étroit tracé sur le sable. — Allons voir cela! — dit le comte; mais, en route, Georget me tirant par le bras, nous laissâmes M. de Grandmont

se joindre à la foule qui entourait le cavalier, et nous nous dirigeâmes du côté des estacades.

Nous n'avions pas fait cent pas, qu'une longue clameur qui partait derrière nous, du rivage, attira subitement notre attention. En me retournant, je vis la foule courir du côté de la mer, pendant qu'un cheval épouvanté et sans cavalier galopait vers la ville en se cabrant au-dessus des groupes qui essayaient de lui barrer le passage. Les femmes criaient, les enfants pleuraient, c'était une scène indescriptible de désordre. En reconnaissant le cheval de Cabâss, je compris que la vanité du jeune homme lui avait porté malheur, et je fis en secret un vœu féroce qui ne fut pas exaucé, car Georget, qui m'avait devancé, courant à toutes jambes, m'apprit en revenant vers moi, avec une mine longue d'une aune, que l'accident était sans danger.

Il paraît que le Genévois, entre autres gentillesses, avait voulu obliger son cheval à entrer dans la mer, et que l'animal, effrayé du bruit et du mouvement des vagues, s'y était énergiquement refusé. Cinq fois il se déroba, galopant comme un furieux sur le rivage, et cinq fois, le ramenant à la même place, le cavalier lui avait

fait poser les deux pieds au bord de l'eau. Ce fut là tout ce que sa volonté put obtenir. Voyant enfin approcher une lame, la foule put croire qu'une sorte de compromis allait se conclure entre les deux ennemis; mais le cheval voulut encore reculer, et le cavalier lui enfonça les éperons dans le ventre. Baissant alors les naseaux et lançant une ruade, l'animal envoya l'homme à dix pas par-dessus sa tête, — lui faisant ainsi ce que l'autre lui avait voulu faire, — aux cris de terreur de toute l'assemblée.

On relevait le cavalier dégouttant d'eau et souillé de sable, quand nous arrivâmes auprès de lui. Georget le regardait avec chagrin, sans doute parce qu'il ne s'était pas cassé la tête. Je lui demandai comment il se trouvait, mais il était si hagard qu'il ne me reconnut pas. — Allons, monsieur, — lui dit aussitôt le comte, pour le sauver du ridicule, avec une admirable présence d'esprit, — ne vous découragez ni ne vous désolez pour si peu ; tout autre eût été désarçonné à la première épreuve. Je m'y connais et je vous ai admiré.

— Vraiment !—fit Cabâss, que deux de ses amis épongeaient avec leurs mouchoirs en le tenant chacun par un bras, tandis que le comte, très-

sérieux, appuyé sur sa canne, se tenait à distance des éclaboussures.

— Je n'aime pas cela, — me dit Georget à l'oreille en me quittant.

XXII

Une heure après avoir quitté le *Salon*, j'étais couché sur le sommet de la falaise, devant l'océan tout plat et zoné de rubans de lumière. Appuyé sur le coude, j'arrachais à mes côtés des brins d'herbe que j'éparpillais du bout des doigts. Cette première journée me navrait. — Entre toutes les femmes du monde, — me disais-je, — il est une jeune fille riche, heureuse, dont tous sentiments sont tournés dans le sens de cet honneur fortifié de préjugés qui est la plus puissante des lois humaines. Élevée par sa mère qui ne la quitte pas, protégée par le frère de son père, toutes ses aspirations doivent tendre vers le mariage, et moi qu'elle ne connaît que par le récit d'une histoire aussi ridicule peut-être que dramatique, j'ose l'aimer !

Je me levai tout à coup, et, marchant à grands

pas, comme si j'avais voulu combattre par le mouvement l'inquiétude qui me dévorait, je gravis le dernier versant de la falaise, à cet endroit où des saignées profondes encadrant des pâturages, coupent le chemin étroit. Je connaissais enfin le caractère du comte, et, sans le juger aussi sévèrement que Georget, je comprenais qu'il tenait à faire réparer les brèches de sa fortune au millionnaire, autant que l'imbécile millionnaire tenait à se rehausser dans l'estime publique en s'alliant avec une famille d'un grand nom ; et en même temps, à côté de leur intrigue, j'en entrevoyais une autre que j'appréciais mal encore et qui, par cela même, m'inquiétait.

— Quel rôle joue donc Georget? — me demandai-je en m'arrêtant soudain. — Si, lui aussi, veut épouser Louise, pourquoi laisse-t-il agir Cabâss, sans se déclarer? A-t-il peur d'échouer? Il est évident que le comte se moque de lui, et il le sent bien, car il ne le ménage guère?

J'allai m'asseoir sur le banc de bois, devant le poste de la Douane, au sommet de l'escalier en spirale qui descend jusqu'au sable de la baie. De là, par le côté, je voyais au loin les maisons

peintes de Trouville qu'éclairait en plein, de face, le soleil abaissé. Plus loin entraient dans la mer les deux longues estacades, et au delà, la côte de Caen, veloutée par la brume, dessinait ses faibles contours sur le ciel bleu. Les coudes appuyés sur les genoux, la tête basse, je réfléchissais profondément : — Quels peuvent être les sentiments de Louise?...

Je me levai bientôt, ne pouvant tenir en place. Le soleil rougissait, en s'abaissant de plus en plus. Je dépassai le poste de la Douane, et, m'engageant sur un chemin découvert qui passait au pied du bourg d'Hennequeville, je m'enfonçai dans la campagne.

La campagne était déserte. Devant moi, à travers les clôtures d'arbustes, j'apercevais les maisons de chaume silencieuses, sous les pommiers. Au loin j'entendais gémir les grands chars sur les routes pierreuses, et les bœufs qui paissaient dans les verts pacages, au bruit de mes pas, levaient la tête dans les saules pour me regarder. Le soir humide et brillant, colorant de vermeil la cime des arbres, allongeait de grandes ombres derrière eux; de bonnes odeurs s'exha-

laient de l'herbe avec les murmures charmants du vent dans les feuillages ; c'était une scène de repos et de bonheur. J'avançais lentement, les mains derrière le dos, rêveur, au bord d'un bois, dont les branches se courbaient au-dessus de moi, et j'écoutais mélancoliquement les sons graves d'une cloche qui tintait dans les arbres. Tout à coup je relevai le front, et exprimant à haute voix la pensée qui me tourmentait : — Quel sarcasme que la vie! Depuis si longtemps que, dévoré du besoin d'aimer, je traîne partout une existence sans but, une seule fois le Sort m'a montré le bonheur.... C'était une cruauté de plus!

Je marchais vite, en parlant ainsi, tout haut, fermant les poings, le sang aux joues, les narines ouvertes, aspirant l'air marin à pleins poumons. Quelque chose m'enlevait et me portait sur la terre, comme si une idée de révolte en moi s'était établie. Enfin je levai des mains suppliantes vers le ciel où des nuages roses couraient dans l'azur : — N'étais-je donc point assez malheureux? Pourquoi m'accabler ainsi? A chaque pas je trouve une peine nouvelle. Libre sans avoir rien fait pour le devenir, faut-il maintenant que je passe ma vie à souffrir d'un amour sans espoir? Comment approcher la seule créa-

ture que j'aime? comment lui parler? comment me révéler à elle? Oh! maudit que je suis!

Ainsi, désillusionné dès le premier jour, je n'entrevoyais déjà plus, dans l'avenir le plus éloigné, la possibilité de laisser soupçonner à Louise le sentiment qu'elle m'inspirait; je reconnaissais que je ne devais rien attendre que de funeste de ma passion insensée, et je ne trouvais que des imprécations pour répondre à la raison qui calculait en moi, froidement, et me prouvait que j'avais tort d'aimer alors que je ne pouvais déjà plus ne pas aimer!

XXIII

Cependant, à mesure que la nuit épaississait ses voiles, je me rapprochais de Trouville, et bientôt je mis le pied sur la plage, auprès de l'escalier du *Salon*. Ouelque temps, je me promenai sans but, attristé par le malaise de ma pensée, fatigué de tout et de moi-même, prêt à sacrifier ma chimère, et me reportant presque avec joie au souvenir de ma vie passée, vide, nue, décolorée, dans laquelle sommeillaient si bien mes sensations. J'aurais dû fuir alors, profitant de cet accès de découragement; fuir au loin, sur-le-champ, et ne plus songer à mon rêve. Je le pouvais ; j'étais prêt à le faire; il suffisait d'une heure pour qu'une barque me portât au Havre, et, de là, j'avais toute la terre devant moi pour m'éloigner!... Mais la seule vue de la chétive lumière qui tremblotait comme

une étoile derrière les vitres de la chambre de Louise, me cloua sur la plage, devant la porte de l'hôtel, abîmé dans une mer d'hésitations. Je luttai contre moi-même avec désespoir, et, encore une fois, je fus vaincu. Je me sentis délicieusement entraîné par une force incompréhensible. Mon âme s'émut; mon cœur bondit. J'étouffai la raison. Elle me criait que j'allais me perdre; et, comme un fou qui obéit machinalement à son idée fixe, je pénétrai sous la porte en secouant la tête et m'écriant: — Je partirai demain!

XXIV

Mais lorsque je me trouvai dans ma chambre, enveloppé de ténèbres, tandis que le sang bouillonnait dans mes artères, je reconquis immédiatement cette force de volonté qui m'avait subitement transformé le matin du même jour. Toutes les hésitations de ma conscience disparurent. J'oubliai en même temps les obstacles qui me découragèrent, et le rival que je méprisais. Le doute s'envola de mon esprit comme une fumée. Un sentiment tout nouveau, d'une douceur étrange, naissant en moi, m'attendrit à ce point que je joignais les mains dans l'ombre, ainsi qu'on le fait pour prier. En me retrouvant enfin seul auprès de Louise, il me semblait qu'elle m'appartenait! Qui donc, au monde, pouvait maintenant, comme moi, assister invisible à toute son existence? La fragile barrière qui me

séparait d'elle était assez épaisse pour lui cacher ma présence ; mais la jeune fille ne pouvait faire un mouvement dans sa chambre, qui formait comme le complément de la mienne, sans que je l'entendisse : et vivre ainsi aussi près d'elle, n'était-ce pas la posséder ?

Une lueur excessivement faible, comme celle qui s'échappe de la porcelaine d'une veilleuse, luisait au milieu de la muraille. J'écoutai ; mais je n'entendis rien que le vent des nuits s'évanouissant dans l'air comme un murmure, si doux, que j'aurais pu le prendre pour la respiration de l'enfant. — Elle dort sans doute, — me dis-je. Avec des précautions infinies j'ouvris ma fenêtre et je m'accoudai sur la rampe, la tête posée entre mes mains. Décoré de constellations, le ciel, comme un tissu léger éclairé de toutes parts, resplendissait du feu des étoiles, et, juste au milieu, la lune échancrée, à demi perdue dans les vapeurs d'azur, semblait un bel œil mélancolique tourné vers moi. La mer, au-dessous, calme et silencieuse, étincelait à partir de la plage jusqu'au fond de l'horizon, et, sur les deux bords de la bande brillante qui s'en allait ainsi, à perte de vue, avec des miroitements d'étoffe, les ombres bleuâtres

flottaient en se soulevant mollement. La brise errait sur les eaux par bouffées chargées de senteurs salines et fraîches. On eût dit que se poussaient dans l'air les vagues insaisissables d'un vent doux. Jamais je n'avais vu la mer si paisible, les astres si affectueux, le ciel si consolant.

Tout cela m'attendrit. Je me sentis presque rassuré. Quelque chose d'intime effaça dans mon esprit jusqu'aux derniers vestiges du découragement, pour y laisser, comme deux attestations magnifiques du bonheur futur, la certitude de la présence de Louise et mon amour. — Ayons confiance, — me disais-je; — et si l'avenir est sombre, jouissons en paix de la douceur du présent. Tant que je vivrai auprès d'elle, je n'aurai rien à désirer. D'ailleurs, il n'est pas dit que cette trame odieuse réussira. On a vu des desseins mieux conçus, et d'un succès plus probable, dérangés naturellement.

C'est ainsi que, m'isolant et me fortifiant de plus en plus dans mon rêve, je finis par l'envisager comme une adorable réalité. Effaçant volontairement de mon esprit les appréhensions qui, pendant toute la journée, m'avaient fait douter de moi-même, je m'élevai bientôt, par

la pensée, jusqu'aux sphères lumineuses au-dessus desquelles je placais CELUI qui peut tout. Enfin, sans combat, sans honte, librement, me faisant bien humble, bien soumis, le cou tendu, les yeux tournés vers les étoiles, j'appelai pieusement son secours.

C'était la première fois de ma vie que je priais.

TALCOTT LIBRARY

XXV

Depuis lors, décidé à ne point gâter mes plaisirs, je ne cherchai plus à revoir Georget, ni Cabâss, ni le comte. Je n'allai plus au *Salon*. Prenant mille précautions pour ne pas troubler le silence, je couchai dans ma première chambre, qui prenait jour sur la cour intérieure de la maison. J'y restai renfermé pour écrire. L'autre était devenue pour moi comme un sanctuaire où je ne pénétrais que nu-pieds, à certaines heures, en retenant mon souffle, de peur d'apprendre à Louise que cette chambre était habitée.

C'était, du reste, une chose délicieuse et charmante, que d'assister ainsi à la vie innocente de cette enfant! Tantôt elle ouvrait sa fenêtre pour respirer l'air du soir et suivre des yeux les étoiles scintillant sous le clair réseau

des nuages, et, debout alors derrière mes vitres, en même temps je les suivais des yeux; tantôt, surprise par le froid, elle se retirait, et j'entendais alors grincer l'espagnolette, les anneaux des rideaux couler sur la tringle de fer, et bruire les roulettes d'un fauteuil qu'elle poussait, — auprès d'une table, sans doute? — pour lire, écrire ou broder. J'éprouvais un ravissement qui touchait à l'extase, en écoutant, — lorsqu'elle marchait, — le frôlement soyeux de sa robe et le poids léger de ses pas qui faisait ployer le mince plancher de frêne. Et puis je m'amusais à la voir jeter les ciseaux sur sa table! Quand elle coupait les pages d'un livre, je me demandais quel pouvait être ce livre; et quand sa plume criait en courant sur le papier, il me semblait que j'écrivais avec elle; et que de choses ravissantes mon cœur alors me dictait!

Parfois, c'était un flambeau porté d'un meuble sur un autre, dont je reconnaissais très-bien le grincement; et puis une foule de petits bruits inexplicables que j'interprétais à ma façon : une cuillère d'argent agitée dans un verre d'eau, des pièces de monnaie qui roulaient par terre, une montre qu'une petite clef d'or, en criant, remontait; et toujours de longs froissements d'é-

toffes! Et quand je songeais alors qu'elle était si jeune ! si douce! si belle! En l'épiant, je la voyais avec son front pur, son air chaste, sa bouche délicieuse, et il me prenait comme des soubresauts intérieurs de contentement. Je souriais tout seul de plaisir. Oh! que je me sentais heureux de vivre! J'aurais voulu serrer un cœur ami sur mon cœur, car tant de bonheur, — pour moi qui n'en avais pas l'habitude, — c'était un fardeau déjà bien lourd à porter.

Le matin, habituellement, elle allait et venait par sa chambre, comme un jeune et timide oiseau sous la feuillée, arrangeant son nid. Éveillé avant elle, je m'accotais à la porte de séparation de mes deux chambres, — toute grande ouverte, — pour écouter. Sa fenêtre gémissait en donnant passage à l'air embaumé de senteurs marines, et puis j'entendais sa sonnette vibrer. La femme de chambre montait l'escalier, passait sur le corridor à jour, devant ma porte, et frappait à sa porte. Louise disait : *entrez !* mais avec une expression si douce, que j'attendais ce mot comme une promesse! Après cela, elles parlaient toutes deux, la servante d'un air à la fois câlin et respectueux, Louise d'une voix un peu lente et retenue, pleine de notes musicales; et

chaque jour je gravais soigneusement dans ma mémoire les moindres mots qu'elle prononçait. C'étaient des questions sur la toilette qu'elle devait porter, sur la couleur d'un ruban ou d'une robe, sur des fleurs qu'elle avait achetées. Pendant ce temps, les pas multipliés et le bruit des tiroirs de la commode me faisaient deviner qu'elle s'habillait. Un jour, d'une voix flatteuse, la femme de chambre, — qui la coiffait, sans doute? — lui dit : — Mademoiselle a de si beaux cheveux ! — Cela me fit pâlir comme un mort. Il me semblait que je les tenais à pleines mains, ces tresses blondes, et que Louise, rougissante, les abandonnait à mes lèvres, en se détournant un peu.

Enfin, sa mère arrivait par le cabinet de toilette qui réunissait leurs chambres, et dont on ouvrait la porte, que je ne pouvais voir, en dérangeant un meuble avec grand bruit : et c'était alors des baisers à n'en plus finir, et des mots charmants, touchants et caressants, vite échangés. Ce seul mot que je ne prononçai jamais, moi, et qu'elle disait si bien : *maman*, me remplissait de larmes les paupières. Ah ! comme alors je rentrais en moi-même ! comme je me sentais malheureux !

Dans le jour, quand elle rentrait, après avoir fait avec sa mère une quotidienne promenade, elle posait son ombrelle et sa bourse sur un meuble; et puis elle dénouait lentement les rubans de son chapeau. Après cela, le bruit sec du peigne d'écaille jeté sur le marbre de la toilette plusieurs fois de suite, et repris, me disait qu'elle se recoiffait. J'entendais siffler le lacet de ses bottines qui fouettait son cou-de-pied lorsqu'elle se déchaussait. J'entendais les bottines, mollement pressées, tomber à terre, l'une après l'autre, et je me torturais en vain l'esprit pour trouver le moyen de les lui voler.

Mais le soir, de tous les moments de la journée, était pour moi le moment le plus pénible. Alors, quand sa mère l'avait laissée seule, que seul moi-même et dans l'ombre j'écoutais, adossé à la cloison, la tête inclinée sur l'épaule, les bras croisés, il y avait dans les ténèbres et dans le silence comme des excitations qui m'attaquaient. Parfois, pris d'une tendresse émue, il me semblait que mon âme se détachait de moi lentement, et, passant à travers la muraille, comme un blanc fantôme, s'en allait s'agenouiller auprès de son lit. Alors, écartant doucement les rideaux de percale, je lui prenais la main

sans la serrer, je la regardais dormir, je lui parlais en moi-même, abondamment; et c'étaient toutes sortes de bons souhaits et de bénédictions que je faisais descendre sur sa tête chérie. Je l'aimais tant, que j'aurais voulu créer un monde de choses gracieuses pour peupler ses rêves! Comme la mère qui endort son petit enfant en murmurant d'une voix étouffée la chanson qui l'amuse, il me semblait que j'avais le pouvoir de tranquilliser son sommeil en murmurant en moi des mots tendres.

Mais parfois aussi, bouleversé de désirs, je serrais les poings dans l'ombre, et, de mes dents, je me coupais la lèvre. Penser qu'elle était là, à peine enveloppée dans ses voiles et sans défense; qu'elle était jeune et belle à ravir; qu'à trois pas, sans qu'elle s'en doutât, j'étais aussi, et que tout protégeait une tentative : la nuit, la maison silencieuse, son sommeil! Oh! ce que je souffrais alors, embrasé d'amour, immobile et muet comme une statue de marbre, ne se peut dire! Ces maux n'ont d'équivalent que dans les hallucinations de la fièvre, alors que le pouls en furie saute plutôt qu'il ne bat sous la pression du sang; alors que le cœur, dans ses élancements spasmodiques, tantôt précipite la vie à

grands flots dans les veines, et tantôt la retire à lui comme une marée ; alors que le cerveau se gonfle sous le crâne à le faire éclater, et que l'œil hagard, effaré, regarde circuler dans un vide effrayant le tourbillon des rêves tout oscillant de vertiges !

Faisant sur moi-même un très grand effort, je poussais un meuble devant l'ouverture de la muraille et m'éloignais. Je sortais, je m'en allais errer sur la falaise ou sur la grève ; ou bien, me retirant dans ma seconde chambre, au-dessus de la cour, je fermais la porte, et sévèrement je me disais : — Jamais, même par la pensée, tu ne profaneras ce que tu adores !

XXVI

Et depuis le premier jour, comme ces fumeurs d'opium qui s'empoisonnent pour se procurer d'étranges extases et qui ont la conscience de leur empoisonnement, mais ne peuvent résister à eux-mêmes, oubliant tout ce qui n'était pas elle, sans espoir et sans but, je savourai à longs traits ce doux poison de la curiosité qui me causait autant de maux que de plaisirs, et me jetait parfois dans une prostration de pensée qui touchait à l'hébêtement. Je ne vivais même plus que pour ces heures d'ivresse presque douloureuse; je ne résistais même plus; ma volonté s'enchaîna si bien, que pas un éclair de raison ne vint m'assaillir. Jusqu'alors, j'avais toujours vécu d'une vie si honnête, que je ressentais maintenant comme une volupté à la seule idée que je commettais une mauvaise ac-

tion. L'attrait des choses défendues faisait flamber en moi une grande flamme, et quand voulait parler trop haut la voix de ma conscience, je faisais un geste de fatigue et je ne l'écoutais pas.

Et chaque jour, cette adorable enfant fut la même. C'était comme une vision éblouissante toujours chaste de geste et d'attitude. Innocente, s'ignorant dans sa beauté ; vivant doucement, tranquillement, d'une vie presque silencieuse ; sans doute heureuse de vivre, ou plutôt sans idées sur l'existence, comme une étoile.

Et jamais une ombre à cette lumière ! Pas une fois, en interprétant les moindres bruits qui venaient à mon oreille, je ne pus parvenir à me la représenter s'appréciant ou même se connaissant. J'avais beau m'irriter, dans mon imagination éperdue, contre cette placidité de vierge que, par moments, j'aurais voulu moi-même altérer, jamais je ne pus parvenir à ternir le doux fantôme de sa personne qui vivait en moi.

Et je sentais ainsi s'augmenter mon amour de tout le respect que peut offrir l'âme humaine comme le plus saint des hommages ; et chaque jour, plus ébloui, plus fasciné, je me laissais imprudemment aller à savourer cette étrange et

douce existence à deux, dans laquelle l'un de nous ignorait la présence et presque l'existence de l'autre. Et, grâce à la puissance des satisfactions innocentes que j'éprouvais à aimer ainsi, je pus vivre quelque temps sans inquiétude, sans songer au comte, à Georget, à Cabâss qui, cependant devaient agir ! Que dis-je ? Je ne cherchais même pas à rencontrer Louise, et parfois, plus ravi qu'un poëte devant son œuvre, je me demandais, avec un sourire, si ce n'était pas de l'amour, encore plus que de la jeune fille, que j'étais éperdument amoureux ?

XXVII

Cependant, un incident imprévu me fit rentrer dans la réalité de l'existence et rappela à mon souvenir mes ennemis secrets. Il n'y avait pas encore une semaine que je me tenais renfermé chez moi, lorsqu'un matin, comme je finissais de m'habiller, j'entendis frapper à la porte de ma première chambre, et, en ouvrant, je reconnus Georget. Sa présence m'écrasa si bien que je restai immobile devant lui, barrant le passage et ne trouvant pas un mot à dire; mais il ne remarqua pas mon trouble, et, me poussant des deux mains pour entrer : — Ah! çà, mon cher! — s'écria-t-il avec un gros rire, — que devenez-vous donc? Êtes-vous mort? On ne vous voit plus. Voilà deux jours que je fouille tous les hôtels de Trouville pour vous déterrer. Voyons, qu'êtes-vous devenu?

Pendant que le fâcheux parlait ainsi, je fermais la porte de séparation de mes deux chambres et je me remettais tout doucement de mon émoi. — J'ai été un peu souffrant, — lui répondis-je. Mais cela lui était bien égal; il ne m'écoutait seulement pas. — Savez-vous que vous demeurez sous le même toit que la baronne de Grandmont? — dit-il en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Vraiment! — fis-je avec indifférence; — je l'ignorais. Êtes-vous donc allé chez elle? — ajoutai-je en m'asseyant auprès de lui.

— Non. Tout le monde est si petitement logé à Trouville qu'on ne se visite jamais. On se voit au *Salon* ou sur la plage; c'est très-ennuyeux.

— Et où en sont les affaires de Cabâss? — lui demandai-je en pesant mes paroles.

— Toujours au même point, — répondit Georget. — Cependant je vois avec chagrin le comte de Grandmont et lui devenus inséparables. Ils ne se quittent plus.

— Pourquoi avec chagrin ?

— Parce que je l'exècre, votre ami. Tout en lui me déplaît. Je donnerais une livre de mon sang pour que ce mariage ne se fît pas.

Je hochai la tête : — A quoi pensez-vous? — dit Georget.

— Je pense que le comte est bien habile....

— Allons donc! Je n'admettrai jamais que Mlle de Grandmont pose sa main blanche dans la griffe du fils d'un usurier.

— Les jeunes filles, — répondis-je à voix basse, le cœur serré, — font habituellement ce que leurs parents leur disent de faire.

Georget haussa les épaules. Pour moi, satisfait d'avoir augmenté les inquiétudes du fat, dans le jeu duquel je lisais mal encore, je détournai la conversation. Au bout d'une demi-heure il se leva, et, prenant mon chapeau, je l'accompagnai jusqu'au bas de l'escalier. Sur le seuil de la porte, il me quitta en me faisant promettre de l'aller voir. Au même moment, j'entendis des pas de chevaux, et je vis déboucher d'une ruelle deux cavaliers.

C'étaient le comte et Cabâss qui devisaient avec l'intimité de vieux amis. Georget revint immédiatement vers moi : — Voyez-vous ? — lui dis-je à l'oreille. En même temps, Mme de Grandmont et Louise franchirent la porte de l'hôtel. Nous nous rencontrâmes tous à trois

pas. Les cavaliers firent face et s'arrêtèrent. Cabâss salua.

— Vous sortez ? — dit enfin le comte de sa voix lente.

— Oui, mon frère, — répondit la baronne ; — nous allons jusqu'au poste des douaniers, par le chemin de la plage. Et vous ?

— Nous allons au même endroit par la route des falaises, — dit le comte.

Je m'étais retiré sous la porte de l'hôtel, mais Cabâss m'aperçut du haut de son cheval et souleva le bord de son chapeau, sans me parler. Louise, machinalement, tourna la tête pour voir qui saluait le jeune homme. Je baissai les yeux. En ce moment, les deux cavaliers, s'inclinant devant les femmes et détournant leurs chevaux, s'éloignèrent, le comte au pas, Cabâss caracolant à faire trembler les vitres. Louise laissa glisser sur ses lèvres un faible sourire. — Avez-vous vu, Daniel ? — me dit Georget à l'oreille.

— Oui, — répondis-je entre les dents ; — et cela ne signifie rien. On sourit parfois des manies des millionnaires, mais on les épouse toujours. Adieu !

Alors, les cavaliers tournèrent à droite, vers la montagne, Mme de Grandmont et Louise à gauche, vers la plage, Georget se dirigea du côté du *Salon;* et moi, me lançant à corps perdu le long de la ruelle, j'escaladai la falaise en hâte, courus à mi-côte pendant une demi-heure à travers sources et broussailles, et, me cachant enfin derrière les roches de la petite baie, j'attendis les deux femmes au passage.

XXVIII

Je les vis bientôt venir de loin, marchant lentement à l'abri de leurs ombrelles, sur les bancs de sable encore humides que la mer découvrait en se retirant. Le sable, en ces endroits, est ferme et n'enfonce pas sous les pieds. Leurs robes d'été, remuées par le mouvement de la marche, ondulaient derrière elles, et le soleil, presque droit, dessinait une faible touche d'ombre à leur côté.

Quoique le ciel fût un peu couvert, la chaleur était ardente. Une légère brise qui venait du large la tempérait cependant et ridait la face de l'eau. Les vagues roulaient parallèlement à la plage qu'elles ourlaient d'un flot blanc, et quand elles se reployaient sur elles-mêmes, le sable qu'elles laissaient à découvert apparaissait plus foncé de teinte.

Il n'y avait que Mme de Grandmont et Louise sur la grève. Lorsqu'elles furent arrivées aux premiers éboulements, au lieu de monter vers la droite pour gagner l'escalier taillé dans la falaise qui conduit au poste de la Douane, elles passèrent à gauche, et suivirent le cap dans toute sa longueur. Comme la mer était basse, elles purent tourner autour sur une étroite bande de sable, et elles s'avancèrent au milieu de la petite baie où je les avais rencontrées pour la première fois. Leur désir bien naturel de revoir ces lieux déserts me causa un inexprimable sentiment de plaisir. Mais, en ce moment, une vingtaine de femmes et de filles de pêcheurs, profitant de la marée basse, faisaient la cueillette des moules et donnaient la chasse aux crabes que la mer laisse dans les flaques d'eau, sous les pierres, en se retirant. Le tableau n'en était peut-être que plus complet. Ces femmes hâlées, aux jambes nues, vêtues de corsages rouges, de jupes rayées et de bonnets blancs, errant au milieu des roches couleur de bronze; les cris rauques qu'elles poussaient pour s'appeler et se réunir; les vols de mouettes qui s'abattaient autour d'elles pour leur disputer la proie; tout cela était bien en harmonie avec

cette mer bleue, légèrement frangée d'écume ; avec ce ciel immobile et pommelé ; avec les gradins éraillés de la falaise. Néanmoins, je regrettais, à part moi, le silence profond et la solitude qui donnaient habituellement à la petite baie un plus grand caractère.

Je n'avais d'autre but, en me cachant ainsi, que de voir enfin de tout près celle qui occupait ma pensée. A la ville, au *Salon*, elle n'était pas *elle*. Je donnais une telle signification à mon idéal, que je le cherchais en vain au milieu du monde, sous les traits de cette jeune fille poursuivie par un homme indigne qu'elle se déciderait peut-être à épouser. Quelque chose d'indéfinissable la transformait alors à mes yeux. J'aurais pu me faire présenter à sa mère, et nouer avec elle des relations qu'il m'eût été facile de poursuivre à Paris. Mais je ne songeai même pas à adopter ce plan de conduite. C'était en dehors de tous les usages que j'avais connu Louise ; c'était également en dehors de tous les usages que je voulais continuer à l'aimer et même à la voir. D'ailleurs, tout devait être forcément extraordinaire dans mon amour extraordinaire, et d'autant plus profond qu'il était sans but. Je sentais, plus que jamais, qu'il ne pouvait

aboutir; je me répétais à satiété que mon bonheur devait être aussi fugitif qu'une sensation; et, me tordant les mains, je me jurais de fuir au bout du monde, le jour même du départ de la jeune fille. Que m'importait alors que Cabâss ou tout autre l'épousât? J'agissais donc avec toute la logique de la passion en l'évitant partout où je ne rencontrais que l'image de Mlle de Grandmont, et la poursuivant là seulement où je voyais passer devant moi le doux fantôme de Louise.

Rien ne m'était plus facile que de me dérober aux regards des deux femmes, au centre de l'amphithéâtre qui occupe le fond de la baie. Me glissant de pierre en pierre, cramponné aux plantes marines, tantôt immobile, à genoux, tantôt contournant en silence le prolongement des roches, je regardais Louise descendre sur le sable, puis tendre la main à sa mère, et s'acheminer lentement à travers les méandres des flaques d'eau, en relevant légèrement devant elle sa robe de taffetas qui découvrait ses pieds. Parfois elle s'arrêtait, et, sans se baisser, sérieuse, elle assistait à la chasse des crabes, qui, courant de côté, s'enfouissaient dans le sable humide. Parfois aussi, elle s'appuyait du

bout des doigts sur une pierre, pour écouter les couteaux de fer qui arrachaient, en grinçant, les grappes de moules du rocher où on les voyait pendre, confusément agglomérées.

Elles suivirent bientôt toutes deux un chemin allongé entre les caps, qui s'inclinait vers la falaise, comptant sans doute rencontrer quelque passage pour atteindre l'escalier. Moi, qui connaissais les lieux, je savais bien qu'elles n'y pourraient parvenir, car le sentier, à cet endroit, est coupé par un ruisseau de source coulant à travers des bancs de glaise. Je m'étais empêtré la veille à cette même place, et déjà je voyais qu'elles seraient obligées de revenir sur leurs pas, lorsque soudain, les croyant à dix pieds au-dessous de moi, au moment où je contournais une roche, j'entendis un cri perçant; et, tournant subitement la roche, je me trouvai face à face avec elles.

La baronne avait mis le pied sur le banc de glaise, caché à cet endroit par quelques touffes de varechs. Sentant son pied enfoncer, comprimé par une molle étreinte, elle s'était rejetée en arrière, en poussant un cri. Louise la soutenait de son mieux, et toutes deux souriaient, se retrouvant sur la terre ferme, lorsque mon apparition subite vint les surprendre.

Il est un usage touchant que suivent les gens de la campagne, et auquel les habitants des villes se soumettent parfois, lorsqu'ils se trouvent au milieu d'eux. Cet usage consiste à saluer toutes les personnes que l'on rencontre, même alors qu'elles vous sont inconnues. En me trouvant dans ce désert, en face de deux femmes, je me découvris instinctivement, en rougissant, et, malgré ma sauvagerie et la résolution que j'avais adoptée, je ne pus m'empêcher de leur adresser la parole, car je ne connaissais pas encore la cause qui venait d'arracher un cri à l'une d'elles.

Mais aussitôt que la baronne, en s'appuyant sur le bras de sa fille, m'eut appris ce qui était arrivé, je la priai de s'asseoir sur une pierre, pendant que j'irais chercher de l'eau pour laver sa chaussure.

On me remercia comme je montais vers la source. Je ne tardai pas à revenir, portant entre mes mains mon chapeau de feutre plein d'une eau pure, et j'invitai Mme de Grandmont à plonger son pied dans cette eau.

— Comment, monsieur, — s'écria-t-elle, — vous avez gâté votre chapeau pour m'obliger,

moi que vous ne connaissez pas, et vous voulez encore....

— Je vous en prie, madame, — répondis-je en tenant toujours les bords de mon chapeau dans mes deux mains. — Il est vrai que je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté, mais je pense qu'ici nous pouvons nous affranchir, pour un moment, des usages du monde; vous surtout, madame, qu'un accident y invite....

— Eh bien ! monsieur, j'accepte votre offre obligeante, — fit en souriant la baronne, — et je vous prie d'agréer mes remercîments.

Mais, pendant ce colloque, l'eau s'était à moitié répandue à terre, et je fus obligé de retourner à la source, où je m'empêtrai si bien, cette fois, qu'en revenant je m'aperçus, en même temps que les deux femmes, que j'avais les deux pieds couverts de glaise jusqu'aux chevilles.

Alors un fou rire prit à la baronne, malgré elle. Louise, rougissante et souriant des yeux elle-même, s'appuya de la main sur une pierre; je ne pus m'empêcher, tout en riant aussi, d'en faire autant, lâchant mon bassin improvisé, dont l'eau se répandit de nouveau, et nous restâmes ainsi un bon moment, nous regardant sans

pouvoir nous rendre maîtres de nous-mêmes, malgré les efforts que nous faisions tous, la baronne pour s'excuser d'une impolitesse apparente, Louise pour me prier d'excuser sa mère, et moi pour expliquer ma maladresse.

— Je ne vois plus qu'un moyen de sortir de là, — dis-je enfin.

— Ce n'est certainement pas de retourner à la source, — répondit la baronne. — Je m'y oppose absolument, et je vous supplie, monsieur, de recevoir mes excuses.

J'offris alors mon bras à Mme de Grandmont, et nous descendîmes vers la plage, nous retenant, tant bien que mal, aux aspérités des éboulements. Une flaque d'eau de mer, qui brillait dans un pli du sable, servit à nos ablutions, et la baronne ne put encore s'empêcher de rire, pendant que Louise, relevant la manche de sa robe, découvrait son bras rond et blanc pour laver son brodequin. J'étais à quelques pas, debout tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, pendant que je plongeais dans l'eau ma chaussure. Quand tout le désordre fut réparé, les deux femmes s'assirent à l'ombre d'une grosse

roche, la baronne étendant son pied au soleil pour le faire sécher, et Louise essuyant son bras avec son mouchoir. Pour moi, je ne savais plus quelle contenance tenir, lorsque Mme de Grandmont m'invita à m'asseoir, et je ne me fis alors nulle violence pour accepter.

Cependant je demeurais silencieux. En me trouvant enfin auprès de Louise, si près que ma main effleurait le bord de sa robe, que son voile, mollement soulevé par le vent, me caressait la bouche, et que le pénétrant parfum qui se dégageait, comme d'un bouquet de fleurs, de toute sa personne, me montait dans les narines, j'étais comme détaché de moi-même. Mon âme voltigeait avec amour sur ces lèvres purpurines et s'enfonçait dans les ondes épaisses de ces cheveux embaumés. Chaque aspiration de l'haleine de la jeune fille, chaque battement de son cœur sous son corsage de soie, le moindre mouvement de ses longues paupières, le murmure le plus doux de sa parole musicale me ravissaient. Je l'épiais de côté, sans qu'elle s'en doutât, heureux de la voir, de me sentir auprès d'elle, et ne trouvant rien au monde ni dans mes rêves de plus enviable que cela. Du reste, elle avait une si charmante manière de se tenir,

de tourner la tête, de regarder, de respirer, de parler, que le plus indifférent, à ma place, aurait été fasciné comme moi. Je l'étais si bien, que j'écoutais sa mère sans l'entendre, et que je lui répondais des lèvres, sans avoir la conscience de ce que le désordre de mon esprit m'inspirait.

Cependant, à une interpellation directe, je retrouvai ma lucidité. — Ces femmes, — dis-je, — sont, en effet, bien à plaindre : elles n'ont ni jeunesse, ni beauté, ni grâce, ni tendresse. Voyez-les sous les feux du jour, couvertes de haillons, se hâter pour disputer leur proie à la mer. Croyez-vous qu'un sentiment habite leurs cœurs ? Ce n'est pas possible. Encore, en cette saison, leurs travaux, quoique pénibles, sont-ils supportables ! Mais quel effet produiraient sur vous leurs travaux pendant l'hiver ! Nous nous apitoyons volontiers sur les misères des grandes villes, parce qu'elles vivent pour ainsi dire, au milieu de nous, mais elles ne sont rien auprès de celles dont vous voyez ici les victimes.

— Pauvres gens ! — firent les deux femmes, le cœur serré.

— Tenez, madame, regardez cette fille, celle-

ci qui, à genoux sur le sable, plonge le bras sous cette roche. Voici qu'elle se relève. Voyez ses mains noueuses, ses pieds énormes et couturés, son cou ridé, ses cheveux épars et rudes. Quel âge lui donnez-vous? Elle a peut-être dix-huit ans. Regardez cependant les lignes harmonieuses de son profil. Dans une autre condition, elle eût certainement été belle, et elle nous semble repoussante. Pensez-vous maintenant que le rayon le plus pâle du sentiment se soit jamais épanoui en elle? Non. Cette fille n'a pas le temps d'aimer, et le malheur a déjà si bien martelé son âme, qu'il n'y a laissé que des instincts.

— Et ne peut-on faire cesser ces misères? — dit Louise frissonnante, en levant tout grands ses yeux sur moi.

— Les soulager, mademoiselle? — oui. Les faire disparaître?... Je ne saurais que vous répondre. Les plus excellents esprits s'abîment dans le néant de la folie, dès qu'ils essayent de soulever cette formidable question.

— La pensée de la pauvreté rend la fortune pesante, — dit madame de Grandmont.

— C'est une marque de pitié que donnent volontiers les âmes tendres, — répondis-je, — mais l'équité de Dieu, en accablant ces créatures

de privations, leur a épargné un grand nombre de maux, plus cruels peut-être, qui sont le partage des désœuvrés et des riches.

— Que voulez-vous dire?

— De même que la plus faible lueur du sentiment ne peut éclairer le cœur de ces malheureux, de même toutes les douleurs que le sentiment comporte ne peuvent les atteindre. L'âme souffre au moins autant que le corps. Les ambitions longtemps caressées et soudain déçues, les mécomptes de l'intérêt, les déchirements de l'amitié, le mépris des puissants, l'envie des petits, la fatigue de vivre qu'engendre le désœuvrement, les blessures cuisantes de l'amour-propre, la guerre incessante des passions; tous ces maux qui nous attendent, embusqués aux carrefours de tous les âges, tous ces maux qui s'attachent à nous comme des taons et nous martyrisent; tous ces maux qui nous vieillissent, nous rendent haineux et nous tuent; ces maux sont inconnus à ces esclaves du travail. Et c'est bien en cela que se voit la main d'un Dieu implacable, mais juste, car il n'a pas voulu que les uns succombassent sous le poids de toutes les douleurs, pendant que les autres s'épanouiraient au souffle de toutes les joies.

Les deux femmes me regardèrent avec un pénible sentiment d'intérêt. Appelant en secret l'inspiration qui fait jaillir l'éloquence des lèvres, je m'étais levé, car une émotion extraordinaire m'avait envahi, et, appuyé sur le rocher, désignant le ciel de la main avec un grand geste :

— Voyez ces vols d'oiseaux de mer qui se jouent en criant sur les vagues. Chacun des coups de leurs ailes les rapproche de leurs victimes, chacun de leurs cris célèbre une mort et une victoire. Voyez maintenant cette eau limpide qui se déroule jusqu'à nos pieds. Chacun de ses flots, en frappant le sable, déchire et tue des millions d'êtres vivants, et le monde des vivants qu'elle renferme est plus agité de guerres intestines, de meurtres sanglants, de combats, de violences, d'abus de la force, que le monde des hommes lui-même. Ne marchez pas ; vous allez écraser des êtres. Ne respirez pas ; votre souffle va causer des tempêtes dans le monde des invisibles. Où est la paix? Où est la vie assurée? Où est la certitude de l'avenir? Jamais le soleil ne s'est levé sur un des horizons du monde, sans que n'aient inutilement monté vers le ciel les cris de protestation de millions d'agonies. Hélas! chacun de nous se débat ici-bas! mais, croyez-le,

madame, les plus malheureux ne sont pas ceux que vous plaignez le plus. S'ils ne sentent pas comme nous, nous souffrons tout autant qu'eux!

— Leurs maux, pourtant, sont plus réels, — dit Louise, — du moins, — ajouta-t-elle très-vite, en rougissant, — sont-ils plus visibles....

— Et les nôtres, mademoiselle, les nôtres ne le sont-ils pas? Ah! vous ne pouvez pas encore connaître les mécomptes de l'existence, car Dieu vous a fait la grâce de vous laisser votre mère qui les a tous gardés pour elle; car sa tendresse inquiète vous les a cachés; et vos yeux n'ont rien reflété du monde que les joies les plus pures, de même que sur un lac des montagnes ne se mirent que des étoiles. Mais, observez autour de vous, en croissant en âge, et demandez-vous ce que signifient les mornes attitudes, les fronts penchés, et les regards qui se détournent volontairement du spectacle des plaisirs. Une plaie profonde et saignante creuse incessamment ces cœurs empoisonnés par le chagrin. Et savez-vous ce que souffre celui qui ne peut marcher en arrière pour recommencer à vivre, et dont tous les jours sont absorbés par une pensée cruelle qui le tient là, dans la veille et dans le sommeil : la pensée que ce qui est ne peut pas ne pas être, et que toutes

les puissances du monde ne peuvent arracher une page du livre de sa vie?

Un profond silence suivit cette protestation que je fis contre mes maux. Seulement, je voyais la poitrine de la jeune fille se soulever, et le sang affluer à ses joues. Ses regards, languissamment tournés sur les miens, versaient dans les miens toutes les consolations qu'on peut attendre d'une sœur sur un lit d'agonie. Muette, mais troublée, tout en elle exprimait une telle sympathie que j'étais instinctivement attiré vers elle pour répandre à ses pieds les pleurs qui gonflaient mes yeux; et la gratitude que je ressentis alors fut telle que, pendant une minute, je me sentis soulevé plus haut qu'un homme ne peut le concevoir et le dire.

Enfin, faisant un pénible effort pour ressaisir un peu de calme, sa voix laissa tomber ces paroles : — Il est heureusement des soulagements et des consolations pour tous ceux qui souffrent. On ne refuse pas plus une aumône à la pauvreté qu'une larme à la douleur. On offre du moins cette aumône et cette larme; on supplie les malheureux de les accepter; et pourquoi les repousseraient-ils, puisque c'est la pitié qui les offre?

Disant cela, elle se leva, passa lentement devant moi toujours debout et subjugué par ce qu'elle osait me laisser entrevoir; et, pendant qu'elle posait sa bourse dans les mains tendues des pauvres, son regard tourné vers le mien lui faisait la charité d'une larme. Et cette larme, en tombant sur mon cœur, y effaça jusqu'à la moindre trace des maux passés.

XXIX

Il fallut cependant nous séparer. Notre rencontre imprévue, cet incident qui nous rapprocha, enfin cette invitation polie qui m'empêcha de me retirer aussitôt que je l'eusse voulu peut-être, tout cela m'avait procuré quelques instants d'un bonheur auquel, d'abord, je ne m'attendais guère, mais qui ne pouvait nécessairement pas durer. Nous restâmes silencieux en marchant les uns derrière les autres, jusqu'à la première marche de l'escalier qui devait conduire les deux femmes au but de leur promenade. Là, je pris cérémonieusement congé d'elles, pendant que le comte et Cabâss, arrêtés et dressés sur les étriers de leurs chevaux, au sommet de la falaise, nous regardaient. — Il ne me reste plus maintenant qu'à m'en aller pour ne plus revenir, — me dis-je lorsque, debout et les bras croisés, je vis Louise

disparaître au milieu des éboulements. — Je ne dois plus rien apprendre d'elle. Je ne dois plus assister aux intrigues qui me la raviront. Je ne dois pas être témoin du bonheur qu'elle donnera à un autre, et, encore moins, de son propre bonheur peut-être. Garder son souvenir sans mélange, inaltérable, c'est là tout ce que je dois faire. Rien, maintenant, ne doit plus ternir la douce image qui vivra toujours dans mon cœur pour consoler ma solitude!...

Et cependant tout m'attirait! Assis au pied de l'escalier que les deux femmes gravissaient lentement, alors que les rampes de la falaise les cachaient déjà à mes yeux, j'entendais leurs voix s'élever et se perdre confusément dans le murmure des vagues. Des lambeaux de phrases arrivaient jusqu'à moi et j'écoutais : — Il doit être si malheureux! — dit Louise. Je me levai précipitamment et me réfugiai hors de la portée de cette voix.

XXX

Je ne quittai pas Trouville, toutefois. Mais, de nouveau, je restai huit jours enfermé, ne sortant que le soir pour errer dans la campagne. Une tristesse nouvelle, à la fois douce et pesante, me tenait sous un charme étrange. — Sa pitié ! sa pitié! — me disais-je. — Tout cela et rien que cela! — Je vivais avec cette pensée, je m'en nourrissais, elle absorbait toutes les autres. Je ne voulais plus jamais revoir Louise en demeurant encore auprès d'elle. Je tremblais de trouver un regard indifférent dans ses yeux où j'avais vu luire une larme. Oh! si cette sensation causée par le récit de mes maux n'était qu'une sensation éphémère! Si elle avait disparu au contact du monde! — Craignant de tout compromettre si j'agissais, je cherchais à me contenter de ce que j'avais obtenu. Je ne cessais de

repasser dans ma mémoire les incidents de la charmante scène qui m'avait révélé la sympathie naissante de la jeune fille. Et parfois, l'espérance me rentrant au cœur tout à coup, je m'arrêtais et me disais tout bas, en frissonnant : — *Vouloir c'est pouvoir !*

XXXI

Mais, au bout de huit jours, un désir insensé me reprit. J'étais resté si bien étranger à tout ce que Louise pouvait faire, que si elle était morte dans sa chambre, de l'autre côté de la muraille, je ne m'en serais pas douté. Je me levai subitement de mon lit, sur lequel je dormais depuis l'aube, après une nuit passée à errer le long des grèves. Il était tard. Je m'habillai précipitamment, poussé par une force extraordinaire. Je m'avançai dans la rue. Je courus plutôt que je ne marchai à travers la ville, et, apercevant Georget à dix pas, je me jetai de côté, avec une sorte de colère, dans une ruelle. Enfin j'entrai au *Salon*, hagard, comme si mon bonheur eût été là, au milieu de ces désœuvrés qui causaient et riaient entre eux, sans se douter de mon supplice.

Je me maîtrisai cependant. J'errai lentement dans les salles, interrogeant des yeux toutes les femmes qui s'y trouvaient. En vain je les regardai. Ces femmes n'étaient rien pour moi. Et mon cœur, à coups sourds, faisait haleter ma poitrine. Enfin je mis le pied sur la terrasse. Je la traversai plus lentement encore. Mais là, aveuglé par une subite défaillance, je ne distinguais plus rien. Plusieurs fois je revins sur mes pas. J'allais comme un homme ivre. Un froid de glace roidissait mes membres ; mes oreilles tintaient ; ma langue séchée se collait à mes dents. Tout à coup je me retrouvai adossé à un pilier ; une clarté douteuse fit contracter mes paupières. Quand je les rouvris, devant moi, à dix pas, je vis Louise. C'était elle ! toujours plus belle ! Elle ne m'avait point vu. Sa présence me rendit la vie. Je reconquis en une seconde la possession de moi-même. Je pus marcher. La baronne m'aperçut, et machinalement, en passant, je saluai. Louise leva les yeux alors, me reconnut, et le sang colora soudain son visage.

La voyant ainsi rougir : — Qu'est-ce que cela, mon Dieu ? — me disais-je. Elle me suivit quelque temps du regard avec une expression d'émotion pénible. — Ce n'est certes pas là de la pitié !

— criait ma conscience. Je m'enfuis alors pour me dérober à toutes les pensées qui m'obsédaient.

5 août.

Il est évident que ma conduite fut étrange. Je me cache pendant huit jours. Dès le lendemain de notre rencontre, j'aurais dû me présenter à Louise et à sa mère, et leur parler. C'était là ce qu'indiquait l'usage, ce que tout homme eût fait, ce que j'eusse fait moi-même en d'autres circonstances, et s'il s'était agi d'une autre femme. Au lieu de cela, je disparais. Cette aumône d'une larme offerte à des malheurs que je dévoile, je feins de ne pas la comprendre ; j'ai presque l'air de la repousser. N'est-ce pas suffisant pour étonner, pour mortifier même celle dont la charité....

Et pas un mot! Je me contente de saluer et je m'éloigne.

Ame avide, qu'espérais-tu donc?

10 août.

La crise approche. Il faut que je parte à tout prix, si je ne veux me perdre. Les tourments fondent sur mon cœur comme les vautours sur une pâture. Je ne sais plus comment j'existe, ni ce que je fais, ni ce qui se fait autour de moi. J'erre en tous lieux comme un spectre; je voudrais me débarrasser de cette pensée qui me tue. Parfois je rencontre Louise, et toujours ce même regard d'étonnement, de pitié, cherche le mien, le maîtrise, le pénètre doucement et me suit. Tantôt je l'évite; tantôt, avidement, je le recherche. Je ne sais ce qui paraît sur mon visage de mon émotion, mais je remarque souvent que je suis l'objet de la curiosité générale. Tout le monde me regarde. Quelle cause attribue-t-on donc à ma tristesse?

14 août. 3 heures.

Je reviens du *Salon*. Quelque chose se passe qui préoccupe tous les oisifs. Ils ont trouvé un sujet d'amusement. On parle, on chuchote, on discute. Je ne vois pas Louise. Nul, aujourd'hui, ne semble faire attention à moi. Georget, sombre et les bras croisés, adossé à un pilier de la terrasse, médite profondément. Je m'approche de lui; je m'assieds; il me reconnaît, me serre la main et me parle. Qu'entends-je? La nouvelle du jour, celle qui met tout le monde en émoi, c'est le bonheur de Cabâss! Il a demandé au comte la main de Louise! Les uns l'approuvent, les autres le raillent. On dit que le comte a agréé sa demande. Reste la décision de Louise. Les sceptiques affirment qu'elle acceptera, les envieux qu'elle refusera. On ouvre des paris. Eh

quoi! cet homme! cet homme a osé! cet homme posséderait ce trésor!...

Vaudrait-il donc mieux que ce fût un autre?

Un fait certain, c'est qu'elle ne va plus au *Salon*, et qu'elle retourne à Paris dans deux jours.

Deux jours! A présent, malheur, je te défie! O vie humaine! exécrable invention, je puis donc te maudire! Tous les maux de la pensée, toutes les souffrances du cœur, toutes les tortures du corps, l'agonie, la mort, le néant, tout cela n'est plus rien pour moi; je ne crains plus rien; j'ai reçu une atteinte qui a tout dépassé! Deux jours!!!

Moi qui avais toujours secrètement espéré que ma vie deviendrait un roman heureux!

15 août. Dimanche.

J'ai rencontré Louise à l'église. J'avais voulu prier, mais je n'ai pas pu. La foi ne vient pas comme cela, sitôt qu'on a besoin de ses consolations. Je cherchais Dieu et je n'ai vu qu'elle!

Elle était sérieuse, comme si quelque résolution eût germé dans son esprit. Elle avait le regard concentré, les lèvres fermées. Elle ne m'a pas aperçu. Le comte était auprès d'elle. Je ne sais si je m'abuse, mais il m'a semblé remarquer entre eux une certaine contrainte. Sûrement elle a refusé de se prêter à cette alliance monstrueuse de l'avarice et de toutes les grâces! Sa mère priait avec ferveur. Tous les yeux étaient fixés sur le groupe isolé. La foule entière des oisifs était là, cherchant stupidement la comédie. Et

s'ils avaient connu le drame qui vivait au milieu d'eux, dans mon cœur, avec toutes ses horreurs et son supplice!...

Que fait donc ce Georget à l'église?...

Un jour encore! Que vais-je devenir?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

Trouville, septembre 1845.

I

Je voulus passer debout la dernière nuit. Pendant toute la journée, j'avais entendu dans la chambre voisine le va-et-vient des domestiques qui fermaient les malles. Vers le soir, j'allai un moment au *Salon*, comptant rencontrer Louise, mais je ne la vis pas. Alors je me hâtai de rentrer. La nuit tomba bientôt, et la maison redevint subitement silencieuse.

Je me rappelle qu'il faisait une chaleur étouffante. J'avais ouvert mes fenêtres, ainsi que la porte de séparation de mes deux chambres, et sans prendre de précautions maintenant, — car, hélas! il ne m'importait plus de laisser deviner

ma présence! — j'allais lentement d'une fenêtre à l'autre, puis j'écoutais à la cloison.

Je fus d'abord assez calme : à peu près comme le condamné à mort attendant l'heure suprême et s'étonnant de sa lenteur. Je ne pensais à rien. J'avais l'esprit tendu, voilà tout. Parfois des bouffées de sang me montaient au visage et mon cœur se serrait. Parfois aussi la colère me crispait les lèvres ; et puis je me maîtrisais : — C'est une folie ! une folie! — Ainsi je parlais tout seul. Enfin, je me résignai, et je trouvai dans la résignation quelque douceur. — Cela devait arriver; je m'y attendais depuis longtemps. — C'est ainsi que, m'accoudant sur la rampe, je laissais s'engourdir mon cœur et sommeiller mes idées.

Soudain, un faible bruit m'arracha à la torpeur. C'était Louise qui rentrait. Je la vis traverser sa chambre, poser sur une table le flambeau qu'elle tenait à la main, et s'asseoir sur une chaise, au pied de son lit. Pâle, le regard fixe, les bras allongés vers les genoux, la tête inclinée sur la poitrine, elle demeura longtemps immobile, comme si une pensée que je ne pouvais pénétrer l'eût détachée d'elle-même. — Eh quoi! souffre-t-elle aussi? — me demandai-je.

La vue de la tristesse de Louise me fit mal. Je retournai à la fenêtre. — Je ne puis même pas lui offrir de consolations! — Au bout d'une heure, je voulus la voir encore. Elle était toujours dans la même attitude. — Serait-ce qu'une autre cause?... Triple fou! — m'écriai-je. Et je me détournai pour comprimer des deux mains mon cœur qui se déchirait.

Je ne sais combien de temps je demeurai étendu sur mon lit, les jambes pendantes; mais, quand je revins à moi, un silence profond planait sur la ville. Je me levai. Je jetai un regard vers le port, hérissé de mâts et comme embrouillé de cordages. Toutes les lumières étaient éteintes. Seuls, à l'autre bord de la rade, les feux du cap de la Hève scintillaient, tournés de mon côté, comme deux yeux. Devant moi, — immense nappe noire, — la mer se soulevait lentement et s'étendait sur le sable. Le ciel sombre et sans étoiles se confondait avec elle, et le croissant de la lune, à demi renversé sur le flanc d'un nuage, semblait un vaisseau d'argent échoué au bord d'un lac bleu. La lueur douteuse et vague de l'astre éclairait seule les tristes ténèbres. Un bruit sourd, étouffé, se dégageait du double mouvement des eaux, coupé parfois par le grincement criard

du câble sur la poulie d'une barque, ou le clapotement des lames qui lavaient les dalles du quai.

En me retournant, j'aperçus le faible rayon de lumière qui jaillissait de la muraille et se jouait capricieusement à travers l'ombre de ma chambre, et, regardant, je vis que Louise était couchée et dormait. Il y a une douceur étrange dans le sommeil de la femme qu'on aime.

J'allai bientôt m'accouder à l'autre fenêtre, celle qui donnait sur la cour de l'hôtel.

Mais là aussi tout était silencieux. Devant moi, de l'autre côté de la ruelle, montait la falaise grise, en arrière de quelques maisons de pêcheurs. Pas une lumière non plus de ce côté. Tout en bas, dans l'ombre la plus épaisse de la cour, je ne distinguais qu'une sorte de litière de paille, avec des fagots empilés sous un hangar, la porte d'une remise entr'ouverte, des vitres éteintes et sales; un ensemble vague et triste, abandonné.

II

Le bruit d'une porte qu'on ouvrait doucement me fit soudain tressaillir. Un homme s'avança dans la cour, tenant un flambeau dont il abritait la lumière avec la main. C'était un domestique de l'hôtel. Il regarda d'abord autour de lui, puis il entra dans la remise, puis il revint sur ses pas, posa son flambeau sur l'appui d'une fenêtre du rez-de-chaussée, presque au-dessous de moi, et s'avança vers le fond de la cour. Bientôt, appuyé au mur, les bras croisés, il attendit, immobile.

Au bout de quelques minutes, un faible coup frappé à la petite porte de la ruelle monta jusqu'à mon oreille. L'homme alors ouvrit la porte, une femme entra, et ils se mirent à parler tous deux à voix basse, avec une certaine animation. L'homme priait, la femme se défendait. Il lui

prenait les mains, la taille, et cherchait à l'attirer vers la maison, mais elle résistait. Enfin, elle fit semblant de se retirer, l'homme la suivit et leur débat recommença sous la porte.

Je le vis indiquer du geste la remise, mais la femme secoua la tête et s'avança dans la ruelle, comme pour s'en aller. Cependant, s'arrêtant et se tournant à demi, elle lui fit encore un signe par-dessus le mur. Il hésita un peu, puis il jeta un long regard sur la maison endormie. Enfin, il referma la porte et suivit la femme. J'entendis leurs pas s'éloigner dans la ruelle, et tout retomba dans le silence. — Voilà, — me dis-je, — un homme heureux.

III

Soudain une lueur s'alluma dans l'ombre, et, en me penchant, je vis une chose qui me cloua en place, pétrifié. Le flambeau déposé sur l'appui de la fenêtre du hangar avait mis le feu à quelques brins de paille qui pendaient du grenier placé au-dessus et flottaient au vent. La paille s'alluma en petillant, se tordit en l'air, et la cour disparut de nouveau dans les ténèbres. Mais, en me penchant davantage, je vis qu'une ligne ardente se découpait sous le toit du grenier, comme si la paille entassée à l'intérieur eût brûlé sourdement, le feu manquant d'air et d'espace pour flamber.

Mon premier mouvement fut de me précipiter dans la cour en me pendant par les mains à l'appui de la fenêtre. Je ne sais quelle force suprême

me retint. La réflexion vint tout de suite, comme un choc, m'arrachant un cri de surprise : — Pourquoi m'opposer au hasard qui allume cet incendie ?

Tout cela n'était encore qu'un débat anxieux de l'esprit. En moins d'une minute, la fumée se déroula au bord des tuiles et rampa sur le toit du grenier ; puis la flamme se glissa à sa suite, rouge et mordant les poutres.

— Je ne ferai rien pour arrêter ce feu ! — m'écriai-je. Et j'enjambais déjà la rampe, — mes actes donnant un démenti à mes paroles, — lorsqu'une colonne de flamme troua le toit du hangar et jaillit jusqu'à ma face, me rejetant dans ma chambre.

Il était trop tard ! Le hangar, le grenier, la paille, les fagots, tout cela ne faisait déjà plus qu'une masse ardente lançant tout droit des petillements et des étincelles. C'était une chose horrible que d'assister à cet incendie, qui poussait ses ravages dans le silence. Soudain, une chaude bouffée de vent souleva les vagues de l'atmosphère, et coucha les flammes vers la maison.

— C'est donc alors que Dieu l'a résolu ! — dis-je avec stupeur. — Mourir ensemble ! Il m'accorde cette joie ! — Et, dans une émotion extraordinaire, j'arpentais ma chambre, serrant mes deux mains sur ma bouche pour m'empêcher de crier. Tout à coup je me précipitai à la fenêtre. L'incendie couvait déjà sous nos pieds, dévorant les salles désertes du rez-de-chaussée, vers la droite. En même temps l'horloge de la ville sonna un coup. — La première heure sera la dernière ! — Et la flamme montait toujours en silence, secouée alors par le vent comme les ramures d'un chêne.

Mais la pensée de Louise, de Louise vivante et condamnée à cette mort affreuse, m'assaillit enfin. Je me jetai à deux genoux contre la muraille, et, plaquant mes deux bras sur elle, je vis avec horreur qu'elle dormait toujours. Une veilleuse placée près d'elle l'éclairait. Son bras droit, jeté négligemment en arrière, soutenait sa tête charmante tournée de mon côté, les yeux clos, noyés dans les boucles de ses cheveux d'or. Son bras gauche, nu jusqu'à l'épaule, pendait au bord du lit, et le revers de sa main touchait la terre. L'une de ses jambes était repliée, l'autre

étendue au bout du lit. Les doigts de son pied passaient sous le drap. La fumée filant entre les planches du parquet s'enroulait en spirales autour des meubles, et arrêtée en l'air, au plafond, elle environnait la jeune fille comme un nuage d'apothéose. — Encore une seconde ! — murmurai-je en m'affaissant sur les genoux, — et pour nous, tout sera fini !

IV

En ce moment un cri terrible, désespéré, surhumain, fendit l'air à côté de moi. C'était Louise qui l'avait poussé. Et je l'entendis se jeter à terre. Une longue clameur lui répondit, jaillissant de la rue et des profondeurs de la maison. Et les pas se croisèrent, ébranlant les planchers; les vitres volèrent en éclats ; les portes s'ouvrirent avec fracas. — Au secours! au feu! criait-on. — Sauvez-moi! — cria Louise.

Oh ! alors, l'homme reparut dans le fou. Je voulus arracher la jeune fille que j'adorais à cette mort. Me dressant sur les pieds, j'enlevai la couverture de mon lit, je me précipitai dans le couloir, et, de l'épaule, j'enfonçai la porte de Louise ; mais elle n'était plus dans sa chambre. Entrant dans la chambre voisine, je la vis étendue sur le sein de sa mère, évanouie à terre, et

je la saisis, nue, dans mes bras. — Par pitié, sauvez-la! — me dit-elle; mais je ne l'écoutai pas. Je l'enveloppai comme un enfant dans la couverture, je la soulevai comme une plume, quoiqu'elle fût grande et qu'elle se débattît, et je m'élançai dans le corridor. Une force extraordinaire m'animait. Je m'avançais au hasard dans les flots de fumée, les pieds brûlés par le parquet en charbon, et, marchant vers l'escalier, je sentais le cœur de la jeune fille épouvantée se gonfler sur mon cœur, sa joue comprimer la mienne, ses cheveux ruisseler sur ma face, et ses flancs palpiter entre mes bras. — Ma mère! ma mère! — disait-elle. — Je t'adore! — répondait mon âme. Et, comprenant alors la chance inespérée qui m'arrivait, je riais en pleurant. C'était horrible!

Enfin, je vis que je la sauverais. Une foule exaspérée, demi-nue, courait à travers l'escalier, vers la porte de la rue encombrée de monde. — Place! — criais-je à me rompre la poitrine; et, les jarrets ployés, les épaules en avant, enveloppant de tout mon corps la délicate jeune fille, l'inondant de regards de tendresse, de soupirs et de larmes, je piétinais les femmes évanouies, pendant qu'aux grondements de la flamme, aux

appels saccadés du tocsin, se mêlaient des imprécations de désespoir. Tout à coup, j'aperçus le jour de la rue, et je redoublai d'efforts. — Faites-moi place, ou je vous écrase! — criais-je à la foule ahurie qui tourbillonnait sur elle-même sans avancer. — Ma mère! ma mère! — disait Louise. Elle dégagea soudain ses deux bras nus jusqu'à l'épaule et, me les jetant au cou : — Par pitié, sauvez ma mère! — Oui, je la sauverai, — répondis-je, — ou je mourrai!

Disant cela, je mis le pied sur le seuil. Des milliers de mains, tendues de loin vers moi, semblaient me demander mon précieux fardeau, mais je le serrais de toutes mes forces, en sanglotant d'amour et de pitié, sur ma poitrine. Au milieu du large espace éclairé qui s'étendait jusqu'à la plage, je voyais osciller des têtes, et, en avant, Georget courait d'un groupe à l'autre, hors de lui, et Cabâss distribuant de l'or à des matelots, désignait du geste la fenêtre de la baronne, en s'écartant de la porte pour éviter les brandons de feu qui pleuvaient de toutes parts. Tous les deux, ils m'aperçurent en même temps, et, courant vers moi, ils voulurent m'arracher Louise; mais j'avais aperçu le comte de Grand-

mont à la tête d'une troupe d'hommes qui traînaient une échelle, et, l'appelant tout haut par son nom, je lui remis la jeune fille qui se débattait toujours, les bras tendus vers la maison en appelant sa mère.

Aussitôt que je me retrouvai libre, avec une promptitude de décision foudroyante, emplissant d'air pur mes poumons asphyxiés, je serrai mes deux poings devant moi et me lançai, tête baissée, dans la foule qui assiégeait la porte de l'hôtel. — Maintenant! c'est maintenant qu'il faut réussir! — me disais-je. Mais, il était trop tard; l'escalier croulait. Me rejetant alors dans la rue, je courus vers les hommes qui portaient l'échelle. — Par ici! — dis-je au premier en lui secouant l'épaule; — à cette fenêtre; il y a dans cette chambre une femme évanouie. — Non! non! pas là, — fit une voix. J'arrachai aussitôt l'échelle et l'appuyai au mur. Un mousse se présenta, armé d'une hache, et posa le pied sur le premier échelon. — Fais-moi place, — lui dis-je, — et je t'enrichis. — Au diable! — Laisse-moi monter, ou je te tue. — Êtes-vous fou? — Je lui sautai sur le dos, j'empoignai les montants de l'échelle, je le rejetai à terre d'un coup de pied dans la poitrine, et, en une seconde, je fus en

haut. Les vitres jaillirent sous mes poings, j'enfonçai la fenêtre et descendis dans la chambre. Elle était toute pleine de fumée : j'ouvris la porte pour respirer et voir, mais un tourbillon de flammes, attiré par le courant d'air, me renversa. Me relevant aussitôt, je gagnai le pied du lit à tâtons, saisis à terre dans mes bras la baronne mourante, et me relevai enfin tout droit devant la fenêtre. Un hourra formidable m'accueillit. Poussant mon lourd fardeau sur mon épaule, le soutenant d'une main, de l'autre cramponné à la rampe, j'enjambai la rampe et posai enfin mes deux pieds vacillants sur l'échelon. Au-dessous de moi, — comme je me retournais en descendant lentement les degrés de l'échelle pliante, — je voyais rouler la foule jusqu'à la mer éclairée au loin. Toutes les têtes étaient tendues de mon côté; toutes les mains battaient comme pour un triomphe, et, de toutes les poitrines, partaient des cris. Une exaltation qui contenait un espoir immense m'enflait le cœur pendant que je regardais ainsi, en descendant, ce monde de têtes anxieuses. Trébuchant et les reins ployés sous le poids, ayant fait tout ce que j'avais voulu faire, j'étais Dieu! mais, à six pieds du sol, je redevins homme; l'échelle cassa et je

tombai, me luxant l'épaule, en amortissant la chute de la femme que je portais.

A partir de ce moment, je ne sais plus ce qui se passa; on releva la femme, et je m'évanouis.

V

Quand je revins à moi, à l'aube, je me trouvai couché dans une chambre inconnue. Un homme de cinquante ans environ, — qui n'était autre que le médecin de Trouville, — m'entourait l'épaule d'un bandage, et ce fut la douleur du pansement qui me rappela à la vie. Je le regardai d'abord sans rien comprendre à ce qu'il faisait. Il était un peu replet, de petite taille, à demi voûté, avec une face vermeille presque juvénile, un front lisse et découvert, des tempes larges où pendaient des cheveux tout blancs, une grande bouche à lèvres closes, et des yeux verts, très-clairs et très-perçants. Une expression de pénétration singulière, mêlée de rudesse, animait son visage, et ses mains de femme me touchaient avec une adresse exquise.

Ne craignez rien, — fit-il d'une voix flûtée en

me regardant dans les yeux pendant qu'il déposait mon bras endolori sous la couverture : — vous n'êtes pas dangereusement blessé. Souffrez-vous ? — ajouta-t-il en me tâtant le pouls et me regardant toujours avec attention de son œil fixe.

— Oui, un peu ; mon épaule me pèse et il me semble que j'ai la tête en feu.

Le docteur me fit remarquer que j'avais eu la barbe et les cheveux brûlés. — Personne, — lui demandai-je, — personne n'a perdu la vie, n'est-ce pas ?

— Non, personne.

— Mon Dieu ! — me dis-je en secret, — vous m'avez plus donné de félicité en une heure que vous ne m'avez fait souffrir en trente ans. — Et je répandis des larmes.

—Pourquoi pleurez-vous ?— reprit doucement le docteur. — Votre pensée se reporte-t-elle sur les personnes absentes que vous aimez ?

—Oui,— répondis-je le cœur serré, et, en me retournant, je murmurais : — Oh Louise ! c'est maintenant que tu es mienne !

— Je n'ai pas voulu, — continua le docteur, — qu'on vous dérangeât aujourd'hui. Vous êtes

ici chez moi, c'est-à-dire chez vous, et vous m'appartenez jusqu'à parfaite guérison. — Puis il m'apprit que trois personnes, depuis le matin, avaient vivement insisté pour me voir : Georget, Cabâss et le comte de Grandmont.

Le cœur me battait, entendant cela, mais le docteur parlait toujours : — J'ai obtenu des deux premiers de ces messieurs qu'ils attendissent à demain pour vous féliciter.

— Mais, — interrompis-je, oppressé, — le comte reviendra-t-il ?

— Oui, aujourd'hui à midi.

VI

Je fus très agité jusqu'à midi. La fièvre me prit. Heureusement le docteur, croyant que je dormais, ne m'approcha pas une seule fois. Enfin j'entendis un bruit de pas de l'autre côté de ma porte, et je distinguai bientôt des paroles. — Il va aussi bien que possible, — disait le docteur. — Dieu soit loué! — répondit une voix grave, d'un ton pénétré. — Je m'appuyai alors tant bien que mal sur le coude, et j'entendis la porte s'ouvrir, avec une émotion que j'avais peine à maîtriser.

Le comte s'avança rapidement vers mon lit. Il me prit la main et la tint longtemps dans les siennes, sans mot dire. Les yeux sur les siens, j'attendais, anxieux. Enfin : — Monsieur, je vous dois la vie des deux êtres que j'aime le plus au monde. Malheureusement je ne puis vous expri-

mer ma reconnaissance par des paroles, ni vous la prouver, dès aujourd'hui, par des services. Cependant, si jamais vous avez besoin du dévouement absolu d'un frère, je vous supplie de compter sur le comte de Grandmont. Daignez-vous accepter mon amitié ? — ajouta-il d'un ton affectueux.

— Je serai fier de l'obtenir, — répondis-je.

— Je n'ai jamais aimé à demi, — continua-t-il. — A vous donc pour la vie, moi et les miens ! — Et comme je voulais m'écrier, il se tourna vers mon hôte : — Docteur, je ne vous ai pas dit que ma belle-sœur et ma nièce sont en ce moment chez-vous. Elles tiennent à exprimer elles-mêmes et aujourd'hui même leur reconnaissance à leur sauveur. J'espère, monsieur, — me dit-il, — que vous daignerez leur accorder cette grâce ?

Je me sentais pâlir ; je voulus parler ; je fis un geste et je m'évanouis.

VII

Quand je revins à moi, la baronne, assise au pied de mon lit, essuyait ses yeux. Le comte, immobile et très-sérieux, était debout au fond de la chambre. Je me tournai à demi, et alors je sentis une main tiède dans ma main, et des pleurs tombaient sur elle. Un flot de vie m'inonda le cœur. Je regardai. C'était Louise! à genoux, plus belle, plus touchante que je ne la vis jamais. — Bonté de Dieu! — murmurai-je, — c'en est trop! — Et je me détournai pour cacher mes pleurs.

Tout le monde m'entoura. Tous les yeux étaient plongés dans les miens, toutes les mains serraient avec effusion la mienne. Nul de nous ne trouvait un mot, mais les actions de grâces s'exhalaient de nos soupirs. Le docteur, se tenant un peu à l'écart, nous regardait en silence.

VIII

Nous nous retrouvâmes plus tard à peu près calmes. Écrasé par tant d'émotions, je pus sommeiller pendant une heure. En m'éveillant, je les revis tous autour de moi. Le comte écrivait des lettres sur une table, auprès de la fenêtre. Le docteur allait et venait par la chambre, sur la pointe des pieds. Les deux femmes enfin, dans les bras l'une de l'autre, étaient assises et appuyées au pied du lit. Les yeux à demi ouverts, je contemplai longtemps à travers mes cils, ce groupe gracieux de la mère et de la fille. Enfin, à un mouvement que je fis, le docteur s'approcha : — Je me sens beaucoup mieux, — lui dis-je. On m'entoura de nouveau, et la baronne releva ma tête sur mes oreillers; elle avait déjà pour moi des soins maternels ! Nous pûmes tous bientôt exprimer les sentiments qui nous agitaient.

Le comte, scellant ses lettres, disait en riant : — Il est encore heureux que nos bagages aient été portés aux messageries à l'avance! — Et, se tournant de mon côté, il ajouta : — Ma belle-sœur devait retourner à Paris aujourd'hui, mais les événements de la dernière nuit retarderont son départ. J'ai loué, ce matin, une maison ici près. Nous ne quitterons Trouville qu'après votre entière guérison.

— Eh! quoi, madame, — interrompis-je, — vous voulez .... — Mais elle me coupa la parole d'un geste :

— C'est un devoir bien doux pour nous tous de remplacer auprès de vous en ce moment votre famille absente.

— Hélas! madame, je n'ai plus de famille.

— Alors, ce sera toute la vie que nous vous en tiendrons lieu, si toutefois, — ajouta-t-elle, — vous voulez bien accorder cette faveur à des femmes qui vous doivent tant.

— Je suis plus que payé maintenant, — répondis-je.

Le docteur fit observer que j'avais besoin de repos. Chacun se leva pour sortir. Je ne voyais que

Louise. Elle s'inclina d'abord en passant devant mon lit, pendant que son oncle et sa mère, précédés par le docteur, s'avançaient vers la porte; puis, comme si un combat se fût livré en elle, elle s'arrêta, revint vers moi en rougissant, et, timidement, me prit la main. Elle dut sentir alors combien j'étais ému. — Vous avez sauvé ma mère, — me dit-elle. Ici nos mains se serrèrent avec effusion. — J'aurai pour vous l'affection d'une sœur. — Je vis que nous étions seuls dans la chambre. — Voulez-vous m'aimer comme un frère? — Mes lèvres cherchèrent sa main et y imprimèrent un long baiser. — Je vous aimerai comme mon enfant, — répondis-je.

— En effet, — dit-elle, rêveuse, — c'est à vous que je dois la vie.

IX

Le troisième jour après l'incendie, j'étais déjà sur pied, portant mon bras en écharpe, un peu faible encore, mais en état de sortir. Il avait été convenu que je continuerais à demeurer chez le docteur, et que je prendrais mes repas avec mes nouveaux amis. Le comte avait loué une maison assez singulière, construite à la chinoise, avec des clochetons et des auvents en bois peint, située au pied de la falaise, en dehors de la ville, et dont le jardin n'était séparé de celui du docteur que par une haie de tamaris. Après avoir décidé que sa famille et lui attendraient ma guérison à Trouville, M. de Grandmont s'y installait maintenant, et, trouvant sa maison commode, content de sa santé, grâce aux bains qu'il prenait chaque jour, il faisait venir de Paris ses chevaux et ses domestiques, sans consulter per-

sonne, selon son habitude, et ce n'était certes pas moi qui m'en plaignais.

Assis dans un fauteuil auprès de ma fenêtre, j'écartais de temps à autre le rideau de vitrage du bout des doigts, pour regarder, par-dessus la haie, Louise qui se promenait dans le jardin avec sa mère. Tout à coup le comte parut sur le seuil tenant Cabâss sous le bras, et cela me fit pâlir. Les deux hommes s'avancèrent vers les femmes; ils échangèrent quelques paroles, et je vis enfin Cabâss prendre congé d'elles. La baronne, comme toujours, se montra pleine d'urbanité, mais Louise me sembla presque hautaine et cérémonieuse. Je me demandais encore si je l'avais bien observée, lorsque j'entendis des voix sur la plage, au pied de la maison du docteur. Alors, entr'ouvrant celle de mes fenêtres qui donnait sur la rade, je reconnus la voix du comte. Il accompagnait le Genévois. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et dit tout haut à Cabâss : — Ainsi donc, c'est convenu. Vous reviendrez ici dans six semaines, et rapportez-vous-en à moi.

X

Ces paroles, me rappelant aussitôt les événements qui avaient précédé l'incendie, réveillèrent mon ancienne tristesse. Heureusement, Georget, qui s'attachait à moi maintenant comme mon ombre, vint m'apporter quelques consolations. Il entra tout rayonnant dans ma chambre, et, sans me regarder : — J'apporte de bonnes nouvelles ! — s'écria-t-il. Puis, déposant sa canne et son chapeau sur une table, il se mit à marcher, les deux mains dans les poches de sa veste, cambré sur ses hanches comme un coq de combat : — Je savais bien, — dit-il tout à coup, — que je finirais par le confesser ! Quelle idée ! — ajouta-t-il en se plantant devant moi, — quelle idée lumineuse j'ai eue de profiter de l'incendie pour me lier avec Cabâss ! Maintenant, nous sommes comme les deux doigts de la main. Je lui ai offert mes services ; il m'a pris pour confident ; et, pendant

qu'il va se promener sur les côtes de la Manche, je vais me mettre à le trahir de mon mieux. Qu'en dites-vous, Daniel?

— Êtes-vous devenu fou? — lui demandai-je, sans comprendre grand'chose à tout ce qu'il débitait.

— Pas précisément, — répondit Georget en se calmant enfin et s'asseyant à mon côté. Alors, interrogé par moi, il m'apprit bien des détails que j'ignorais encore. Cabâss, accepté par le comte, consentait, par convenance, à s'éloigner de Trouville pour attendre la décision de Louise. La baronne avait déclaré qu'elle laisserait sa fille maîtresse d'elle-même. Louise était impassible et ne laissait rien percer de ses sentiments sur son visage; mais Georget affirmait qu'en demandant un délai, elle voulait simplement donner une preuve de déférence à son oncle. — Ce n'est pas lui qui m'a dit cela, comme bien vous pensez! — reprit-il, — mais j'ai tout deviné en allant quatre fois par jour m'informer des nouvelles de nos incendiées?

Je ne répondais rien, il continua : — Ce qu'il y a de plus curieux dans toute cette affaire, c'est

que le comte qui, autrefois, se trouvant mal logé et mal servi à l'hôtel, tourmentait sa belle-sœur comme un enfant pour retourner à Paris, ne veut plus entendre parler maintenant de quitter Trouville. Il déclare qu'il ne s'y est jamais autant amusé et si bien porté. Je le crois bien. Figurez-vous qu'il a loué une petite maison dans une ruelle, sur le port, et que hier soir il y a installé la belle Armande, cette danseuse enlevée par lui l'hiver dernier à l'un de ses amis intimes, et à qui, depuis six mois, il a déjà fait faire tant de chemin. Elle lui est arrivée par le bateau avec sa bonne. J'ai tout vu, par hasard, en flânant sur le quai. A-t-on idée d'une chose pareille! — s'écria Georget en croisant ses bras sur sa poitrine ; puis il se mit à rire, et, malgré moi, je ne pus m'empêcher de l'imiter du bout des lèvres.

Cependant, mécontent de l'ardeur de Georget, je rêvais à part moi, n'osant l'interroger sur le motif qui le poussait à agir, de peur de recevoir de lui une confession qui m'eût embarrassé, lorsque, écartant les deux jambes et posant ses mains sur ses genoux en levant les coudes, il me dit : — Voyons, Daniel, pas plus que moi vous n'aimez Cabâss. Eh bien ! maintenant qu'il

va partir et que vous êtes devenu le commensal de la famille de Grandmont, voulez-vous, dans l'intérêt général, miner à nous deux les ouvrages de l'ennemi commun ?

Je levai les épaules en rougissant. — Vous êtes un enfant, Georget, et vous vous mêlez trop légèrement des affaires des autres. Je ne vous imiterai pas.

Il voulut insister; mais Cabâss entra chez moi, et sa vue lui coupa la parole. C'était la seconde fois depuis l'incendie que le Genévois me venait voir, et je le reçus avec une politesse cérémonieuse qui n'était pas exempte de hauteur. Il venait prendre congé de moi, et peut-être, si je lui en avais fourni l'occasion, me faire part de ses espérances; mais je ne voulais rien de cela, et je maintins la conversation dans les généralités. Au bout d'un quart d'heure il se leva : — Je dois revenir à Trouville dans six semaines, — me dit-il en souriant d'un air gauche; — aurai-je encore le plaisir de vous y voir ?

— C'est probable, monsieur, — répondis-je; et je me tins à distance, pour ne pas lui donner la main.

Comme il descendait l'escalier, Georget, prenant un air câlin, voulut encore revenir sur ses projets de complot; mais je lui déclarai nettement que je n'agirais jamais en arrière contre personne. — Au moins me promettez-vous de rester neutre? — dit-il assez sérieusement. Je tremblais de voir la confession arriver à la suite de ma réponse. — Oui, — répondis-je, — mais ne me parlez plus de cela.

Quand Georget fut parti, je levai la main en l'air pour attester le ciel. Il me semblait honteux, à moi, de profiter de la haine de mes rivaux.

XI

En peu de temps je me trouvai aussi intime avec mes nouveaux amis, que si je les avais connus dès mon enfance. L'étrange maison que le comte avait louée, — bien qu'elle fût d'un goût douteux, — était grande et commode. Un jardin d'un arpent l'environnait, présentant des allées sablées qui circulaient autour de massifs de fleurs et d'arbustes. Les dahlias, les géraniums, et surtout de belles touffes de roses trémières, s'entassaient dans ces massifs; et, en avant, du côté du nord, un talus de planches goudronnées, au milieu duquel descendait un escalier de cinq marches, séparait le jardin de la plage. Là nous passions nos journées ensemble sous un kiosque, nous réfugiant dans le salon d'été quand la chaleur était trop forte. Jamais aucun de nous ne semblait s'ennuyer. Le comte, dont je ne partageais ni les idées ni les

goûts, trouvait toujours cependant, avec un tact inouï, des sujets de conversation qui rapprochaient nos esprits. Il nous laissait, à Louise et à moi, une grande liberté, — ce dont je ne m'étonnais guère, — parce que ma qualité d'homme marié, à mon sens, devait lui sembler une excuse suffisante. Le seul d'entre nous qui allât encore au *Salon*, il nous en rapportait les nouvelles et les médisances qu'il savait embellir de toutes sortes d'agréments de son invention. A l'égard de Louise, il avait adopté le rôle de railleur aimable; mais, le plus souvent, il se tenait avec elle sur le pied d'une réserve presque paternelle, soit qu'il attendît un moment opportun pour l'entretenir de ses projets de mariage, soit qu'il comptât qu'elle l'en entretiendrait elle-même un jour. Georget, qui nous venait voir un peu plus fréquemment que je ne le désirais, était, avec la baronne, la victime la plus habituelle de ses railleries, et je dois avouer qu'il ne ménageait guère le docteur ni moi-même. Mais il savait railler avec tant de grâce, que je n'essayais jamais de lui répondre, captivé que j'étais par l'indicible aplomb à l'aide duquel il parvenait presque toujours à faire passer les plus renversants paradoxes.

Il se raillait parfois lui-même avec une étourdissante gaieté. Le matin, au retour de son bain, pendant que son valet de chambre le coiffait, l'épilait et lui faisait la barbe, — n'étant plus gêné par la présence des femmes et se sentant bien en verve, — il nous débitait souvent les plus étranges axiomes, dans le seul but de nous mettre en colère. Un jour, entre autres, que le docteur avait oublié sa montre et craignait de s'attarder à causer, le comte dirigea soudain la conversation sur le sentiment et sur les femmes : — Je n'ai jamais voulu le confesser à personne, — nous dit-il, — mais je vous avouerai que ce qui m'a guéri de bonne heure du travers de pourchasser les femmes mariées, c'est leur ennuyeuse hypocrisie. Le sentiment le plus éthéré est l'immuable prétexte de leurs écarts; eh bien ! je suis convaincu que le sentiment n'entre presque pour rien dans les motifs qui les font agir. Les cinq sixièmes des femmes mariées qui prennent des amants sont des désœuvrées; les hommes n'osent pas l'avouer, mais tous le soupçonnent. Après cela, nous ne valons pas mieux qu'elles. Le même besoin de distraction nous pousse, et beaucoup d'amour-propre nous anime. Quant aux hommes qui

s'amusent à jouer au sentiment, et il y en a, j'avoue que je ne les comprends guère, à moins que ce ne soit pour s'épargner des fatigues?...

— L'amour, cependant.... — dit Georget.

— L'amour, — interrompit le comte de sa voix aigrelette, en débarrassant sa tête des mains de son valet de chambre, — n'existe plus que dans les livres. C'est un mot qui ne représente rien pour nous autres, aujourd'hui. Personne n'aime! — et, comme Georget voulait s'écrier : — Ne me parlez pas d'un amour qui est limité et qui calcule! — et, rencontrant mon regard fixe arrêté sur lui pour l'approuver, il en tira sans doute une idée nouvelle qu'il allait exprimer, lorsque le docteur lui coupa la parole.

— Je suis presque de votre avis, — dit-il; — cependant, je connais une preuve d'amour qu'un homme peut toujours donner à une femme quand elle est libre : c'est de l'épouser.

Le comte se mit à rire :

— Les femmes pensent comme le docteur, qui est tout plein de pénétration. Aussi, malgré leur perfidie, conservent-elles toujours, en même temps, un certain fond de reconnaissance et de

mésestime pour l'homme qui leur a donné cette preuve absurde.

— Je vois, — observa le docteur, — que vous ne méprisez les femmes qu'à demi.

— Moi ? cher voisin,—dit le comte,— mais je ne les méprise pas du tout. Je les admire fort, au contraire. Les finesses de leur esprit, les restrictions de leur cœur, les étonnants préjugés de leur imagination en font, pour moi, des êtres à part, très-dignes de curiosité. Ces pauvres et charmantes créatures ne font presque jamais le mal sciemment, c'est toujours le bien qu'elles croient faire. Pour nous plaire, elles sont obligées de feindre une vertu à laquelle nous ne croyons pas, mais elles nous font une mortelle injure si elles tournent cette vertu contre nos désirs. Ce que nous voulons, ce n'est point qu'elles soient chastes, c'est qu'elles le soient pour tout le monde, excepté pour nous. Pécher avec un autre est un crime, pécher avec nous, c'est faire son salut. Maintenant, comment voulez-vous qu'elles se reconnaissent dans le dédale des contradictions de notre morale ? Les hommes sont tous hypocrites, oppressifs et grossiers.

— Il y a dans vos paroles une bien sanglante critique des mœurs du siècle, — dit Georget.

— Eh ! non, mon candide ami, — fit le comte

en riant, se levant de son tabouret et renvoyant son domestique. Après cela, comme il était toujours fatigué, il alla s'étendre sur un canapé, les bras ouverts et le pied posé sur un pouff. — Je ne suis pas encore assez vieux, — dit-il en disposant un coussin sous sa tête, — pour immoler le présent au passé.

— Alors concluez.

— Eh bien! je conclus pour vous plaire : L'homme raisonnable ne doit s'étonner de rien, ne blâmer rien et ne répudier aucun plaisir. Seulement, il doit être ménager de ses plaisirs et se retenir à toutes mains pour les faire durer. On ne vit qu'une fois, après tout!

Le docteur et moi, nous nous regardâmes. Les profonds calculs de ce matérialisme nous confondaient tous les deux. Le comte cependant, qui semblait mettre de la malice à nous étonner, nous dit alors, en regardant voler les mouches :— Je vous parlais tout à l'heure des étonnantes restrictions du cœur des femmes. Je vais vous en citer des exemples. J'ai beaucoup connu autrefois une charmante blonde qui, tout en causant enfants et dépenses avec son mari, s'efforçait de rêver tout bas à son amant,—non pas tant pour pouvoir supporter

les banalités d'une conversation qui, autrement, lui eût paru bien fade,— que pour se condamner elle-même à la vertu du souvenir. Cette même femme, tout en embrassant son amant, s'attendrissait parfois à l'idée de son mari. Ne trouvez-vous pas dans ce fait une conscience bien grande? Jamais elle n'ouvrait la porte de sa chambre à son mari la veille du jour où elle devait rencontrer son amant. Est-ce calcul? — lui dis-je bêtement un jour.— Non, c'est délicatesse, — répondit-elle. Toute la femme est dans ce mot, croyez-le. Son amant, — ajouta le comte, — était mon ami, mettez que c'était moi-même. Une seule fois elle m'avoua qu'elle n'avait pas pu prendre sur elle de renvoyer son mari de son lit. Je lui demandai pour quelle raison. Comme elle avait l'esprit trop élevé pour mentir, elle me dit que ce soir-là son feu s'était éteint et qu'elle avait les pieds glacés. Pour en finir avec elle, nous fûmes surpris par le mari. Elle comptait, m'apprit-elle un peu plus tard, qu'il allait la renvoyer à sa mère, mais il n'en fit rien et ferma les yeux, étant sage et tenant, du reste, toute sa fortune de sa femme. — Vous êtes-vous donc à dessein laissé surprendre? — lui dis-je, confondu de son aveu. — Oui, — répondit-elle, — je voulais vivre avec

vous, librement. — Et vous n'avez pas reculé, — m'écriai-je, — devant la possibilité d'un duel entre nous ? — Oh ! je savais bien, — fit-elle en relevant la tête, — que vous étiez trop gentilhomme pour le tuer. — Très-bien ; mais lui, qui n'est pas gentilhomme et qui n'avait aucune raison pour m'épargner ? — Ne pouviez-vous exposer votre vie pour moi ? — dit-elle avec noblesse. Je la quittai sur ce mot, et depuis je ne la revis plus.

— Maintenant, docteur, — ajouta le comte en riant aux éclats et se levant pour prendre sur la cheminée une riche montre entourée de rubis, pendant que Georget ouvrait des yeux énormes, — je dois vous prévenir que vous êtes d'une heure en retard. Vos malades vont vous gronder. »

XII

Tels étaient habituellement les discours du comte. Ses maximes m'eussent révolté dans la bouche de tout autre, mais en passant par ses lèvres, elles se glaçaient sous un vernis de bon ton qui les rendait presque acceptables. Que n'aurais-je pas accepté d'ailleurs de l'homme qui tenait mon bonheur entre ses mains! Complaisant par amour! — qui m'eût dit cela dans ma jeunesse? — Je cherchais si bien à lui plaire, que j'excusais à haute voix tout ce qui me heurtait en lui. Du reste, il combattait parfois si rudement ses préceptes, que je ne savais comment le juger. Le docteur, dont l'esprit ne manquait pas de portée, affirmait que le propre de son caractère était la manie d'étonner les autres. Mais le docteur appréciait-il bien cet homme étrange? Malgré son humeur versatile, dès le premier jour le comte devint l'âme de nos réunions.

XIII

Sa belle-sœur, dans un autre sens, les animait également. C'était d'elle que venaient les soins affectueux, les prévenances maternelles. La grâce du cœur ne se donne pas; elle la possédait mieux que nous tous réunis. Le comte, qui n'épargnait personne, la prenait souvent à partie et ne laissait guère passer ses naïfs élans de tendresse. Mais il se sentait toujours désarmé par la faiblesse de son adversaire, et, à travers le sourire dont il accueillait ses moindres paroles, on pouvait voir percer un profond respect. De son côté cependant la baronne était pleine d'indulgence pour nous tous, et elle excusait aussi bien les attaques du comte que mes involontaires rêveries. Comme elle ne pouvait deviner une peine sans chercher à la consoler, sitôt qu'elle me voyait soucieux elle abandonnait sa gaieté remuante et

douce, et, avec une sollicitude qui, chez une autre femme, eût pu passer pour une indiscrétion, elle cherchait à calmer, quand nous étions seuls, les chagrins qu'elle me supposait. Convaincue, — grâce à Georget, — comme son beau-frère et tout le monde à Trouville, — que j'adorais encore en secret ma femme, tantôt elle m'engageait à pardonner, tantôt elle pleurait devant moi, en s'écriant qu'à mes maux il n'y avait nul remède. Je lui serrais alors les mains, me sentant pour elle l'affection et le respect du fils le plus tendre, et je l'assurais, mais en vain, que je ne regrettais rien du tout. Elle voulait absolument que je fusse malheureux, sans doute pour avoir le droit de me consoler, et j'acceptais alors ce rôle d'homme à plaindre que je ne pouvais répudier à d'autres égards.

XIV

Mais Louise, pour moi du moins, les surpassait tous les deux. Sans rien dire, elle exprimait les moindres sentiments de son cœur avec une ingénuité qu'on ne pouvait méconnaître, et il lui suffisait d'un regard pour peindre éloquemment ce que la parole des autres n'eût pu rendre. Je me sentais comme rajeuni en portant mes yeux sur la fraîcheur de son visage, et je tirais une allégresse tranquille de l'air de quiétude qui brillait toujours sur son front. Oubliant mes maux passés, les dangers de ma situation présente et les obstacles qui me séparaient d'elle, je m'abandonnais au plaisir de la voir librement tous les jours, et j'éprouvais souvent une paix, un contentement intérieur, une plénitude de satisfaction dont jusqu'alors, je n'avais jamais eu la moindre idée.

XV

Nos réunions quotidiennes tiraient une animation merveilleuse des caractères si différents de Louise, de la baronne et du comte de Grandmont. Lorsque Georget et le docteur les venaient égayer, l'un de ses naïvetés et de ses vanteries, l'autre de son esprit positif, mais plein de ressources et d'observations, les discussions les plus étranges s'élevaient parfois entre nous, et l'on entendait souvent des choses qui eussent fait frémir des imbéciles. Comme toutes les discussions possibles, elles ne servaient qu'à mettre en relief les côtés les plus originaux de nos caractères, et nous nous retirions toujours sans nous jamais rien céder, mais nous avions passé de douces heures à exercer nos esprits. Il me serait impossible de décrire une seule de ces scènes intéressantes dans lesquelles chacun rivalisait d'entrain

et de verve : le comte et le docteur mettant aux prises la moquerie et la raison, en déguisant tous deux les termes qui pouvaient blesser les oreilles des femmes; Georget riant de confiance ou beaucoup trop tard des mots qu'il ne saisissait pas au vol; Louise et moi ne cherchant absolument que le moyen de nous taire, sans que personne pût se douter de ce manége aussi calculé de ma part qu'innocent et spontané de la sienne; et la baronne, coupant court aux propositions les plus renversantes par une saillie du cœur qui matait immédiatement les plus brillants paradoxes. Le regard du comte alors était superbe à voir, autant que le geste du docteur et l'ébahissement de Georget ; et c'était à mon tour de sourire.

Parfois, lorsque sous l'influence de dispositions particulières, l'un de nous se laissait aller à quelque emportement de langage, c'était Louise qui le rappelait à lui-même, et elle se servait presque toujours d'un infaillible moyen pour atteindre son but. S'asseyant devant son piano, chef-d'œuvre d'Érard, — transporté récemment de Paris, — elle l'ouvrait sans mot dire, et couvrait les éclats de voix des accords les plus bruyants. Alors il fallait bien se taire, car les plus vieux

comprenaient soudain la leçon que leur donnait la plus jeune, et, tout bouillant encore de la lutte interrompue, les rivaux se regardaient en silence jusqu'à ce que l'un d'eux se mît à rire. Bientôt, laissant de côté les préoccupations de leur orgueil, et, charmés par le talent de la jeune fille, ils oubliaient tout pour l'entendre.

Il est vrai que Louise possédait un art infini pour tirer de l'instrument le plus froid et le moins chantant, de véritables trésors d'harmonie. Son goût parfait l'empêchait toujours de dévier vers ces œuvres brillantes et vides trop appréciées, et elle ne mettait pas d'amour-propre à vaincre les difficultés ennuyeuses de morceaux impossibles, mais elle se souciait avant tout de l'expression et de la netteté qu'enseignent les maîtres et sans lesquelles la meilleure musique n'est qu'un vain bruit. Elle n'était pas non plus absolue dans ses goûts, et, les doigts reposés par la tranquille exécution d'une sonate aussi touchante que méthodique, elle ne refusait pas de les faire courir à la poursuite d'une rapide valse allemande, — intermède facile qu'elle plaçait naturellement entre des sujets élevés, — non plus qu'à leur faire chanter quelque admirable partition d'opéra. En général, d'après la dispo-

sition momentanée de son esprit, elle choisissait une œuvre gracieuse ou sévère, et la traduisait avec un sentiment toujours vrai. Son jeu simple et naturel n'attirait jamais l'attention, et, en jouant, elle effaçait si bien sa personne, qu'on eût dit que l'instrument chantait seul, par un effort tout mécanique et cependant plein d'âme et de sens. Ce qu'elle savait mettre de charme et de quiétude dans le chant gracieux, lent et mesuré d'un andante ; de fougue, de puissance et d'énergie dans l'étincelant désordre d'un scherzzo ; de tristesse et de larmes dans la mélancolique plainte d'un nocturne, était véritablement inouï. Elle possédait ce grand art des nuances qui est presque tout dans l'art; elle appréciait la valeur des moindres oppositions et tirait d'elles des effets prodigieux. Souvent, alors qu'après avoir longuement modulé le voluptueux duo d'un opéra, elle redressait sa taille et tendait les deux mains pour faire sonner le clavier sous les frémissants accords d'une scène de colère ou de désespoir, transportés, nous nous levions tous, et le comte lui-même! car il y avait toute l'ampleur et toute l'énergie d'un orchestre et d'un chœur de cent voix dans les touches d'ivoire que frappaient ses doigts d'enfant, tandis que, la joue

en feu et l'œil humide, elle regardait droit devant elle, sans voir, et paraissant écouter une voix secrète qui lui emportait l'âme jusqu'au ciel.

Habituellement, c'était à la nuit faite que Louise nous donnait le concert. Des étrangers y assistaient parfois : les uns s'étant fait présenter à Trouville à la baronne, les autres la connaissant depuis longtemps. Alors, le comte fumant un cigare, se promenait lentement au bord de la haie de tamaris, dans le jardin ; Georget, assis devant la maison au milieu des femmes, montrant ses dents, faisait l'agréable, et le docteur causait tout bas dans un coin avec la baronne. Cependant, sur les degrés du portique,—éclairé par des lanternes chinoises qui pendaient pêle-mêle avec des festons de chèvrefeuille, — de nonchalantes jeunes filles à demi renversées sur des coussins, formaient comme une avalanche de chevelures, de belles étoffes, de bras nus et de têtes pensives. Pour moi, debout, appuyé au montant de la porte du salon grande ouverte, et cachée par les rideaux, j'admirais ce tableau charmant, si poétiquement composé. Les cimes de la falaise, circulant devant nous au-dessus des arbres, découpaient dans le ciel lumineux leur profil de velours noir ;

comme de rouges étincelles, les lampes s'allumaient dans toutes les maisons du bourg ; à droite, la mer sombre et bleuâtre exhalait en mourant sur le sable les adorables murmures de sa grande voix ; en même temps, les massifs de fleurs estompés par la brume semblaient flotter comme des voiles, et les arbres, froissant leurs feuillages, mêlaient de longs frémissements au bruit vague des grandes eaux. Tout était doux, voluptueux et recueilli dans l'air, sur la mer, et les roses lueurs qui filtraient à travers la fine étoffe des lanternes, se mêlaient délicieusement aux lueurs d'émeraudes jaillissant des touffes de plantes qui les enveloppaient. Reportant alors mes yeux sur le visage de Louise, j'écoutais avec ravissement les torrents d'harmonie qui ruisselaient de ses doigts agiles, et je savourais en même temps la douceur de la nuit tiède et tranquille, l'odeur des fleurs et des brises errantes, la jeunesse, l'amour, la vie enfin. Serrant mes bras sur ma poitrine, je sentais tout mon sang refluer à grands flots dans mes veines, mon cœur se dilater à outrance, jusqu'à se rompre, toutes mes idées s'éclaircir, s'ennoblir, grandir, et j'arrêtais sur la jeune fille des regards impérieux à force d'intensité. Mais elle, sans rien com-

prendre à ce qui se remuait en moi, à sa vue, rencontrant mes yeux, les accueillait de son jeune et frais sourire....

XVI

Souvent, le matin, nous sortions à cheval ensemble. Louise était craintive et ne semblait rien aimer de ce qui lui faisait quitter les habitudes passives de son sexe ; mais elle ne savait non plus refuser rien à ses amis, et le comte la pria si bien qu'elle se décida à le satisfaire. Comme il n'y avait que trois chevaux à la maison, Georget ne pouvait nous accompagner, mais il venait nous voir mettre en selle, et, le cœur gros, plein de prévenances pour moi, il m'assommait de protestations d'amitié, dans l'espoir injurieux que je ne me moquerais pas trop de lui, avec le comte, en arrière. Louise montait habituellement une poneyte d'Écosse noire et fine, à longue queue et à tous crins, qui marchait en levant haut les pieds et baissant la tête, de telle sorte que la jeune fille, de loin, balancée par le mou-

vement sur sa selle, se détachait toute seule dans la lumière. Elle portait un costume très-souple et négligé, qui rappelait vaguement l'indolent désordre de mise de la première jeunesse. Un col plat à demi-froissé dégageait bien son cou blond, sa gorge s'indiquait faiblement sous sa veste flottante de drap gris, des manchettes unies serraient ses poignets, et, le plus souvent, baissant sa main nue qui tenait les guides, elle laissait pendre l'autre, toute droite, dans les larges plis de sa jupe. Courant à son côté, sans plus penser à mon cheval qu'à moi-même, je ne me lassais pas de regarder les touffes de ses cheveux affaissés sur sa nuque, entourant sa tête souriante et jeune, autour de laquelle flottait son voile brun parmi les plumes de son chapeau de feutre. Elle, cependant, voyant que je la regardais, souriait un peu, de côté, et ses lèvres découvraient ses dents pendant qu'en rougissant elle baissait les yeux comme pour demander grâce. Je détournais la tête alors. Mais quand le comte, rassemblant ses guides et serrant les flancs de son cheval, partait tout à coup pour nous entraîner, me jetant devant la jument de Louise, et, de ma main droite faisant peser son mors sur ses barres, je retenais ma monture impatiente de toutes

mes forces ; et quelque temps, secoués tous deux sur nos selles, nous nous trouvions comme foulés l'un contre l'autre, à mon grand plaisir.

C'était toujours vers les jolis chemins qui rayonnent autour du hameau d'Hennequeville, en arrière de la falaise, que nous dirigions nos promenades. Tous ces chemins se ressemblent : ils sont très-caillouteux, encaissés de talus d'herbes élevées, sur lesquels des épines-vinettes, des houx verts, des ormailles, des aunes rabougris, des chênes nains et des saules croissent en haie, avec des pruneliers sauvages à leurs pieds, et des ronces à girandoles de fleurs roses pendant en chevelure. Ces haies, servant de clôture aux champs, s'entrelacent au-dessus de chaque talus et se joignent en l'air, à quinze pieds, arrondissant leurs arcades de verdure tout le long de la route qui monte, descend, serpente, et, de temps à autre, découvre au loin la mer couleur de cristal bleuâtre.

De chaque côté des haies, en dehors du chemin, les petites fermes normandes, à toits de chaume , aux murs gris décorés de poutrelles, s'enfouissent dans les clos, sous les vieux pommiers. Des barrières en planches ou des claies liées par un brin d'osier à quelque poteau, don-

nent entrée dans ces clos déserts. Des fleurs bleues qui ressemblent aux barbeaux des blés murs, poussent aux bords de ces haies charmantes; et l'odeur de ces plantes, mêlée à celle des étables, vous monte au cerveau.

Parfois le chemin assez large, sur lequel sont marquées profondément les traces de roues des charrettes, s'enflaque. On voit alors les longs sillons des roues pleins d'eau, luisant dans la boue noire, avec de larges empreintes de pieds des bestiaux. Parfois aussi, toute la route est occupée par une mare dormante qu'alimente le ruisseau qui coule au pied de la haie, à petit bruit. Mais quand le terrain se relève, le chemin redevient raboteux, et il est tout parsemé de petites pierres sur lesquelles tremble le pied des chevaux.

Comme il n'était pas possible de courir sur de telles routes, nous allions habituellement au pas et de front, et Louise se tenant entre son oncle et moi, soulevait parfois son voile pour rafraîchir son visage. Le comte, presque seul, parlait et nous faisait rire avec ses histoires étranges. Tous les deux nous l'écoutions avec plaisir; mais nous prenions plaisir aussi à entendre de loin, quand il se taisait, les rauques abois des chiens ou les cris véhéments des coqs déchirant le silence.

Nous montions cependant toujours, gravissant l'un après l'autre les derniers contre-forts de la falaise et tirant vers la droite pour gagner la forêt de Touques. Des sentiers de braconniers nous y conduisaient. Ils étaient très-étroits, rapides de pente et pleins d'herbes, chacun de cinq cents pas environ, avec un ruisseau courant tout droit dans les pierres, au milieu. Les talus qui les bordaient, très-hauts, moussus et très-feuillus, nous enfermaient comme dans un long corridor, à travers lequel bourdonnaient de grosses mouches et frémissaient les souffles du vent. Quand la lumière les éclairait de bout en bout, on eût dit une coulée de verdure, de feuillages, d'eaux vives et de soleil trouant l'épaisseur du bois. Nous nous y engagions à pas lents, l'un derrière l'autre, baissés sur l'arçon de nos selles pour éviter les branches, et nous aspirions à longs traits l'agréable fraîcheur qui s'exhalait de la terre moite sous les pas trébuchants de nos chevaux.

Mais à l'entrée de la forêt, les chevaux impatients, se plaçant en ligne, tournaient d'eux-mêmes à droite, vers Trouville, et, tirant la tête, cherchaient à nous forcer la main. Le comte, taquin d'habitude, se plaisait à les exciter avec un petit bruit des lèvres, et Louise lui adressait des

regards suppliants. Enfin nous partions au trot sur la large route ferrée que bordaient de vieux chênes, et c'était plaisir alors de voir les trois nobles bêtes déployer leurs membres et renifler l'air, pendant que le comte et moi, portés d'arrière en avant, retombions en même temps sur nos selles, et que Louise s'abandonnait, rendant la main, plus gracieuse dans les plis de sa jupe, dans les ondulations de son voile, dans le soulèvement de sa veste large, qu'un tourbillon de feuilles qui roule en spirales poussé par le vent.

Les routes de traverse alors, avec leurs barrières, défilaient à nos côtés comme les jantes d'une grande roue, et, en portant nos regards sous les feuillages immobiles, nous voyions les rayons du soleil descendre à travers les arbres et parsemer les fougères de la forêt d'étoiles de feu.

Quand la jument de Louise, excitée par la marche, portant les naseaux à terre, se défendait tout en courant, la jeune fille la contenait d'une main ferme et la forçait à piétiner dans ses crins; mais c'était en rougissant, comme si elle eût été gênée de montrer un signe de volonté, action peu féminine.

Une fois, le comte nous ayant devancés, la sangle de la jument noire, mal bouclée, laissa tour-

ner la selle de Louise. Elle fit un cri. J'étais tout près d'elle. Je lui jetai le bras droit à la taille, et l'attirant sur ma poitrine pendant que la jument détalait, je l'assis devant moi, toute frémissante. Elle me posa les mains sur les épaules et me regarda en souriant. Elle était toute pâle. Je la serrais toujours. Quand le comte revint à nous avec la jument, mes yeux se mouillaient de plaisir.

Depuis lors, nous ne montâmes plus à cheval.

XVII

Parfois le comte allant au *Salon*, — ou chez sa maîtresse, disait Georget, — et la baronne s'habillant dans sa chambre ou rendant des visites, on nous laissait seuls, Louise et moi, dans la petite salle d'été, tendue de toile perse. Alors un doux sentiment de gêne m'oppressait; mais Louise restait aussi naturelle et aussi libre d'esprit que si elle eût été devant sa mère. Sa familiarité avait quelque chose de candide, d'une séduction sans pareille. Il fallait qu'elle fût bien pure pour se montrer avec moi si affectueuse et si enjouée, quinze jours seulement après le jour où elle m'avait vu pour la première fois.

J'étais tellement heureux, que je me demandais si je n'avais pas changé d'âme! Et cependant, souvent encore, je me sentais triste, ou du moins sérieux. L'homme est ainsi fait, qu'il

s'irrite des peines réelles, et qu'il ne les surmonte que pour s'en créer de chimériques. Je me laissais doucement aller au cours de cette existence paisible, me délectant de ma chimère qui m'arrachait bien des soupirs. Parfois aussi, au souvenir de mon rival, j'éprouvais des accès de désespoir que je ne pouvais dominer. Je n'osais interroger Louise, ni la baronne, ni le comte. Je ne savais ce que la jeune fille répondrait aux ouvertures du millionnaire, et, quand je pensais qu'il allait sitôt revenir, je me prenais la tête à deux mains, et j'inventais des drames inouïs pour l'écarter. Louise, cependant, pénétrait ma tristesse à travers mon silence, mais elle n'osait aborder le sujet dans lequel, bien à tort! elle plaçait sa cause. Elle devenait alors également rêveuse et silencieuse, triste de sentir un secret entre nous, et, de temps à autre, sondant le terrain avec méfiance, elle effleurait le sujet délicat qui lui faisait peur, puis, tout à coup, rougissant de sa hardiesse, elle se dérobait et me parlait d'elle, croyant ainsi détourner mes tristes pensées!

XVIII

— Oui, tout est bien ainsi, — me dit-elle un jour. — Dieu s'est servi de cet incendie pour m'envoyer un ami qui me manquait. Jusqu'ici, j'ai dû garder pour moi bien des pensées que je ne pouvais confier à mon oncle ni à ma mère; je vous les confierai. Mon oncle raille toujours ce qu'il appelle *mes idées de jeune fille*, et je ne puis lui demander de conseils que dans les circonstances graves. Je crois qu'il m'aime comme son enfant; il prévient tous mes désirs; moi-même je le chéris comme un père, et cependant je ne puis m'épancher avec lui. A la moindre confidence, il se met à rire, me répond par des railleries interminables, bouleverse toutes mes idées et me fane l'esprit. Comme s'il prenait plaisir à me désillusionner, il me montre une tache dans tout ce que j'aime, et un défaut dans

tout ce qui m'émeut. Il veut transformer tous mes goûts. Il me semble cependant que je ne pourrais que perdre au change, je suis si heureuse!

— Depuis quand, — répondis-je, — votre oncle vous tourmente-t-il donc ainsi?

— Mais, depuis deux ans que nous demeurons avec lui à Paris. Surtout depuis que nous sommes à Trouville. Il ne manque pas, maintenant, un seul jour, de me sermonner.

— Et que vous dit-il?

— Eh bien! il ne me parle que de grande existence, de fortune extraordinaire, d'état de maison splendide, de fêtes, d'hommages universels, que sais-je? Tout cela ne me tente guère, et lorsque je le lui avoue et que je vante, à mon tour, les soins affectueux, l'amitié réelle, la vie paisible, il lève les épaules et me traite d'enfant. — Tu as été bien mal élevée, me dit-il. Ton éducation est complétement à refaire. — Et puis, quelquefois il ajoute : — Il ne s'agit pas de toujours vivre avec ta mère; au contraire, il s'agit de songer à vivre loin d'elle.

— C'est là ce qu'il vous dit?

— Oui, — fit Louise avec chagrin, — et cela m'attriste.

— Vous disiez tout à l'heure que vous ne pouviez confier certaines pensées à votre mère. Serai-je indiscret si je vous demande pour quelle raison ?

— Oh! ma mère est bien différente! — répondit Louise en relevant le front. — Elle m'aime tant que souvent, devant le monde, j'en suis comme honteuse. Elle m'a élevée elle-même. C'est à elle que je dois tout. Aussi, jamais l'une de nous ne causera de peine à l'autre, et moi, je sacrifierais ma vie rien que pour rencontrer le sourire de ses yeux. Eh bien! je vous dis cela, ma bonne mère ne me comprend pas toujours. Il y a des choses dont je ne puis lui parler; je n'ose pas; j'ai peur que ce ne soit mal; ou bien, je suis si certaine à l'avance qu'elle approuvera toutes mes idées, que je ne les lui confie pas, parce que j'ai autant besoin d'être contredite qu'éclairée. Vous devez me trouver bien enfant, n'est-ce pas?

— Bien sensée, au contraire, bien clairvoyante.

— Alors, je continue, — fit-elle en souriant: — Ce qui a toujours manqué à mon cœur, voyez-vous, c'est un frère, un homme de mon âge, ou à peu près, qui eût les mêmes idées, les mêmes affections, les mêmes goûts que moi. Depuis que

j'ai l'âge de raison, — que mon cher oncle ne manque jamais d'appeler l'âge de déraison, — je n'ai point passé un seul jour sans regretter cet ami qui m'eût aidé à comprendre bien des choses qu'on ne me dit pas, je ne sais trop pourquoi. Et je suis pleine de curiosité pour les choses du monde, car, élevée à la campagne, je ne sais rien de ce que chacun sait.

Ici, il y eut un moment de silence, et Louise, paraissant faire un grand effort sur elle-même, ajouta :

— Tenez, je vous dis, maintenant, à vous, ce que je dirais à mon frère, sans gêne et sans trouble. Vous le remplacez déjà dans mon cœur ; je l'ai trouvé en vous ; vous êtes lui. Est-ce que ce que je vous dis là vous ennuie, que vous détournez la tête?

— Chère enfant! — m'écriai-je : — c'était pour vous cacher l'émotion que votre candeur faisait naître.

— Et pourquoi la cacher? Vous ne répondez pas ?

— Je ne le puis. Vous m'adressez parfois des questions qui me bouleversent.

— Allons, — fit-elle avec un soupir, — je vois bien que je suis indiscrète, et qu'il existe des choses que personne ne m'expliquera jamais.

— Ce n'est, malheureusement, — répondis-je, — ni à moi, ni à votre oncle, ni peut-être à votre mère, à vous expliquer ces choses. Un jour viendra qu'un autre que nous trois, un autre que vous aimerez plus que nous trois ensemble, vous les fera comprendre de lui-même, sans que vous les lui demandiez.

— Un autre ? Et quel sera donc cet autre ?

Je baissai les yeux vers la terre : — Ce sera l'homme heureux que vous daignerez choisir pour époux.

Louise resta pensive pendant quelques secondes, le sein agité; puis, repoussant les boucles de ses cheveux blonds, avec une grâce adorable, elle me dit :

— Écoutez-moi. Vous m'avez promis de m'aimer comme votre fille....

— Oui, — m'écriai-je avec force, — et le ciel m'est témoin !...

— Je n'en doute pas, fit-elle avec un sourire ; — il n'est pas besoin d'attester. Mais prouvez-

moi votre affection en m'écoutant, — et en m'excusant si ce que je vais vous dire vous semble bizarre. — Je ne crois pas que je me marierai jamais.

— Quelle folie! — interrompis-je, pendant qu'une ivresse indéfinissable me noyait le cœur. — Et pour quelle raison ?

— Je ne crois pas que je me marierai, parce que je n'ai pas besoin d'un époux pour être heureuse; parce que Dieu m'a donné tout le bonheur que je suis capable d'apprécier, et que le moindre changement dans mon existence ne pourrait que diminuer ce bonheur. Ne m'interrompez plus, je vous en prie. Jamais je n'ai osé dire à personne ce que je vous dis aujourd'hui. Élevée simplement, je n'ai peut-être pas toujours parfaitement la conscience de ce qu'il est ou non, selon le monde, convenable de faire, et je ne puis guère me guider que par l'instinct de mon cœur. Laissez-moi donc achever, afin que je sache, une bonne fois, si mes idées sont des enfantillages, ou si ma résolution est celle d'un être raisonnable. Je ne puis concevoir, d'abord, comment je pourrais aimer, un jour, un homme que je ne connais pas encore, uniquement parce qu'on me le présenterait comme

mon futur époux. Au risque de passer à vos yeux pour une enfant, je vous avouerai que je ne comprends pas grand'chose à ce sentiment qu'on appelle *amour*, et que le peu qu'on m'a permis d'en connaître dans les livres m'a toujours paru si fade que je ne désire pas le connaître davantage. De plus, je ne me sens pas un cœur assez vaste pour y loger à la fois tant d'affections. Celles qui y sont déjà le remplissent; il n'y a plus de place pour personne; et vous pouvez être bien certain que je ne chasserai aucune d'elles pour la remplacer par une autre. Ne me dites pas, je vous prie, comme le dit mon oncle, qu'une jeune fille doit se marier parce que l'usage l'exige. Je conçois qu'on se soumette à l'usage pour les actes de peu d'importance et qu'une jeune fille surtout n'affecte pas de chercher la singularité dans la moindre chose; mais je ne conçois pas qu'on se rende malheureux pour l'unique satisfaction d'obéir à l'usage, ou par crainte d'étonner le monde en lui désobéissant. Je suis bien romanesque, n'est-ce pas?

— Non pas! Il y a toute la raison d'un esprit éprouvé dans votre candeur. Mais ce que vous venez de me dire est-il bien sérieux?

— Très-sérieux. Je dois vous avouer cependant que, parfois, je suis comme effrayée de la hardiesse de mes idées, et alors....

— Alors?

Je me hâte de penser à autre chose, — fit-elle en souriant; — mais vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de ma confidence?

— Vous devez concevoir, — répondis-je en pesant soigneusement mes paroles, — qu'il doit m'être fort difficile de traiter de semblables sujets devant vous. Néanmoins, j'essayerai de me faire comprendre en puisant mes arguments dans le cercle des choses qui vous sont familières, et je qualifierai d'un seul mot votre résolution: elle est pleine de logique et de bon sens, mais impraticable.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, — dis-je en souriant de moi-même, — les plus excellents esprits succombent dans la lutte qu'ils veulent soutenir contre l'usage; et que des milliers de coups d'épingles, plus meurtriers que des coups de stylet, frappent immanquablement tous les êtres qui vivent en dehors des habitudes de la société.

— Ce sont là les banalités que mon oncle emploie d'ordinaire pour railler mon inexpé-

rience, et non les arguments que vous m'aviez promis.

— Eh bien ! vous vous trompez en disant que vous ne pourrez jamais aimer un homme que vous ne connaissez pas encore; que vous n'avez pas le cœur assez vaste pour y loger tant d'affections; que celles qui y sont le remplissent, et que vous ne les chasserez pas pour les remplacer par une autre. Il y a un mois, vous étiez exactement dans la même situation qu'aujourd'hui, et vous deviez certainement tenir le même langage. Cependant, vous vous êtes depuis démentie vous-même, en m'accordant, à moi, inconnu, une certaine place dans votre cœur, si j'en crois du moins ce que, dès le premier jour, vous avez daigné me dire.

— Et n'en doutez jamais, je vous prie, — répondit-elle avec émotion en me serrant la main. — Mais cela ne prouve guère. Vous êtes entré de force dans mon cœur; vous n'avez pas cherché à y pénétrer par le chemin vulgaire; vous l'avez conquis : et d'ailleurs, — ajouta-t-elle avec l'expression de la plus vive reconnaissance, — vous en aviez bien le droit.

— Eh bien ! il en sera de même un jour d'un autre homme. Sans que vous pressentiez rien,

sans qu'il vous annonce peut-être aucun désir d'union, il se glissera, et bien plus avant que moi, dans votre cœur, à votre insu, presque en dépit de vous; il y régnera en maître, et c'est alors que vous vous apercevrez que vous aimez.

— Nous en revenons toujours, — répondit-elle avec une timide rougeur, — au même point inexplicable, et la discussion pourra durer éternellement ainsi. Ne pouvez-vous donc vous figurer, une bonne fois, que vous êtes mon frère par le sang, et me traiter comme votre sœur?

— Non, Louise, je ne le puis pas.

— Et pourquoi? Vous ne répondez pas? Allons, voilà encore un fait obscur que je ne comprendrai jamais. Je croyais, — ajouta-t-elle avec un involontaire dépit, — qu'un homme du monde pouvait tout dire à une femme sans la blesser, en effleurant les choses qu'il n'est pas convenable d'approfondir. Ma mère dit souvent à mon oncle qu'il est doué, au plus haut point, de cette précieuse qualité.

— Louise, vous êtes cruelle pour moi et vous avez tort, car vous ne pouvez pas savoir ce que je souffre à vous entendre parler ainsi.

— Tout au moins, puisque, vous aussi, vous af-

firmez que je dois aimer un jour, pouvez-vous me dire à quels signes certains je reconnaîtrai l'amour. Daniel! — reprit-elle avec l'abandon le plus ingénu et la grâce la plus innocente, pendant que, surprise elle-même de sa hardiesse, elle détournait les yeux en se sentant rougir; — Daniel, ce que je vous demande là est mal peut-être; je n'en sais rien; mais, moi aussi, je souffre parfois en cherchant à pénétrer ce sentiment inconnu dont tout le monde parle, dont le nom seul m'émeut, et qu'involontairement je redoute. Et sur quelle affection dévouée dois-je compter, pour me tirer d'embarras, si ce n'est sur la vôtre? Je ne puis adresser cette question à mon oncle, qui ne manquerait pas de rire; et je ne sais pourquoi, dans ce cas, son rire me ferait mal. A ma mère?... Je ne sais pourquoi je n'oserais pas. Mais vous?... Pour un seul instant, daignez me considérer, non plus comme une amie, mais comme une sœur; traitez, si vous voulez, ma demande de caprice, d'enfantillage; mais ne la raillez point. Tenez, pour vous donner l'exemple de la confiance, je vous avouerai que, depuis quelque temps, j'éprouve des sensations pénibles et douces qui m'étaient étrangères. Quelque chose m'effraye. J'ai peur de devenir mal-

heureuse et de rendre les miens malheureux. Je ne sais ce que j'ai, — ajouta-t-elle.

Quelle puissance il me fallut pour m'empêcher de tomber à ses pieds! Évitant son regard, enhardi alors, qui interrogeait le mien, plein de trouble, je répondis :

—Lorsque vous vous sentirez comme transformée par un sentiment inconnu, mêlé de tristesse sans cause et d'aspirations sans but; lorsque ce que vous aimiez ne vous charmera plus, que vous oublierez le passé et redouterez l'avenir, et que, rêveuse, inquiète, vous demanderez en vain à votre esprit, à votre cœur, à la foi, à la nature, la raison du doux mal qui vous absorbera tout entière....

— Après? après? — fit-elle avec émotion, son âme débordant à flots par ses regards. — Ce ne sont encore là que des présages, et, je vous l'ai dit, il me semble qu'ils m'ont déjà parlé plusieurs fois.

— Lorsque le souvenir d'un homme se glissera, malgré vous, dans votre âme, à toute heure, cherchant à effacer tous les autres souvenirs; lorsque, vous éveillant, votre première

pensée sera pour lui, et votre dernière, avant de sommeiller, pour lui encore; lorsque vous ne vous trouverez bien qu'auprès de lui, que vous vous inquiéterez de lui sans cesse, qu'avec lui tantôt vous serez expansive, tantôt troublée, que vous voudrez posséder toute sa vie pour prendre votre part de ses douleurs, et ajouter votre douce joie à la douceur de toutes ses joies, que vous vivrez en lui, enfin; alors, Louise, vous pourrez vous dire que vous aimez.

— Daniel, ce que vous faites là est bien mal, — répondit-elle toute confuse. — Je vous ai demandé de me dépeindre l'amour, et vous dépeignez l'amitié. Tout cela ne peut pas être l'amour, car je sens tout cela pour vous.

Puissance du ciel! cette dernière épreuve manquait à ma vie! Je me levai subitement, plus troublé que si je venais de commettre un meurtre; et, perdant toute conscience de moi-même, je lui dis : — Pardonnez-moi, mais votre innocence doit ignorer.... Je me suis vu forcé de vous tromper par crainte de vous déplaire.... C'est là, en effet, l'amitié et non pas l'amour. — Et je m'enfuis pour cacher mon ravissement, la laissant aussi stupéfaite que douloureusement affectée.

12 septembre.

Depuis ce jour funeste, je ne vis plus. Plus je fais de progrès auprès d'elle, je le sens bien, plus je suis malheureux. A mes douleurs personnelles vient s'ajouter la crainte de son propre malheur. Au fond de quel abîme vais-je entraîner cette enfant! Tant de candeur et d'innocence! tant de pureté! tant de beauté! Je me méprise et me déteste. Jamais, non, jamais elle ne connaîtra la passion qu'elle a fait naître; je dois le sacrifice de moi-même à sa vertu. Et, pour mieux éviter ces occasions redoutables, je m'attacherai à désillusionner son affection en me montrant à elle sous les couleurs les plus affreuses, afin de lui dessécher dans le cœur le tendre germe de son amour.

Même date.

Son amour! doux mot! douce pensée! Ah! qui m'eût dit, mon Dieu! qu'un jour je pourrais prononcer ce mot et souffrir encore! Qui m'eût fait espérer de rencontrer ce but de tous mes désirs, alors que, l'adorant comme une étoile, je me sentais enchaîné loin d'elle, à la terre, tristement résigné à l'adorer sans espoir!

J'évite le plus possible les tête-à-tête, ou lorsque, sans que je puisse le prévoir, on nous laisse seuls, j'affecte une animation qui me répugne et qu'elle accueille par un silence de glace ou par les signes du plus profond étonnement. Souvent, pendant le cours des discussions que je fais naître pour occuper ma pensée et l'empêcher de s'appesantir sur l'éternel sujet qui l'absorbe, — me voyant méchamment railler tout ce que je louais autrefois devant elle, — elle me suit du regard

et m'examine attentivement, sans mot dire, puis elle secoue la tête avec un soupir, comme si elle ne pouvait pas parvenir à deviner mon secret dessein. Il est évident que je m'acquitte mal de mon rôle; mais je ne sais quel autre rôle adopter pour donner le change à l'esprit inquiet qui m'étudie. Louise est devenue soucieuse et rêveuse. Tout le monde ici le voit comme moi, sans pouvoir deviner la pensée qui la tourmente. Seul j'assiste aux anxiétés, aux débats pénibles, aux émotions de cette jeune âme qui vient de soulever le voile de la vie, s'étonne, avec une candeur d'enfant, de son ignorance et de ses découvertes, et pose lentement ses pieds tremblants sur le sentier inconnu qu'elle veut parcourir. Parfois, lorsque, fatigué du mensonge, je me laisse retomber dans le repos du silence, feignant de prendre devant le monde le plus vif intérêt à la discussion qui s'anime et que, les yeux à terre, perdu dans une mer de doutes, je me plais à savourer mes secrètes douleurs, je la surprends, elle aussi, silencieuse et songeuse, attachant longuement son regard sur moi jusqu'à ce que, mes yeux rencontrant les siens, elle rougit alors, soupire et se détourne. Ah! je ne le sens que trop! elle mesure de son côté l'abîme qui nous sépare;

elle explore cette mer de souffrance et de honte qui menace de l'engloutir, elle, si douce! si pure! et jusque-là si heureuse! et peut-être, avec un esprit de renoncement tout céleste, elle arrête sa pensée, avec bonheur, sur cet horizon de sacrifices?... Ah! jamais, non jamais je n'accepterai cette immolation sublime! Perdre cette enfant si chaste et si tendre! Que tous les maux qui me ravagent se décuplent, s'il est possible, mais, grand Dieu! que ce soit au moins au prix de son repos!

Avant tout, je veux rester honnête, et demander l'amour de cette enfant n'est pas honnête. Je ne l'ai déjà que trop profanée! J'aime mieux la fuir et me tuer. J'emporterai du moins, en mourant, la consolation d'avoir respecté la créature la plus respectable, de n'avoir pas terni l'image la plus pure, de n'avoir pas souillé l'être le plus chaste. La fuir! Faudra-t-il donc la fuir? Je me dis cela, et, tristement, je reprends mon rôle de railleur qui ne la trompe plus.

16 septembre.

Ce soir cependant, je me suis trahi. En me promenant sur la plage, devant le *Salon*, je rencontrai le comte, la baronne, Louise et le docteur arrêtés et causant avec Georget. Il n'était pas de câlineries que ce dernier ne fît au comte, et je me sentis en ce moment disposé à le détester. Louise était sérieuse, comme toujours. Son oncle m'effrayait cependant; il avait reçu le matin, en même temps que Georget, une lettre de Cabâss, et tous les deux s'entretenaient du Genévois. Louise, baissant les yeux et tournant la tête, le comte la regardait pour lui montrer qu'il désapprouvait son silence, et alors je compris que la lutte était à peine engagée entre eux. Quant à Georget, il faisait sottises sur sottises. Indiscrètement empressé auprès de Louise qui le tenait à distance, répondant à peine aux questions de la baronne,

exaspérant le comte, en répétant à tous propos que Cabâss s'amusait beaucoup à Dieppe, et ne paraissait pas songer à revenir ; il se fourvoyait de la manière la plus gauche, et recevait sans sourciller les sarcasmes de tout le monde et ceux même du docteur.

Resté seul en arrière lorsqu'ils se mirent à marcher, je me sentais irrité de cette scène qui cachait mal une intrigue. Louise, cependant, ralentissant le pas, se trouva bientôt à mes côtés. Je la regardai alors en dessous, sans lever la tête. Elle était pâle et fort émue. Elle ne disait mot; mais parfois, cherchant mes yeux, elle paraissait solliciter une parole que je ne trouvais pas. J'hésitais à l'interroger sur le sujet qui me causait, depuis le premier jour, une mortelle inquiétude. Enfin, faisant un effort, je lui dis à voix basse, tout en marchant : — Je voudrais connaître très-exactement, chère Louise, le degré d'affection que vous accordez à votre oncle.

— J'ai pour lui, — répondit-elle en tressaillant, comme si ma question eût détourné sa pensée, — les sentiments d'une fille pour son père.

— Sans doute, — repris-je. — Mais s'il l'exigeait, lui montreriez-vous une abnégation vraiment filiale et une déférence absolue ?

— Je ne sais, n'ayant point eu jusqu'ici occasion....

— Louise! Louise! — interrompis-je, — que suis-je donc pour vous, que vous me cachiez votre pensée?

Mais elle, toujours sous une impression de trouble particulière, voulant me parler de moi, souffrait de m'entendre lui parler d'elle. Se tournant ingénument de mon côté, les yeux gonflés de larmes qui ne coulaient pas, elle me dit : — Ah! Daniel, que je voudrais pouvoir m'exprimer!

— Parlez! ma vie est à vous. Le savez-vous?

Elle me regarda en face, plus émue encore, ses lèvres se serrant pour étouffer un soupir. Enfin : — Mais moi, qu'ai-je donc fait pour mériter une affection si profonde?

— N'ai-je pas juré de vous aimer comme mon enfant? — répondis-je.

— Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela! — murmura-t-elle. — Ah! Daniel! que je voudrais vous savoir heureux!

— Mais ne le suis-je pas? Que me manque-t-il donc? Ou plutôt que va-t-il donc me man-

quer? — ajoutai-je avec un grand serrement de cœur.

— Vous souffrez, — dit Louise, — d'un mal terrible que vous voulez en vain me cacher.

— Je vous jure!...

— Ne jurez pas. Il est des choses que, moi aussi, je ne puis pas vous dire.

Trompé par ces paroles, dont je ne pouvais alors comprendre le sens, je m'écriai :

— Louise, obéirez-vous à votre oncle?

— Que voulez-vous dire, et comment savez-vous?...

— Je sais tout, j'ai tout deviné; mais répondez-moi.

— Eh bien! — fit-elle lentement, — puisque c'est de moi que vous voulez parler, je vous avouerai que j'ai refusé cette union tout d'abord; mais mon oncle m'a laissé voir tant de peine, que je lui ai promis de réfléchir. Il m'a accordé six semaines pour méditer ma réponse définitive.

— Et.... que sera cette réponse?

— Je ne sais pas, — murmura-t-elle,

Je ne dis plus mot alors, car je me sentais écrasé par cette parole. Mais elle : — Croyez-vous sincèrement, comme l'assure mon oncle, que ce mariage causerait quelque joie à ma mère?

. .

— Je ne sais pas,— répondis-je.

Nous nous trouvions en ce moment derrière les premières roches. Les promeneurs se perdaient, au loin, dans la nuit qui descendait sur la plage. Hors de moi, je saisis les deux mains de Louise, et, la regardant au visage : — Louise, répondez-moi comme à Dieu. Aimez-vous cet homme ?

— Non, — fit-elle en levant les épaules avec répulsion. Et aussitôt elle se jeta sur ma main et l'inonda de larmes. Je la relevai, et nous restâmes quelque temps ainsi, sans rien dire, les mains réunies à hauteur de nos poitrines, tous deux abîmés dans des flots de tendresse. Mais nous ne pûmes pas exprimer encore les sensations qui nous déchiraient le cœur, et ce fut en soupirant que nous reprîmes silencieusement le chemin de la plage, pour rejoindre nos amis.

20 septembre.

J'espérais qu'un moment de calme allait succéder à toutes ces agitations, mais il n'en fut pas ainsi. Plus que jamais Louise est rêveuse. Son cœur saigne ; je le sens bien. Ses regards concentrés, son front pâli, ses lèvres serrées accusent le trouble de son âme. Obsédée par une pensée qu'elle ne peut chasser, sans doute elle explore l'abîme des sentiments inconnus, tantôt s'abandonnant au charme des douces émotions qui se révèlent, tantôt se rejetant en arrière, avec terreur, lorsque son esprit enfin clairvoyant pénètre la nature de ces émotions. Pauvre Louise! Déjà malheureuse! et par ma faute.

Comme elle me regarde, mon Dieu! Quelle profondeur dans cet œil bleu! Je n'en puis soutenir l'éclat. Je suis là, éperdu, l'âme ouverte,

explorée, devinée par cette enfant. Comme elle doit lutter ! M'aimer ? moi ? Elle, m'aimer ?

Parfois son doux regard est suppliant. Serait-ce qu'elle craint mon amour ? ou bien qu'elle en doute ?

Eh quoi !... en effet, elle doit en douter. Jamais je ne le lui ai laissé voir. Alors elle est donc déchirée par un autre supplice, le plus cruel de tous ? Et moi, je ne puis rien faire pour la rassurer, et je suis là, avec mes regards qui n'expliquent rien. Oh ! stupide honneur !

Cependant cette situation doit fatalement se dénouer. Chaque jour je me dis : — c'est aujourd'hui. Ni elle ni moi ne porterons plus longtemps ce fardeau qui nous écrase. — Mais il me semble toujours que Louise n'ose parler, et moi j'ai peur.

Et, triste comme la mort, je ne sais plus comment j'existe. Tout le monde, autour de moi, devine mon état. On se garde bien pourtant de l'attribuer à sa véritable cause. Ils paraissent tous me plaindre : pour eux, c'est toujours la trahison qui creuse ma plaie incurable. Georget cherche à me faire honte de mon air soucieux. Le docteur m'examine avec une expression de pitié qui me fait rougir. Parfois le comte fait un effort

pour me parler, mais le visage glacé qu'il rencontre le paralyse. La baronne me serre les mains, sans mot dire. Et Louise les regarde tous.... Mon Dieu ! que Louise doit souffrir !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Pages.

Première partie..... 1

Deuxième partie..... 85

Troisième partie..... 285

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

79